

FERNAND SÉVERIN

Poèmes

LE DON D'ENFANCE

UN CHANT DANS L'OMBRE — LES MATINS ANGÉLIQUES

LA SOLITUDE HEUREUSE

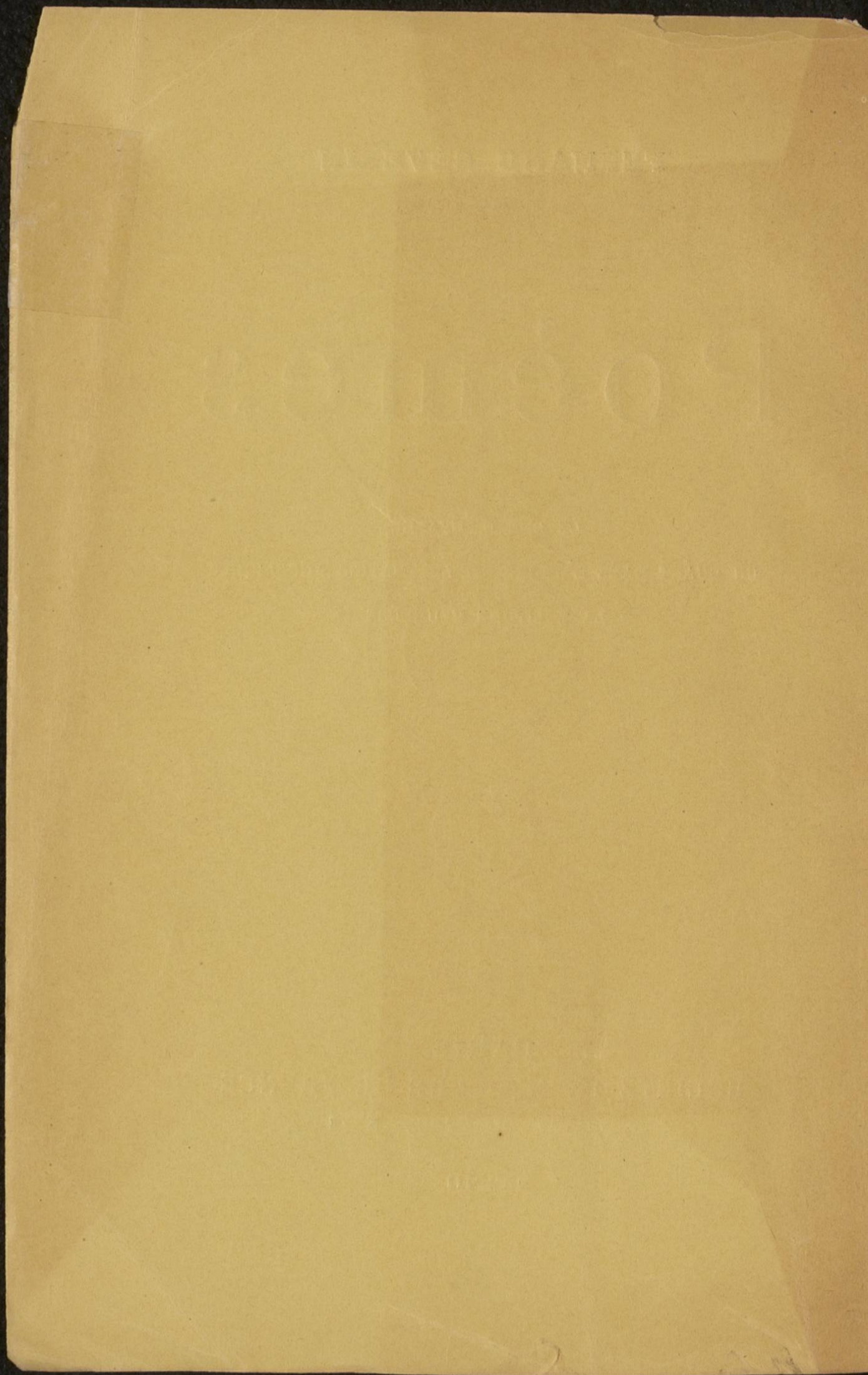


PARIS

SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII



MLP 20 205

307

POÈMES

FERNAND SÉVERIN

Poèmes

LE DON D'ENFANCE

UN CHANT DANS L'OMBRE — LES MATINS ANGÉLIQUES

LA SOLITUDE HEUREUSE



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Cinq exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 5
et vingt exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 6 à 25.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

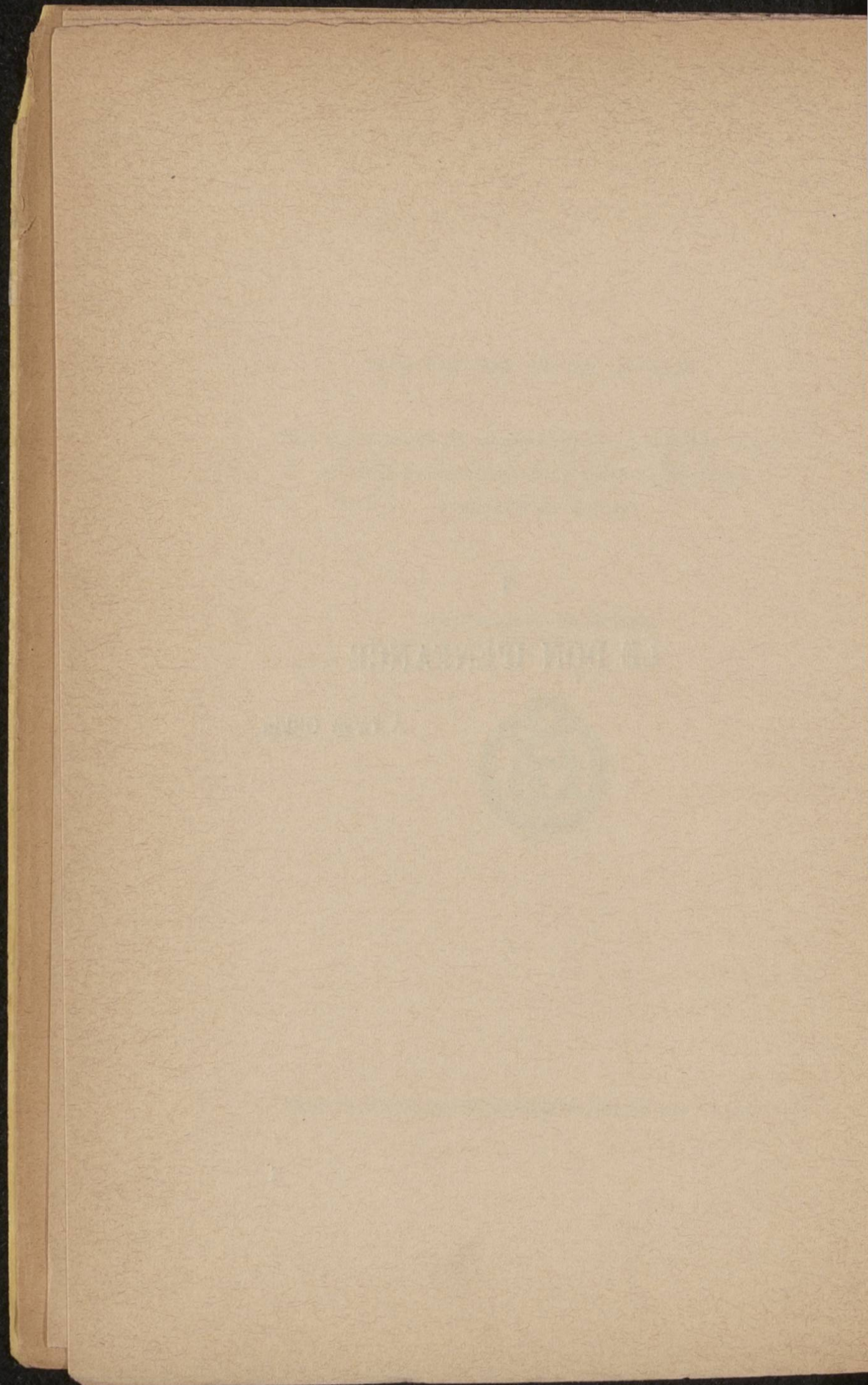


Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

I

LE DON D'ENFANCE

A Iwan Gilkin.



LA JOIE DES HUMBLES

Mon cœur est éperdu des étangs et des bois,
Comme s'il les voyait pour la première fois!
Mais je me sens troublé d'une étrange science,
Et mon cœur est pensif, malgré ce don d'enfance.

Et j'évoque un tableau de tout ce que je suis!
D'humbles gens de jadis, pâles de mes ennuis,
Et sans plus d'amertume en leur âme docile,
Revoient enfin les champs, aux portes de leur ville.
La nature est meilleure à qui l'a mérité!
Ils vont, comme en un songe, en sa sérénité,
Et les vallons, pour eux, sont pleins de primevères.
Après cet hiver morne en d'obscures misères,
Oh! l'haleine des fleurs au large des grands bois!

Pense à tes nuits, mon cœur, pense aux jours d'autrefois :
Ils ont fui, comme toi, la nuit de leur jeunesse,
Et c'est la même joie et la même tristesse...

Tant ils osent peu croire à ce bonheur nouveau !
Tant le pur et le clair baiser du renouveau
Ne leur semble toujours qu'une grâce accordée !
Voilà bien la campagne en voile d'accordée,
Mais dans leur horizon se dressera toujours
Le jaloux souvenir des clochers et des tours.

Ah ! des fleurs, pour ces fronts que flétrirent mes fièvres,
Les plus fraîches des fleurs, comme de jeunes lèvres !
Tous ces pauvres d'esprit sont bien selon mon cœur !
Car j'ai souffert comme eux, et vous savez, Seigneur,
Si j'oubliai jamais mon humble destinée
Dans la félicité que vous m'avez donnée.

LA CHANSON D'UN PAUVRE

A peine réveillé de mes songes d'hiver,
O forêt, j'ai foulé tes premières rosées ;
J'y promène mon front, clair des baisers de l'air,
Où des lèvres d'enfant semblent s'être posées.

Loin d'un exil sans fin, et fait de tant de nuits !
Ce sont des vents légers qui soufflent de l'aurore.
Que la ville est donc loin de mes yeux éblouis !
Que n'est-elle plus vaine et plus lointaine encore !

Hélas ! tu n'oses croire à tout ce que tu vois,
Mon cœur déshérité, fait à trop de misères !
Est-ce pour moi, mon Dieu, l'haleine des grands bois ?
Pour moi, toutes ces fleurs ? Pour moi, ces primevères ?

Je n'ose vous cueillir, fleur trop frêle, ma sœur ;
Embaumez ce vallon qui m'a rendu mon âme :
Car me voilà troublé devant votre douceur,
Comme un adolescent sous les yeux d'une femme.

Elle chante, pourtant, la Voix, la bonne voix :
« Je suscite les fleurs pour que tu les effeuilles ;
Retrouve en leur baiser ton baiser d'autrefois,
Et ceins un front fiévreux de la fraîcheur des feuilles.

Cœur frère du matin, regarde le matin ! »
Et mon cœur trop ailé pleure ses vaines ailes :
« Merci d'avoir paré les berges du chemin ;
Mais que je me sens seul parmi ces fleurs nouvelles ! »

LA COURONNE

Flumina amem sylvasque inglorius..
VIRGILE.

J'ai revu ma forêt, captive des hivers,
S'éveiller mollement à de tièdes haleines :
Déjà, dans l'air plus bleu, les grands arbres sont verts
Et le parfum des bois s'exhale vers les plaines.

C'est un bonheur antique et toujours inconnu :
Mon cœur, mon simple cœur tremble devant ces choses
Tout perlé de rosée, un feuillage ingénu
Palpite, ce matin, sur mes forêts écloses.

O Muses ! si l'écho d'un amour si profond
Lui survit, grâce à vous, dans mes chansons prochaines,
N'offrez point d'assouplir aux rides de mon front
L'indocile rameau des lauriers et des chênes.

Les feuilles s'entr'ouvriraient, frêles comme des fleurs!
Oh! qu'un léger rameau de ces feuilles tremblantes,
Où la froide rosée aura laissé des pleurs,
Couronne à tout jamais mes tempes indolentes!

A de plus mâles fronts, les orgueilleux bandeaux.
Puissé-je, sans renom, vivre loin de la vie,
Et rentrer, tout entier, aux limbes virginaux,
D'où mon âme d'enfant n'était jamais sortie.

1892.

LÉGENDE

... a story of the silent death
Of some forsaken virgin...

BEAUMONT et FLETCHER.

« Laisse-moi respirer les fleurs de ma vallée.
Tout dort... Mais quelle voix des ombres m'a troublée ?
Ah ! nourrice, entends-tu ? Mes cygnes ont chanté !

Que je doive mourir avec le chant du cygne,
C'est un royal présage, auquel je me résigne.
Combien d'enfants mourront qui l'ont mieux mérité !

Etrange et triste fable à conter aux veillées !
Mourir, pourtant, mourir !... Loin des fleurs effeuillées,
Comme se fane un lys que personne n'a vu !

O prince aventureux qui connus mon aurore,
Trop heureuses les mers que ton regard explore !
Tu m'as dit au revoir ; hélas ! t'ai-je revu ?

Les musiques dansaient sur la mer printanière ;
Tandis que ses marins regardaient en arrière,
Lui, le héros distrait, rêvait de toisons d'or.

Mais dérobe, ô mon cœur, un feu lent à s'éteindre.
Quand ses yeux me fuyaient, qu'étais-je pour m'en plaindre ?
Pour rêver son retour, hélas ! que suis-je encor ?

S'il revenait, pourtant... Ah ! nourrice, des roses !
Mais non, les soirs menteurs m'ont dit ces belles choses.
Laisse-moi, sous ses traits, expirer loin de lui,

Toute petite enfant, comme il m'a dédaignée...
Mais seule, et sans courroux, en âme trop bien née ;
Voyez ! et c'est la nuit ; le silence et la nuit... »

L'APPEL VERS LES BOIS

— Euryanthe, mon lys, je t'épargne les fleurs.
Tes cheveux sont tressés des feuilles de la veille ;
Une haie au printemps n'a pas d'autres senteurs.

Descendons vers les bois : c'est l'Eden qui s'éveille.
Ils sont beaux jusqu'aux pleurs, ces jardins inconnus !
Mais eux, dans ta beauté, voient une autre merveille.

Viens, partout égarés et partout bienvenus !
Si tu foules des fleurs trop pleines de rosée,
Mes baisers, tout à l'heure, essuieront tes pieds nus.

— Je suis lasse, il est vrai, comme une fleur brisée.
Emmène néanmoins une enfant qui veut voir !
Il suffit qu'en passant la brise m'ait baisée.

— Oh ! tous les bancs de mousse où tu pourras t'asseoir !
Les calmes abris verts, faits à tes lassitudes,
Où chanteront pour toi les berceuses du soir ?

Reconnais la patrie en ces sollicitudes.
C'est elle, ce jardin, ce feuillage et cette eau,
Dont le rêve longtemps trompa nos solitudes ;

Mais nos rêves, pourtant, n'avaient rien d'aussi beau.

1890.

LE RÊVE DU VOYAGE

I

Nous n'irons pas plus loin ce soir, ô fiancée!
Car voici la Maison, toujours plus délaissée.

Pauvre toit caressé par tous les vents du nord,
Maison triste à son hôte et que hantait la mort,

Et chère à mes regrets comme une rude aïeule,
Je ne reviens pas seul, à toi toujours plus seule.

Mais l'enfant que j'amène est grave comme nous,
Et sous un deuil pareil se cache un cœur plus doux.

Ne crains donc rien de toi pour cette jeune tête :
Son sourire a compris l'âme que tu m'as faite.

Elle m'a pénétré comme un subtil parfum,
Et, depuis ce jour-là, nous ne faisons plus qu'un.

Tu vois bien que j'amène une sœur ingénue ;
Pourrais-tu mieux l'aimer, si tu l'avais connue ?

II

Et nous irons aussi vers la ville des cygnes,
Parmi des oiseaux fiers qui nous reconnaîtront.
Voilà le saint rosaire entre les mains bénignes,
Et ton respect, mon Dieu, sur les neiges du front !

Neige des fronts, candeur des linges, lys et neiges !
Les fleurs frêles d'un sang que rien ne trahit plus ;
Et le bon souvenir menant ses blancs cortèges,
Et l'oubli des baisers que l'amour eût voulus.

C'est là toute la ville où nous irons ensemble!
Et nos baisers plus purs, et notre amour plus doux,
Dans cette ville en deuil, dont le deuil nous ressemble,
Au long de ces canaux, tranquilles comme nous.

Le silence, les cloches, le silence encore!
Et, pour en recueillir la douceur qui se meurt,
En nos cœurs rapprochés un seul cœur qui s'ignore,
Et ce dédaigneux cygne ivre de sa langueur.

O ville des beaux soirs, au songe plein de cierges,
Qu'elles sont selon nous, les fleurs de ton avril!
Tes vierges et tes lys meurent comme les vierges,
Et n'auront jamais su leur charme puéril.

O souche des vieux lys, lourde de fleurs plus belles,
Je veux les lys des prés, des cloîtres et des eaux ;
Pour le front d'une enfant pareille à tes agnelles
Tu n'as rien de trop pur dans tes jardins royaux.

VERS POUR YSEULT

I

Pâle de tes adieux et vain de ton amour,
Me voici gravissant les pentes du retour,
Et les roses du soir me troublent jusqu'aux pleurs !

Je rentre dans la paix et dans le souvenir ;
Mais des ailes en moi s'ouvrent vers l'avenir
A travers le hallier des présentes douleurs.

L'espérance vivace étouffe les regrets ;
Et les vierges jardins de nos âmes sont prêts
A frémir avant peu sous de nouvelles fleurs !

II

Comme un vivant parfum de suaves verveines,
J'ai senti ruisseler ton âme dans mes veines
Aussitôt que tes mains s'enlacèrent aux miennes.

Et je souffre et jouis en ta chair et ton âme ;
Et tes moindres propos sont de longs traits de flamme
Qui ravivent en moi les blessures anciennes.

Ton front puissant, Yseult, et tes sombres prunelles
Sont des gages certains d'extases éternelles ;
Mais j'ai peur du baiser de tes lèvres païennes !

III

Dès que fleurit pour nous l'amour adolescent,
Une pareille ardeur brûla dans notre sang,
Et nous fûmes deux lys embaumant à la fois.

Nous allâmes longtemps par un même chemin :
Je n'étais qu'un enfant qui vibrait dans ta main,
Et les yeux suppléaient au silence des voix.

Puis ton âme grandit par delà les baisers ;
Et me voilà pleurant tous mes rêves brisés.
Plus enfant et plus tendre encore qu'autrefois !

IV

Car ton rêve, aujourd'hui, s'envole, ivre d'espace,
Dans un ciel que l'orage emplit de sa menace ;
Et c'est un fier aiglon qui s'évade de l'aire.

Les miens sont un essaim d'oiseaux tendres et sages
Qui soupirent d'amour sous de calmes bocages
En contemplant de loin ton essor téméraire.

Ah ! que ne laisses-tu ces orgueilleuses fièvres
Pour le simple baiser des âmes sur les lèvres ?
Voleras-tu toujours dans ton ciel solitaire ?

V

O douleur! je ne puis, je n'oserais t'y suivre;
Viens avec moi goûter à la douceur de vivre
Parmi les humbles fleurs qui parent cette terre.

1888.

LES ADIEUX AU BORD DE LA MER

Dieu bénisse vos soirs, reine de mes tristesses.
Nous nous étions fait mal dans toutes nos caresses ;
Quels longs adieux, pourtant, nous avons échangés !

J'ai baisé dans mes pleurs vos doigts las de leurs bagues ;
Tant mon cœur s'effarait devant ces pays vagues
Où les soirs les plus beaux me seraient étrangers.

Le départ attristait les mers occidentales.
Vous m'avez attiré jusqu'à vos lèvres pâles,
Sous vos cheveux royaux semés de fleurs des eaux.

Que de sanglots d'enfant dans ce baiser suprême !
Adieux, derniers adieux d'une reine qui m'aime,
J'ai bien souffert par vous dans les pays nouveaux !

Beaux pays, et parés pour une bienvenue !
Hélas ! et que m'était cette terre inconnue ?
J'y portais votre amour comme un trophée amer.

Et votre orgueil connut ces paroles bénignes :
« Que vous ai-je donc fait qui rappelle vos cygnes ?
Ah ! laissez-les, sans vous, retourner sur la mer.

Pourtant, je sens faiblir un cœur longtemps rebelle :
Celle qui vous attend est, sans doute, bien belle ?
Allez ! Mais j'en mourrai, déçue en tous mes vœux... »

O ma sœur, ai-je dit, ne parlez pas de charmes.
Je ne sais qui m'attend, et vous voyez mes larmes ;
Daignent les soirs d'été vous rendre vos aveux.

Les soirs ! pleins de rayons, de chansons et d'haleines,
Et que j'explorerai sur de mornes carènes,
Ces soirs, tristes pour moi, Dieu vous les fasse doux !

Nous nous serons aimés, pourtant, cette seule heure !
Ah ! navire trop lent, reçois un cœur qui pleure ;
Fais le soir et la mer bien vastes entre nous.

LA MORTE

Voilà donc les baisers que tu m'avais promis !
Fuis-moi dans le trépas, sans les adieux d'un cygne,
Tu n'auras pas vaincu ce cœur qui se résigne.

Les beaux astres couchés que tes yeux endormis !
Que l'aube en était pure au jardin de mon rêve,
Et faisait bien penser au bonheur qui se lève !

Quand la mort effeuilla tes roses, m'aimais-tu ?
Ah ! n'importe ; que les ténèbres te soient douces !
Pleines de lits de fleurs, pleines de bancs de mousses.

Plus douces que mon cœur, faible cœur qui s'est tû
Et n'osa te troubler, reine, en ta rêverie,
Mais plein d'humbles trésors qui t'eussent attendrie !

Qu'il te soit pardonné ; tu ne le savais pas.
Nul ne soupçonnera ces joyaux de mon âme ;
T'en eussé-je parlé, si tu n'étais ma Dame ?

Hélas ! ne rien trouver dont ton cœur ne soit las !
En quels songes plus beaux me fuis-tu ? Quel mirage
T'appelle ? Est-ce déjà le sublime voyage ?

Mais tu ne m'entends plus, et je t'appelle encor !
Ainsi tu m'as laissé, sans quelque mot suprême
Qui me fût doux et triste et me dît que l'on m'aime !

Ainsi, sans un adieu, dans l'ombre et dans la mort !
Et je ne sais déjà quel vent d'inquiétude
Souffle autour de mon deuil et de ma solitude.

HANTISE

Le vent morne du nord emplit les bois déserts.
O trouble! Mais, perçant la plainte des hivers,
Quelle voix familière et tremblante m'implore?

Je suis seul; et, soudain, frôlant d'un pas ami
La chambre chère et triste où tu t'es endormi,
Ton spectre bien-aimé vient me hanter encore.

O mon frère! voici tes gestes et ta voix!
Tes bras d'enfant tendus vers l'horizon des bois,
Hélas! et tes appels, et tes vœux chimériques...

« Oh! dis-tu, n'en crois pas ces neiges d'un instant!
Je sais trop, dès ce soir, quel avril nous attend,
Et je me vois déjà dans ses jardins féeriques.

Il semble que son souffle ait caressé mon front...
Quelle aube éveillera, quels vents ramèneront
Parmi nos bois en fleur nos courses fraternelles !

Le cœur, à ces pensers, vois-tu, se sent plus fier !
Oh ! laisser les cachots où m'a reclus l'hiver
Pour ce monde promis où les choses sont belles

Mais je n'écoutais plus cette voix qui rêvait :
Tant je pressentais bien à ce jeune chevet
Hélas ! en ce moment, la fatale étrangère !

Si fatale, et, pourtant, les anges sont moins doux !
Et fidèle à regret au morne rendez-vous,
Et sanglotant tout bas de se savoir amère !

Cher roseau ! Mais ta voix, ta frêle et vaine voix
S'éteignait, comme en songe, en me parlant des bois...
O candeur juvénile ! O suprêmes blessures !

Et la mort achevait son travail commencé,
Tandis qu'en mon amour vainement enlacé
Tu parlais, en riant, de nos courses futures.

BÉNÉDICTION

... La mère, étrangement souriante et malade,
Emmène vers les champs, qui sont faits pour ses yeux,
Dans une douloureuse et lente promenade,
Un enfant doux comme elle et trop tôt sérieux.

Oh ! le premier sanglot des lys dans les vallées !
Ses yeux regardent tout d'un regard étonné,
Et la verdure et l'eau, tout à coup révélées,
Ont fait crier de joie un cœur aussi bien né !

Mais la mère contemple avec inquiétude
Ce fils de sa faiblesse, au cœur virgilien ;
Elle craint tout du monde et de la solitude
Pour ce cœur égaré comme l'était le sien.

Car le signe fatal d'une âme trop aimante,
Hélas! n'a point trompé ses beaux yeux moribonds;
Son enfant, en exil dans la vie inclémente,
Comme elle, souffrira la passion des bons.

C'est la même douleur, plus seule et plus amère!
Pourtant elle ne sait quelle rude fierté
Refole dans ses yeux les larmes de la mère,
Et la console encore, en son adversité.

Et soudain, attirant sur sa frêle poitrine
Son fils presque orphelin, comblé de tristes dons,
Elle étreint longuement cette tête enfantine
Que ceignent, à ses yeux, d'ineffables rayons!

MÉLANCOLIE

Je ne savais, enfant, quel diadème amer
Froissait de ses joyaux vos tempes puériles ;
Et, pour vous consoler, je vous montrais la mer !

« Si votre cœur troublé rêve de calmes îles,
Oh ! fuyons ce rivage où vous avez pleuré,
Et laissez-vous guider parmi des mers tranquilles. »

Tel, évoquant pour vous le mirage espéré,
J'en voulais réjouir vos yeux mélancoliques,
Comme d'un paradis qu'ils auraient ignoré.

L'air lui-même était plein de présages magiques !
La brise, on le sentait, avait frôlé des fleurs,
Et les échos plaintifs, entendu des musiques.

Tout parlait avec moi des rendez-vous meilleurs !
Mais vous vous détourniez en la même pensée,
Et, bien que parmi nous, vous nous sembliez ailleurs.

Et quelle mer sereine, enfant, vous eût bercée !
Et qu'en vous pressentant, ô chère, mon Eden
Se fût épanoui devant ma fiancée !

Je m'enivrais ainsi de mon rêve enfantin ;
Mais vous ne m'écoutez qu'avec un lent sourire,
Hélas ! où la pitié cachait mal le dédain.

Et, de vos mots charmants caressant mon délire :
« Laissez-moi, disiez-vous, mes songes virginaux
Et cette solitude où votre sœur expire.

Appareillez sans moi pour vos Eldorados !
Je n'y pourrais céler le deuil qui me couronne,
Et l'ombre en troublerait vos instants les plus beaux ;

De grâce ! laissez-moi mes horizons d'automne ! »
Et vous fixiez la terre où furent nos malheurs,
Comme une enfant en peine, à qui sa peine est bonne ;

Et, bien que parmi nous, vous nous sembliez ailleurs...

LE DON D'ENFANCE

I

En quel jardin fermé me suis-je réveillé ?
Ah ! rien que les sanglots d'un cœur émerveillé !
Des mots ne diront pas ce que l'âme veut dire.

Quelle Eve m'égara vers la paix de ces bois ?
Pardonnez-moi, mon Dieu, si j'en reste sans voix :
Mon âme est une enfant, et ne sait que sourire.

Mon cœur sanglote ! Hélas ! ne le voyez-vous pas ?
Mon cœur, qu'elle a ravi, défaille entre ses bras.
Achevez mon bonheur et faites que j'expire.

II

Je n'eusse pas osé les vœux que vous comblez ;
C'est trop vite rouvrir l'Eden aux exilés ;
Nous ne sommes pas faits à ces grâces soudaines.

Et toi par qui je meurs, et qui ne pleures pas,
De quel ange envoyé foulais-tu donc les pas
Quand tu m'as retiré des présences humaines ?

Mais que les purs léthés de ce paradis vert
Font aisément douter qu'on ait jamais souffert,
Et que mes guérisons mêmes me sont lointaines !

III

O toi, dont les beaux yeux me regardent mourir
Sans qu'un pleur de pitié vienne les obscurcir,
Cette félicité ne t'est donc pas nouvelle ?

Etrange et triste cœur que rien n'étonne plus,
Tu l'as vécu, sans doute, en des soirs révolus,
Le bonheur inconnu que ce soir me révèle ?

Ne me raconte pas quelle nuit vint après !
J'en mourrai, je le sais, sous ces calmes forêts ;
Elle me saisit trop pour n'être point mortelle.

IV

Ah ! cueille mille fleurs pour un lit parfumé !
D'autres ne s'en iront qu'après avoir aimé ;
Ils ne seront pas morts d'une mort aussi belle.

LE LYS DES VALLÉES

En moi je sens mourir un cœur prédestiné
Meurtri de tout l'amour qu'il n'aura pas donné,
Mourir, sans en rien dire, entre les mains des anges,
A la simple façon d'un enfant dans ses langes,
A la simple façon d'un tout petit enfant.

O cœur, donné par Dieu, qu'un séraphin défend,
Toi, rien ne souillera ta robe originelle !
Sois content de la seule étreinte maternelle
Dont t'environneront quelques beaux soirs d'été,
Et meurs, dans ton désir et ta virginité.
Ton abandon t'a fait orgueilleux et timide ;
C'est par lui que ta vie est si vaine et si vide,
Toi, fait pour être aimé, toi, qu'on n'aimera pas !

Maintes vierges, tes sœurs, t'eussent tendu les bras,
Comme au roi souhaité de toutes leurs pensées,
Hélas! et tu n'as pas connu ces fiancées,
Tu n'as pas vu venir dans la paix de tes soirs
Ces pensives enfants qu'appelaient tes espoirs,
Et tu te meurs de tout cet amour inutile,
Cœur à jamais meurtri, mon pauvre cœur stérile!

1888.

ROYAUTÉ

Il est tard ; un fiévreux pleure, en ses nuits impures :
« Seigneur, ah ! qu'une enfant m'offre des grappes mûres,
Qu'elle fasse à ma soif le don d'un verre d'eau.

L'eau des sources ! les fruits d'un jardin qui soit vierge !
Et qu'elle attarde un peu ses fraîches mains de vierge
Sur ce front souverain que brûla son bandeau. »

Triste bandeau royal, et sur quelle humble tête !
Sentez-vous des respects dans la nuit inquiète ?
Voici le roi des beaux pays qui ne sont pas.

« Oh ! les étoiles dans les arbres ! les eaux pâles !
Est-ce l'aube attendue, en sa robe d'opales !
Ayez pitié, car je suis seul, et je suis las :

Et donnez-moi, Seigneur, après la nuit trop lente,
L'aube, le grand pardon d'une aube consolante;
Laissez dormir un cœur que vous avez élu. »

Mais l'ange des tourments passés, toujours le même :
« Va, laisse à la douleur, pour un plus clair poème,
Ton cœur, le livre ouvert où les anges ont lu. »

1889.

RÉDEMPTION

« Des fleurs, mon Dieu, des fleurs ? Suis-je donc pardonné ? »
Et voyez ! Le soleil, convalescent lui-même,
Se pose, tiède et doux, sur l'enfant étonné.

Le poète du simple et suave poème !
Il suscita pour lui ce clair printemps du Nord,
Des fleurs, de pâles fleurs, toutes les fleurs qu'il aime.

O jardin oublié, mais qui fleuris encor,
Fais souffrir, fais aimer à ce doux solitaire
Des linges qu'ont glacés les sueurs de la mort.

L'enfant, seul dans son mal, se souvint de la mère ;
Seul, hélas ! seul toujours, sans qu'une femme en pleurs
Ecartât les cheveux de cette tête chère

Pour un muet baiser, tel qu'en donnent les fleurs!
Seul en ce long sanglot des mêmes insomnies
Sous des anges penchés qui pleurent un des leurs.

Qu'elles sont loin, ces nuits, ces nuits pourtant bénies.
Ecartez les rideaux : que le soir est donc pur!
Les claires voix d'enfants disant des litanies !

Et le convalescent, ivre de tant d'azur,
Se rappelle, à présent, mille choses éteintes,
Tout l'orgueil expié dans un tourment obscur.

Les yeux longtemps baissés des anges et des saintes
Peuvent s'ouvrir enfin sur un frère rendu.
Plus rien que d'enfantin dans ses dernières plaintes :

« Mes lèvres ont péché ; vous m'avez entendu.
Vous fûtes doux, Seigneur, à mon cœur qui s'ignore ;
Me voilà dans l'Eden que je croyais perdu.

Mais je suis faible encore, ah ! je suis faible encore. »

CONVALESCENCE

I

Le soleil des pays perdus baise mes mains,
Ah! lasses, cette fois, des vains fardeaux humains,
Baise avec trop d'amour mes mains pâles encore!
Les premiers battements d'un grand cœur qui s'ignore
Ebranlent déjà trop mon sein convalescent,
Cœur nouveau-né de bienheureux et d'innocent,
Tout gauche et tout ravi devant les belles choses!
Le voilà qui faiblit dans la senteur des roses,
Et ma tête, trop faible encore, et trop de chair!
Défaille doucement sous les baisers de l'air
En des linges neigeux qui lui sont d'autres langes.
Envoyez-moi, mon Dieu, quelques-uns de vos anges,
Qu'ils soutiennent ma tête en ses ravissements,

De ces anges en pleurs, de ces anges charmants
Dont le sourire est beau comme un beau soir d'automne !
Qu'ils soutiennent ce cœur que la nature étonne,
Quand il défailira dans des parfums trop doux,
Et m'aident quelquefois à rester à genoux,
Mon Dieu, devant d'aussi sublimes paysages !

Ou bien ce cœur épris des eaux et des nuages,
Qui devait vous aimer dans ce qu'il aimerait,
Mourra de trop d'amour devant cette forêt.

II

De quelles douces voix est donc fait le silence ?
Oh ! laissez-en, toujours, autour de mon enfance,
Dans les sérénités du paradis rouvert,
Laissez-en murmurer l'ineffable concert...

Cette heure est chère et triste à mon cœur hors d'haleine,
Chère comme un rappel d'une ancienne peine,
Triste comme un beau soir parmi des inconnus.
Je sens se rendormir mes désirs ingénus,

L'essaim convalescent de mes jeunes chimères,
Sous des baisers plus doux que des baisers de mères,
En mon cœur hors d'haleine après ses premiers pas,
En ce cœur trop heureux, qui ne se souvient pas.

1889.

LE RENDEZ-VOUS

All the spirit deeply dawning in the dark of hazel eyes...

TENNYSON.

Vous croyez vivre encor, morte pour qui vous aime,
Vivre, vos lys épars et vos bijoux perdus !
Mais, puisque en votre amour vous n'êtes plus la même,
L'amour, triste et serein, dit que vous n'êtes plus.

Celle que vous étiez vous survit dans le rêve.
J'étreins ses mains d'enfant ; j'écoute ses aveux.
Est-ce le même soir que ce beau soir achève ?
Je pense respirer les fleurs de ses cheveux.

Les cœurs, depuis longtemps, battaient sans se le dire.
Déjà les yeux parlaient assez ; déjà les voix,
Dociles à l'amour comme une bonne lyre,
Etonnaient de leur chant l'écho distrait des bois

Mais un soir s'en venait, plus beau, plus solitaire ;
De plus calmes rayons moururent sur les prés.
Nos voix qui murmuraient, qui donc les fit se taire ?
Nous baissâmes nos yeux qui s'étaient rencontrés.

Ce seul regard livrait le trésor des pensées !
Vos secrets étaient miens, les miens étaient à vous.
En ce profond regard nos âmes fiancées
Avaient eu leur premier et leur seul rendez-vous.

SON DOUX PARLER

Son doux parler m'était une chère musique ;
Et près d'elle, et parmi la senteur angélique
Qu'épandait, ce soir-là, sa présence éthérée,
Mon cœur, tremblant, disait :

« Sœur naguère ignorée,
Et trop céleste, hélas ! pour n'être pas un songe,
Ne vous en allez pas trop vite, cher mensonge ! »

Alors, en souriant, et comme font les mères,
Elle apaisait mon front entre ses mains légères.

« Encore, ô mon enfant, cette peur enfantine ?
Mais, ton front que ridait la mémoire chagrine,
L'ai-je fait moins morose avec les mains d'une ombre ?
Un clair matin de mai se lève en ton cœur sombre :

La voix qui te console est-elle d'un fantôme ?
Si tu ne m'en crois point, ah ! respire l'arome
De ma beauté terrestre ! Entr'ouvre enfin ces tresses
Et ces voiles ! Egare, aujourd'hui, tes tendresses,
Tu n'en flétriras point la neige de mes ailes,
Par ce jeune parterre aux frêles fleurs mortelles ;
Et, tandis qu'un tel soir est sur notre vallée,
Dépense le trésor de ma beauté voilée ! »

Ainsi chantait alors la douce voix éteinte !
Et l'âme d'une enfant était dans cette étreinte.
Mais la nuit s'en venait des horizons d'automne,
S'en venait des grands bois, moins profonde et moins bonne.

LE DON DES LYS

A Albert Mockel.

Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

M^{me} DESBORDES-VALMORE.

Vous me voyez, ma sœur, l'âme tout éperdue,
Mais pourquoi fûtes-vous si longtemps à venir ?
Car je vous ai longtemps, bien longtemps, attendue.

Bien des soirs, trop de soirs, j'ai fixé l'avenir,
Comme un bel horizon où fleurira l'aurore ;
Vous n'aurez de mes lys qu'un plaintif souvenir.

Ce sont des jours lointains qui les virent éclore,
Ces lys fanés en moi, que vous auriez cueillis ;
Mais je vous donne un cœur qu'ils parfument encore !

Ma sœur, pure aujourd'hui comme l'étaient mes lys,
Que vous arrivez tard, douce enfant désirée!
Ma robe nuptiale a perdu ses grands plis ;

Hélas ! et la voici flétrie et déchirée ;
J'ai si souvent étreint, pour tromper mon ennui,
La vaine vision qu'évoquait la vesprée !

Ah ! c'est tard, c'est trop tard, que votre aurore a lui,
Et ce jour juvénile éclaire des ruines.
Vous voyez, cependant, si j'en suis ébloui !

Vos séraphins, mon Dieu, n'ont pas dans leurs poitrines
Ce sang qui me fait mal, ce sang qui bat trop fort,
Et vous leur accordez des faveurs moins divines !

Mais le petit enfant qu'une berceuse endort
Ne dort pas le sommeil qui suivra nos étreintes ;
Ce sommeil sera bon comme une bonne mort.

N'avez-vous entendu mon appel ni mes plaintes ?
Mon âme, désormais, contient de tristes fleurs ;
Voici des lys fanés et des roses éteintes.

Et telle est, néanmoins, la vertu des douleurs !
Quelque ingénuité que mon âme ait perdue,
Ma douceur de naguère a grandi dans mes pleurs ;

Car je vous ai longtemps, bien longtemps, attendue !

1889.

L'AVEU TROP TENDRE

A Albert Arnay.

I did hear you talk
Far above singing!

BEAUMONT et FLETCHER.

Ton doux sceptre, ô Candeur, est posé sur mon âme :
Ce sont des yeux de paix qui m'ont laissé tremblant.
Une petite enfant est à présent ma Dame,
Et je la briserais en le lui révélant.

« Mon âme est suspendue à tes lèvres naïves ;
Oh ! parle encore ! oh ! dis encore les doux riens !
Que je leurre ma soif à ce rêve d'eaux vives,
Que je pense cueillir tes lys élyséens !

J'ai dédaigné pour toi le parterre et l'allée,
Et les fleurs en moisson du bocage effeuillé :
Nulle n'a le parfum de ton âme exhalée ;
Que me veulent les fleurs, quand ma Dame a parlé ?

Devant ton simple lin de madone apparue,
En rêve, le sais-tu, pour la dernière fois,
J'ai rêvé d'une enfant que son âme eût vêtue.
Mais que je t'ignorais, en ignorant ta voix !

Pourquoi te taire, enfant, et sourire ? Oh ! pardonne
Les mots qui t'ont fait mal en te parlant de toi.
Si ton cœur, en s'ouvrant, ne sait ce qu'il me donne,
Mon cœur, en l'écoutant, ne sait ce qu'il te doit.

Mon cœur, je le vois bien, te devait le silence ;
Le silence, ou les pleurs, ou tes mots délicats.
Mais un aveu trop tendre a troublé ton enfance,
Hélas ! et tu t'en vas, mon cygne, tu t'en vas... »

LETTRE A HORATIO

Tu verras quelle enfant règne sur mes pensers ;
Tu verras sa fierté douce, ses yeux baissés,
Et son silence, et sa tristesse, et son sourire,
Et tout ce que des mots voudraient en vain te dire !

Et, quand tu la verras, certes, tu pleureras.

Car je tremble pour elle à chacun de ses pas :
« Oh ! lui dis-je, gardez vos forces défaillantes
Des pierres sans pitié dont sont faites mes sentes !
Pour y mener un peu ma pâle et frêle sœur,
Que n'avais-je un gazon docile à sa douceur
Et qui n'eût pas froissé ses pieds de nouveau-née ! »
Et la vierge sourit, comme une sœur aînée,
Mais avec un si tendre et si triste regard,

Qu'il semble dire : « Hélas! enfant, qu'il est donc tard !
Pour fouler ce gazon, que votre sœur est lasse ! »
Et ses yeux douloureux semblent me rendre grâce,
Mais je meurs du secret qu'ils n'ont pu me celer.

J'ai beau flatter son mal avec ce doux parler
Que ne veut plus comprendre une âme qui s'exhale,
« Ma sœur, ma bonne sœur ! Serez-vous toujours pâle ?
Ou verrai-je un printemps fleurir votre langueur ? »
J'entends au fond de moi se récrier mon cœur :
« Mais je t'aimerais moins, si tu n'étais si frêle ! »
Tout ce qui doit la perdre est ce que j'aime en elle.
Quel charme est la tristesse, et quel philtre est la mort ?
Car elle est faible et triste, et n'a que ce trésor.
Ah ! pour me la briser c'est trop d'une parole !
Ne lui parle pas ! Laisse à l'ombre qui l'étirole
Une fleur des grands bois que flétrirait le jour !

De combien de pitié se mêle un tel amour ?
J'en veux pour seuls témoins tes yeux qui l'auront vue.
Mais souviens-toi de moi, devant cette inconnue !
Songe à moi, songe à nous, et songe à nos liens ;
Fais-lui doux des regards qui ne sont pas les miens.

LES NOCES INGÉNUES

A Charles van Lerberghe.

— Loin de ton front d'enfant l'inutile couronne!
Que tant de purs trésors ne me soient plus secrets!
Car tu ne sais, vraiment, quel joyau te couronne
En cette royauté de tes cheveux défaits.

Voilà tous les apprêts d'une joie enfantine.
Mais que tu cèles mal un angélique effroi!
O mon rêve tremblant d'une sœur orpheline,
Laisse-moi dénouer tes mains jointes vers moi.

— Ces mains jointes vers vous, les voici dénouées.
Savez-vous quelle folle a peur entre vos bras,
Quelle petite fille, aux lèvres enjouées?
O mon maître, voyez! vous ne le saviez pas.

— En tes mots virginaux une reine s'ignore.
Un songe, s'il chantait, sans doute, aurait ta voix.
La voix de jeune sœur, et que j'entends encore.
Est-ce elle qui berçait mes sommeils d'autrefois?

— Hélas ! et je ne suis qu'une fille ingénue,
Sans autre diadème à mon front préféré
Que la frêle beauté dont vos yeux m'ont vêtue ;
Votre seule pitié m'a faite à votre gré.

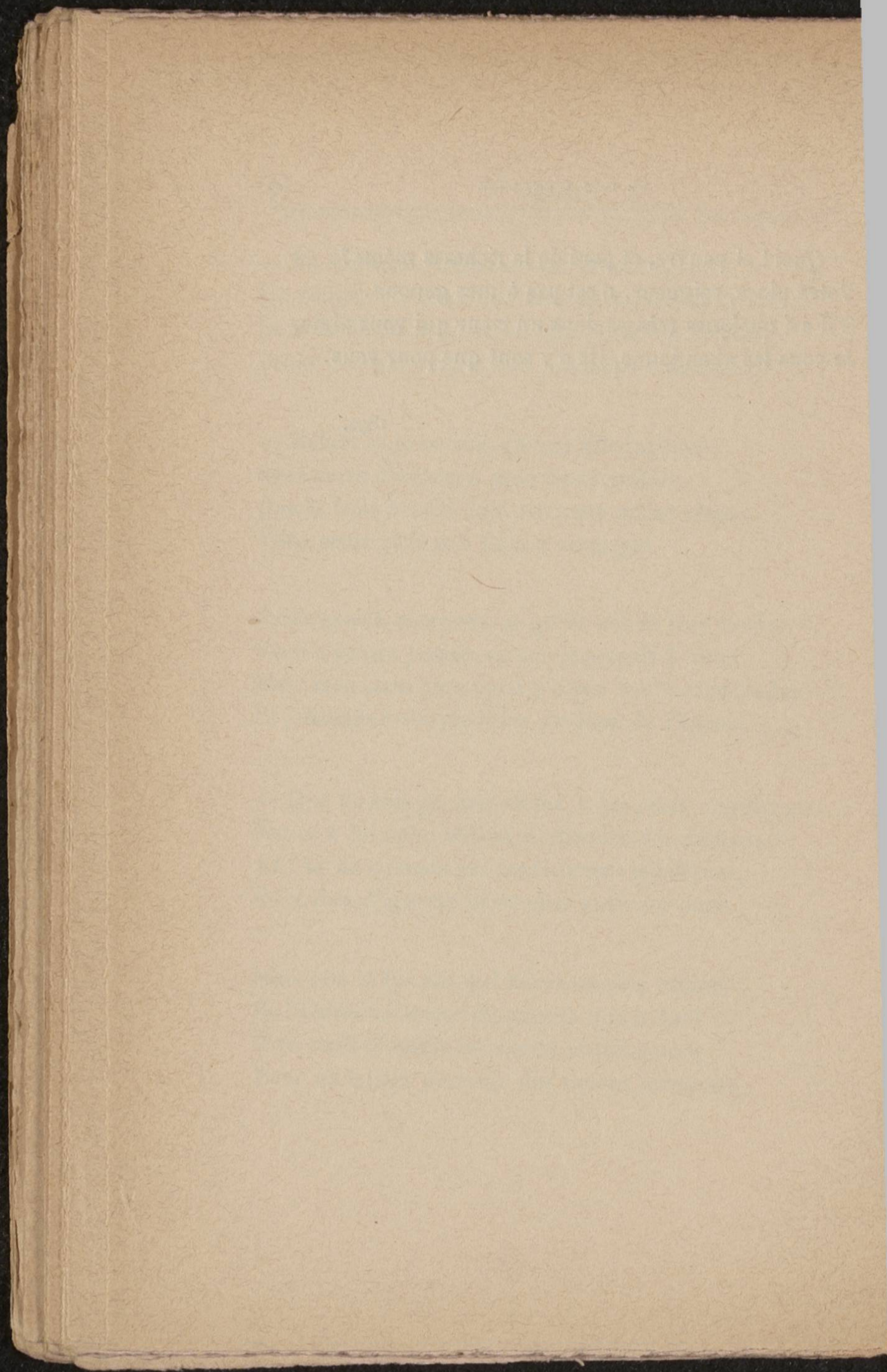
Pardonnez à mes yeux ce qu'ils ont de trop tendre.
Vous n'auriez jamais su que je pensais à vous,
Mais mon cœur trop épris n'a pas voulu m'entendre !
Et j'attends à vos pieds les pardons de l'époux...

— Que ne suis-je, moi-même, à tes pieds angéliques !
Est-ce à toi, mon enfant, d'attendre des pardons ?
Ah ! tu ne connais pas tes richesses mystiques,
Et ce don d'ignorer m'est cher entre les dons.

Mais sois le lys élu qui fleure en mes vallées,
Et l'immortel trésor du pauvre que je fus !
Il t'a suffi d'ouvrir tes mains abandonnées,
Pour en laisser pleuvoir des rayons inconnus.

— Quoi ! si pauvre, et paré de la richesse même ?
Votre place, seigneur, n'est pas à mes genoux.
S'il est quelques trésors dans un cœur qui vous aime,
Je vous les abandonne, ils n'y sont que pour vous.

1890.



II

UN CHANT DANS L'OMBRE

A Charles van Lerberghe.

THE GREAT EAST LINDSEY

A HISTORY OF THE COUNTY

AU ROSSIGNOL

Chante!... Ton chant dans l'ombre, ô frère ailé, m'est cher :
Quand il vient jusqu'à moi, si discret et si fier,
A travers la douceur de l'ombre et du printemps,
Il me semble que c'est mon âme que j'entends !
O souvenir qui trouble et charme! Autour de lui,
Là-bas on sent vibrer, plus sonore, la nuit,
Et le silence même a l'air d'être attentif.
Il est mélodieux, malgré qu'il soit plaintif ;
Les soupirs, les sanglots, les longs appels d'amour
Que ton sein musical exhale tour à tour,
Tout désolés qu'ils sont, ont la beauté d'un chant.

Le bocage, que baigne une clarté d'argent,
Ecoute le poème incompris de ton cœur :

D'abord, c'est le désir, son trouble et sa langueur ;
L'odeur du renouveau sort du bois enchanté,
Et tu te sens mourir dans sa suavité...

Tout s'apaise : le doux musicien s'est tû.
Mais bientôt tu reprends ton hymne interrompu :
Un cri monte ! un seul cri, prolongé, palpitant,
Tel que notre pauvre âme en jette par instant.
Qui se lamente ainsi ? Ta joie ou ton tourment ?
On ne sait ; car tous deux troublent également.
Plus calme, maintenant, tu modules en paix
Ta lassitude morne ou tes tendres regrets,
Ou la mélancolie exquise des heureux.

Tes pareils, ô chanteur, ne chantent que pour eux ;
Cœur fier, effarouché par le jour et le bruit,
Tu contes à toi seul ton adorable ennui ;
Chante ; comme à l'amour, l'ombre sied à tes chants ;
La nuit s'en va ; déjà l'aube blanchit les champs
Et glisse, par degrés, jusqu'au fond des bosquets.
S'il est vrai que tu crains les témoins indiscrets,
Hâte-toi ! tout frissonne et s'agite, là-bas ;
Ceux qui vont s'éveiller ne te comprendraient pas.

LA DORMEUSE

A George Garnir.

Au doux jardin de rêve, au parterre d'erreur,
Où croît pour ses cheveux une flore idéale,
Comme un bel enfant nu tout vêtu de candeur,
Sans effroi, s'assoupit une Eve liliale.

Or, tandis que la nuit pare de tous ses pleurs
Mon trésor ignoré qui s'endort sous ses ailes,
Je veux faire à sa grâce un vêtement de fleurs,
Un beau manteau vivant de fleurs pâles et frêles.

Ainsi, dans leur exil, dorment les anges las !
Où sont les fleurs-enfants, innocentes comme elle,
Qui n'offenseront pas ses membres délicats ?
Quelle ombre les pâlit ! Quel vallon les recèle ?

Un sommeil ingénu t'a surprise en nos jeux.
Tandis que je te veille, ô mon enfant brisée,
La lune qui s'en va met ses rayons neigeux
Parmi tes doux cheveux emperlés de rosée.

C'est le sommeil divin des êtres vraiment purs,
Tout en exaucements, plein de rêves tranquilles !
Mais quelle vision d'Eldorados futurs
Entr'ouvre innocemment tes lèvres puériles ?

Oh ! que de fois, jaloux de tes songes heureux,
Interrogeant ainsi, pendant tes sommeils d'ange,
Ton visage entrevu sous tes cheveux ombreux,
J'ai cherché ton secret dans ce sourire étrange !

Etrange et beau sourire, errant sur ton sommeil,
Qui te pare pour moi de tout ce qu'il dérobe !
J'ai cherché, j'ai songé... Mais déjà le réveil
Frisonnait dans tes traits comme une clarté d'aube...

ÉGLOGUE

A Louis Delattre.

I

Nous rêvions. Mais quel souffle ineffable, parfois,
Secouant sur nos fronts le rêve des grands bois,
D'un désir inconnu troublait nos heures pures ?

Ivre du vent nouveau qui souffle des halliers,
Je t'emmène aujourd'hui vers les bois familiers,
Toute pâle en tes pleurs, pour les amours futures.

Ton corps chaste frémit de n'être plus secret ;
Laisse, en ces matins clairs, oh ! laisse la forêt
Tresser à ta beauté d'odorantes ceintures !

II

Feuilles tendres des bois, ô floraison d'Avril,
Enlacez, enlacez à ce corps puéril,
Pour le parer encore, une flore enfantine.

Mélez tout un printemps à ses cheveux obscurs !
En leur faste trop lourd inondez ses reins purs,
Descendez avec eux sur sa frêle poitrine !

Vêtez de chasteté ce jeune et frêle corps !
Vêtez-en les plus doux, les plus tendres trésors,
Feuilles fraîches, ô frêle et première aubépine !

III

Tu voilais le jaloux secret de ta beauté :
Mais, ô chère, tes mains ne m'ont point résisté,
Et j'épèle tout bas ton frissonnant mystère.

Douces rébellions ! O combats enfantins !
Je sens bien dans mes mains se dénouer tes mains
Et, sous mes longs baisers, fléchir ta tête fière.

Je te vois bien sourire, enfant, parmi tes pleurs.
Folle qui me défends de respirer tes fleurs !
Ce sourire ignoré te livre tout entière.

IV

Reste assise parmi les bois silencieux...
Après tant de regards et d'abandons, mes yeux,
Mes yeux extasiés croient ne t'avoir point vue.

Que tes cheveux sont beaux, enfant ! Oh ! laisse-m'en
Défaire mille fois le pli souple et charmant
Et palper mille fois la merveille inconnue !

Ils sont vagues et clairs comme un or nuageux ;
Leur ombrage indécis met sur ton front neigeux
Le charme, plus troublant, de la grâce entrevue.

V

Va, mon faon ! Que j'admire, au moindre de tes pas,
Le beau geste inappris de tes pieds délicats ;
Déroule tes beautés, toi, mon vivant poème.

Mais, oh ! reste à jamais le bonheur de mes yeux ;
Mon tendre et svelte éphèbe au corps harmonieux,
Tout en éclosions, comme le printemps même ;

Paré de sa candeur et de sa nudité !
Mais exhalant pour moi, de toute sa beauté,
Le souvenir obscur de ces grands bois que j'aime...

L'HEUREUSE ENFANCE

Mon souvenir s'en va vers ce pays plus doux
Où, dans un pur secret, j'ai grandi loin de vous !
Là, parmi la beauté des choses ingénues
Que vos plus fiers désirs n'auront jamais connues,
Etendu comme en rêve, au bord des bleus étangs
Qu'enchante le reflet d'un fabuleux printemps,
Pardonnez, âmes sœurs, à ce qui fut un songe !
J'aurais pu dédaigner le monde de mensonge
Où, parmi votre amour, l'exil est moins amer ;
Et malgré les grands yeux dont le souvenir cher
M'aurait suivi longtemps dans ce vallon suprême,
Peut-être, chère enfant, vous oublier vous-même...

C'était assez pour moi du seul bonheur des yeux ;
L'aspect, le seul aspect d'un monde harmonieux
Y contentait si bien ma plus lointaine envie !
Un horizon si clair environnait ma vie !

1893.

RÉVEIL

Un cor, ce soir d'été, chantait dans les bois verts !

Que l'Idéal est loin ! Que ces jours sont amers !
J'ai dénoué soudain l'étreinte commencée ;
Mon cœur, ainsi touché dans sa fierté passée,
S'est détourné de toi pour entendre à loisir
Cette haleine orageuse où chantait son désir !

Car tu m'avais en vain soufflé ton indolence !
Il suffit qu'une voix, seule dans le silence,
Réveillant tout à coup mon rêve puénil,
Éclaire autour de moi tout le deuil de l'exil.
Non, je ne suis pas fait pour ce bonheur inerte !
Mon rêve d'autrefois remplit la forêt verte ;

Grandi chez les plus vils, né parmi les meilleurs,
Je m'en souviens enfin, ma patrie est ailleurs !

Longtemps j'aurai subi cette ombre que la femme
Jette, quant elle veut, devant les yeux de l'âme :
Ivre de ta jeunesse éphémère, hanté
Du fantôme menteur de ta vaine beauté,
Mon cœur, distrait par toi du seul soin qui l'élève,
A désappris bientôt ses regrets et son rêve.
Tu m'avais désarmé, je n'étais plus mon roi !
Quel espoir exhalai-je, en ces jours plein de toi,
Dont tes baisers trop doux n'aient étouffé la plainte ?
Quel geste ai-je tenté, libre de ton étreinte,
Dont tes bras souverains n'aient vaincu la fierté ?
Quel regard orgueilleux, que tes yeux n'aient dompté ?

Mais enfin, malgré toi, je renais à moi-même !
Un chant s'est élevé de ce pays suprême
Où la fleur de ma gloire est à cueillir encor,
Et la voix orageuse et plaintive du cor
Eclate longuement, au loin dans la feuillée,
Comme le premier cri d'une âme réveillée !
Je m'en vais donc... Pour toi, dont l'énervant amour
Aura retardé trop ce grand, ce noble jour,

O reine d'un moment ! si ton cœur resté tendre,
Affligé d'un destin qu'il ne saurait comprendre,
Malgré tant de mépris, me poursuit de son deuil,
Que mon erreur au moins te reste pour orgueil !

1892.

L'OMBRE HEUREUSE

J'évoque, sous un ciel ignoré des regards,
Au pays pacifique où des clartés sereines
Attardent plus longtemps leur doux sourire épars,
Un bois tout murmurant de sources léthéennes...

Un soupir est dans l'air!... Tout le ciel en frémit!...
Au gré de la lueur plus vive ou plus tremblante,
Le bruit mélodieux s'élève ou s'assoupit,
Si vague, qu'on dirait de la clarté qui chante.

Au loin, par les sentiers, de beaux couples s'en vont...
Au loin, par le mystère adorable des sentes,
Le charme souverain de la douce saison
Mêle plus tendrement les bêtes innocentes.

Ces cœurs adolescents s'aiment sans le savoir !
Étrangement heureux, pleins d'obscur alarmes,
Ils respirent partout, dans la beauté du soir,
Comme un pressentiment d'ivresses et de larmes.

Mais d'autres, absorbés en un songe sans fin,
A quoi sert de parler ? Les choses sont si belles !
Parcourent les forêts et l'horizon divin
Comme un livre ineffable entr'ouvert autour d'elles.

Les plus sages, pourtant, les yeux clos à jamais
Au mirage incertain qui trouble leurs sœurs pâles,
Regardent défiler, sous leurs fronts ceints de paix,
Des cortèges muets de formes idéales.

Heureux qui, déjouant l'énigme du destin,
Du songe ou de la vie a préféré le songe ;
Même la pureté de ce ciel enfantin,
Au prix de ses pensers, n'est qu'un divin mensonge !

L'air, vague et lumineux, du calme paradis
Où glissent, deux à deux, ces âmes apaisées,
Fait, dans l'ombre des bois, sur ces sommeils bénis,
Trembler comme un halo la douceur des rosées.

L'une d'elles, parfois, parlant, comme à regret,
Avec la voix lointaine et tendre qu'ont les ombres,
Semble vouloir livrer un peu de son secret
A la complicité taciturne des ombres.

Que dit-elle? Des mots de paix et de pitié...
Des mots calmes, hélas! tels qu'une âme fiévreuse
N'en saurait, désormais, saisir le sens altier;
Et l'on ne comprend rien, sinon qu'elle est heureuse...

Que lui sont les amants? que lui sont les aimés
Et ces cœurs enfantins que la terre émerveille?
Le plus beau songe encore est sous les yeux fermés,
Il n'est rien au dehors qui vaille qu'on s'éveille!...

L'ORGUEILLEUSE LASSITUDE

A Paul Gérardy.

Aus Freuden sehn' ich mich nach Schmerzen...
O Königin, Göttin! Lass mich ziehn!

TANNHÆUSER.

Ces jardins font penser, en leur durable été,
Aux champs élyséens qu'a visités Virgile;
Et l'onde qui les baigne est un autre Léthé.

Naguère, à voir s'ouvrir le beau vallon tranquille,
J'ai cru que tant de calme était un doux destin :
Tu le sais, ma tristesse en a béni l'asyle.

Maintenant la lueur du soir et du matin
Enchante tour à tour la paix de ma retraite;
Et tout le deuil d'antan semble un songe lointain.

Qu'importe ? Je suis las d'une immuable fête,
Las d'atteindre sans peine, enfin, à des trésors
Dont l'éloignement seul fait aimer la conquête.

Plutôt souffrir ! et vaincre, en de nobles efforts,
Quelque âpre adversité que la gloire eût suivie !
Un bonheur aussi calme énerve les plus forts.

Car ces lieux sont trop beaux ! Car mon bonheur envie
Ceux-là qui sont partis en un rêve orgueilleux
Parmi la dangereuse épreuve de la vie.

Le flot monte, en chantant, dans leurs agrès houleux !
Toujours la vision des îles d'or enchante,
Au fond des mers du soir, les grands horizons bleus.

Oh ! labourer comme eux la mer éblouissante !
Tous les pays dorés dont je serai le roi
Requièrent désormais ma force adolescente !

Libre enfin de liens, mon cœur, éclos en moi,
Va chercher sous un ciel étranger aux tendresses
Un bonheur orageux que mêle quelque effroi !...

Pourtant, bleuâtre et tiède, et pleine de caresses,
L'ombre pare à souhait la chère qui s'endort ;
Les fleurs pâles des nuits s'ouvrent parmi ses tresses.

Mais c'est en vain... Tantôt, ensommeillée encor,
Pour un plus fier destin laissant celle que j'aime
Mes voiles s'ouvriront dans une lueur d'or.

Excédé du bonheur, las du calme lui-même,
Puissé-je, cette fois, dans le jour vaste et clair,
Appareiller enfin vers quelque exploit suprême,

Avec les vents fougueux qui soufflent sur la mer !

1893.

ÉPITAPHE D'UN POÈTE MORT JEUNE

Toi qui lis, sur ce marbre où s'enroule le lierre,
Combien mon lot fut noble et ma vie éphémère,
O passant, ne dis pas que les dieux sont jaloux !
Mais, plutôt, bénis-les ! Ils savent mieux que nous
Quel souhait nous portons dans notre âme indécise,
Et, sans nous consulter, l'exaucent à leur guise.
Je n'ai rien souhaité que l'ombre et que la paix...
C'est pourquoi, jeune encor, je dors sous les cyprès,
Et n'aurai pas laissé de trace plus durable
Que le pas incertain d'un enfant sur le sable...

LA VIE EN SONGE

A celle qui chantait.

Un génie indulgent nous rend ces heures lentes.

Tel qu'un luth effleuré par des mains indolentes,
De loin en loin, ton chant, que voile un noble ennui,
S'élève... Tendre et triste, il enchante la nuit!
Car, si le deuil de vivre attriste ta parole,
Ta voix, restée enfant, est douce et nous console,
Et le divin sanglot s'en mêle quelquefois
Au soupir plus heureux qu'exhalent les hautbois.

Une ombre transparente enveloppe les choses ;
Malgré l'éloignement, la nuit, les grilles closes,

La présence des beaux jardins trouble le cœur !
Les brises de la nuit, dans leur vague langueur,
Apportent, d'heure en heure, à nos mélancolies,
Le pénétrant parfum de ses fleurs pressenties.

Pourtant, des pleurs divins scintillent dans tes yeux,
Et ton deuil se répand en mots mélodieux :
« Tout l'attrait de la vie est fait de son mystère.
Ce que vous désirez dans cet obscur parterre
Qui, si vous le voyiez, vous paraîtrait flétri,
C'est le printemps léger dont vous l'avez fleuri.
Rien de ce qu'on y voit ne vaut ce qu'on en rêve :
Car la douceur de vivre est dans cette heure brève
Où votre illusion vêt le jour qui s'en vient
Du vague enchantement d'un songe élyséen. »

JARDIN HANTÉ

A Olivier-Georges Destrée.

Entre.... L'ombre des beaux jardins est transparente.
Mais garde qu'un seul mot n'effarouche en ses jeux
Le frêle et vaporeux chœur d'ombres qui les hante :
Les songes, tu le sais, sont un peuple ombrageux.

Et bientôt tu verras, parmi les herbes frêles
Qu'emperle de clarté le doux matin naissant,
Passer et repasser des ombres fraternelles
Et, tendre et douloureux, l'Amour, divin passant.

Toutes ! Celles qu'on aime et celles dont on rêve !

Il en est qui s'en vont mêlant de chers sanglots ;
Les autres, lys fermés, semblent sourire en rêve
Au merveilleux secret qui dort sous leurs yeux clos.

Puis elles s'en iront, calmes comme ces heures,
L'une ceinte de fleurs et l'autre de joyaux ;
Celle qui les suivra, bonne entre les meilleures,
N'aura pour tout bandeau que ses cheveux royaux.

Et, tandis que les fleurs de la forêt mouillée
Fléchiront tour à tour sous ses tendres pieds nus,
Elle balancera sa tête ensommeillée
En murmurant parfois de doux mots inconnus :

« Ne fus-je pas à toi du jour où tu m'as vue ?
Ah ! souviens-toi, j'ai vu, dans l'étang rencontré
Où, penchée avec toi, je me suis apparue,
Comme un rêve de fleurs à mon front ignoré.

Tu restes, malgré toi, le fiancé d'une ombre !
Partout, présent au cœur, invisible aux regards,
Mon souvenir te suit, fidèle comme l'ombre ;
Tu n'en briseras point l'enchantement épars. »

Et, pour remémorer le charme que vous fûtes,
Au jardin de nos joies, désormais calme et clair,
Sans doute un souvenir de lyres et de flûtes,
Très vague et très léger, s'éveillera dans l'air...

1893.

BOIS SACRÉ

Bois sacré du laurier céleste, et vous, sommets !
Les Muses vous ont fuis ; vos échos sont muets ;
Le chant divin des sœurs désole au loin la grève !

« O trop aimé mortel en allé sur la mer !
La paix même des dieux pesait à ce cœur fier :
A qui veut l'action, c'est trop d'un si long rêve.

Et nous t'avions admis dans l'immortel essaim !
Las du rameau béni dont les Muses l'ont ceint,
Quel moins noble souci distrait ce front tranquille ?

Malheureux qui nous fuit vers l'orageux labour !
Ne tente pas la vie ! Epargne à ta valeur,
Il en est temps encore ! une lutte inutile,

Ah! reviens-nous! reviens! Les myrtes sont en fleurs!
Et, parmi les baisers, les rires et les pleurs,
Bien longtemps, comme des amantes et des mères,

Enfant! gémirons-nous, ne t'aimions-nous donc pas?
Où fuyais-tu? quel trouble emportait ton cœur las,
Loin des Muses, hélas! vers nos sœurs éphémères?

Mais un plus pur désir a guidé ton exil!
Ce cœur trop confiant, qu'appelle un beau péril,
Ne cherchait que la gloire aux pays de la vie!

Rentre enfin dans la paix des songes! Laisse-nous
Clorre tes yeux vaincus sous des baisers plus doux,
Oublie entre nos bras une aussi folle envie.

Si ton sang a rougi les chemins de l'erreur,
Ah! qu'importe? Un Léthé d'ineffable langueur
Baigne les vallons bleus où t'ont pleuré les Muses.

Que cherchais-tu, dis-nous, parmi le peuple vain?
La lyre t'a bercé, dans un calme divin;
Là-bas gronde à jamais la vie, aux voix confuses!

Mais toi, chanteur paisible, à l'ombre de tes bois,
Silencieux pour tous, pour toi peuplés de voix,
En quel bienheureux songe, enfant, tu te recueilles!

Reviens-nous! et, fidèle au rêve familial,
Ravis le bois céleste où grandit ton laurier,
D'un chant simple et nouveau comme le bruit des feuilles.»

1893.

EXIL

Vois ! J'apporte un butin de tristesse et d'ennui.
Un deuil est dans les voix, une ombre est dans les yeux ;
Le seul pressentiment du soir et de la nuit
Attriste au fond des eaux le bleu reflet des cieux.

Toute fleur se flétrit dans la main qui la cueille.
Pendant que tu parlais d'avenir, tout à l'heure,
Des roses s'en allaient, dans l'ombre, feuille à feuille :
Elles m'ont fait penser à la fuite de l'heure.

L'espoir, tel qu'un rosier effleuré par l'hiver,
S'effeuille, à peine éclos, dans le soir rose et bleu.
Tout passe ; l'ombre pâle est fille du jour clair ;
Même la bienvenue a le son d'un adieu.

Plus d'un péril à vaincre invitera tes armes...
Plus d'une enfant recluse en la forêt hantée
Repose, ô doux printemps, captive de tes charmes,
Heureuse, les yeux clos, non pas morte, — enchantée!

Va-t'en! La Belle-au-bois que suscitait mon cor
Se rendormait, déçue, avec un geste las...
Respecte en ses yeux clos ton désir vierge encor;
Aime-la, si tu veux; mais ne l'éveille pas!

Est-il un enclos d'ombre, un jardin solitaire,
Où la main, que séduit une aussi noble proie,
Cueille sans la froisser la rose du parterre?
Un monde où le regret ne trouble pas la joie?

Une brise d'automne erre parmi les fleurs.
Cette heure est inquiète et vague comme s'il
Passait de grands essaims d'ombres qui vont ailleurs;
La beauté des lointains semble parler d'exil...

LES MANGEURS DE LOTUS

— Si la paix que les bois épandent de leurs faîtes
Suffisait à combler le cœur mystérieux,
Certes ! tous les vivants t'envieraient ces retraites ;
Jamais pays plus doux n'a réjoui les yeux...

Mais, quel que soit l'Eden où le présent t'exile,
O frère d'autrefois, infidèle à tes vœux,
Je ne puis oublier ton geste juvénile,
Ni la mâle façon dont tu disais : « Je veux ! »

Ah ! viens... Les pâles fleurs de ce jardin d'automne
M'ont troublé, dès le seuil, de leur mortelle odeur...
Qu'importent au héros la palme et la couronne,
S'il a brisé sa force en souillant sa candeur.

Là-bas, l'enclos natal t'ouvre ses promenades ;
Oublie, ô cher vaincu, le beau rêve tenté ;
Viens réchauffer ton cœur et ton esprit malades
Aux indulgents rayons de son arrière-été.

— Il me souvient... C'était, dans sa joie âpre et fière,
Un fourmillant jardin de vie et de soleil...
Fuis, ah ! fuis, étranger, si ta force t'est chère !
Ici, toutes les fleurs exhalent le sommeil...

Le sommeil et la mort... On s'étend dans la mousse :
Un grand trouble inconnu vous fait battre le cœur ;
Puis on sent, par degrés, invincible et très douce,
Se glisser dans le sang une étrange langueur.

Je ne vois plus le monde, et la vie et toi-même
Qu'au loin, tels qu'en un songe et combien vaguement !
Ah ! ne tente pas de me sauver, si tu m'aimes...
Tout nage, autour de moi, dans un enchantement.

Naguère, souviens-toi !... Naguère, au temps des veilles,
Tel oracle oublié nous occupa souvent ;
Tant, malgré ce que l'âme y lisait de merveilles,
Le sens, obscur et grave, en était décevant !

Ne disait-elle pas, cette parole étrange :
« Nul ne peut, sans mourir, entrer dans son Eden? »
Ah! si ton cœur s'effraye à ce fatal échange,
Regarde seulement le ciel et le jardin...

Dormir est doux... Rêver console un peu de vivre...
Mais rien, ni le sommeil, ni les songes heureux,
N'excitera jamais le désir de revivre
Chez ceux qui sont partis par les sentiers ombreux...

1894.

PROFIL D'ENFANT

A Georges Barral.

Elle marche sans bruit dans le sentier moussu
Où ses pieds longs et fins ne laissent point de trace ;
Devant son pur profil un instant aperçu
On a l'illusion d'un beau rêve qui passe.

... Le soir descend, hâtif ; le grand parc ancien
Frissonne ; les lointains se teintent d'améthyste ;
Mais le pressentiment de l'automne qui vient
Ne messied pas, il semble, à sa grâce un peu triste.

Elle a beau se voiler, pudique ainsi qu'un lys ;
On sent bien, malgré tout, qu'elle est exquise et fine ;

Le tissu qui la vêt a de ces nobles plis
Où la beauté du corps féminin se devine.

Mais, comme elle est très jeune encor, presque une enfant,
Son charme ne va pas sans quelque gaucherie ;
Il est doux de la voir, autant que décevant,
Car cette fleur si fraîche est à peine fleurie.

C'est un vierge cristal qui tinte dans sa voix ;
Mais elle est nostalgique autant qu'elle est suave,
Et j'ai pensé souvent aux reines d'autrefois
En écoutant le son de sa parole grave.

Son sourire ingénu cache des profondeurs ;
Une part d'elle-même y subsiste secrète ;
Un savoir si subtil s'y mêle à des candeurs
Qu'on ne sait s'il enchante ou bien s'il inquiète.

Ses yeux surtout, ses yeux tendres et dédaigneux
Laissent notre pauvre âme étrangement troublée ;
De merveilleux secrets transparaissent en eux ;
Ils ont l'éclat très doux d'une lampe voilée...

1896.

LES DIVINES PASSANTES

...Un essaim d'ombres passe... Il semble qu'autour d'elles
On entende parfois palpiter un bruit d'ailes
Et qu'un nimbe léger frissonne sur leur front...
L'aube vient : le silence en paraît plus profond,
Le vent, plus frais, toutes choses, plus innocentes...
Sentant le jour prochain, les divines passantes
S'éloignent deux à deux en se parlant tout bas.
Elles disent des mots que je ne comprends pas ;
Mais j'entends bien, au son de leur voix familière,
Qu'elles viennent d'un monde où j'ai vécu naguère,
Et quelque orgueil, alors, se mêle à mon regret.

Une lueur de songe enchante la forêt.

Telles, se murmurant d'impénétrables choses,
Elles vont ; et parfois, sur leurs lèvres mi-closes,
On croit voir s'éveiller, vague et mystérieux,
Ce sourire chargé d'inconnu qu'ont les dieux...

1897.

ARRIÈRE-ÉTÉ

Que je voudrais, ton bras appuyé sur le mien,
M'en aller lentement par un parc ancien !
Tu sourirais avec une exquise indolence ;
Tes mots dits à mi-voix auraient, dans le silence,
La grave inflexion de ceux-là que jadis
Une âme virginale et tremblante m'a dits...
Nous irions pas à pas, savourant l'heure brève ;
Après tant d'amoureux nous ferions le beau rêve
Dont les hommes toujours ont bercé leur ennui...
La nuit d'été viendrait, la tiède et calme nuit ;
Et nos cœurs sentiraient, devant son grand mystère,
A quel point, quand on aime, il est doux de se taire.

LE VŒU COMBLÉ

I

En vain Eldorado surgit des mers ! En vain,
Plein des parfums ailés d'un renouveau sans fin,
Un vent mélodieux souffle vers l'île heureuse !
Détournant, malgré lui, sa tête langoureuse
De ce monde inconnu, suave et parfumé,
Il pense aux délaissés, il pense au plus aimé !
Et devant ce pays de rêve, au seuil de l'île
Idéale, où l'attend un bonheur si tranquille,
S'étonne tristement de n'être pas comblé...

« Oh ! dit-il, en sondant, d'un regard exilé,
L'orient, déjà sombre, où pâlit son sillage,
A quel trouble nouveau mène un si long voyage ?

Pourquoi vous ai-je fuis, vous tous? Quel vœu hautain
M'a fait chercher sans vous ce paradis lointain?
Quel arrêt m'a banni sur ce rivage extrême?

Hélas! j'ai voulu fuir! Nul autre que moi-même
Ne m'a fait de l'exil un si cruel destin!
Seul mon cœur m'a troublé! Seul un rêve enfantin,
Un rêve, et rien de plus, tu le sais, toi, mon frère,
Ornait ces horizons d'un mirage éphémère!
Je m'exilai... Vous tous, en des adieux sans pleurs,
Acclamiez, ce soir-là, mon vaisseau tout en fleurs;
Toi seul, de qui mon cœur n'a voulu rien entendre,
Tu m'as suivi de loin d'un regard triste et tendre...

Oh! ne repousse pas un cœur trop châtié,
Et qui, dès à présent, ne veut que ta pitié!
On se fait, de l'amour lui-même, une habitude:
Hélas! Il m'a suffi d'un peu de solitude
Pour sentir, à jamais, combien tu m'étais cher! »

II

« Le soir, triste et trop beau, s'élève sur la mer.
Là-bas, c'est l'heure... Hélas! comme autrefois, sans doute,

C'est toi le plus discret, et c'est toi qu'on écoute.
J'y pense maintenant d'un cœur mal résigné :
Un charme grave et tendre est dans ta voix d'ainé !
Là-bas, vous vous aimez ! Là-bas, l'âme, autour d'elle,
Sent errer, même seule, une âme fraternelle.
Mais un regret si doux rend l'exil plus amer,
C'est en vain que mes yeux s'égarent sur la mer.
Je le sais, je le sens... Mais en moi tout s'écrie :
Qu'on est seul, loin de toi ! Que cette île fleurie
M'offre d'étonnement, de tristesse et d'effroi !
De quel élan meurtri le cœur s'en va vers toi ! »

1892.

DÉLASSEMENT

Je rouvre tristement tes lettres de naguère ;
Tu m'écrivais alors, ô douceur éphémère !
« Nous croyons être seuls ; une âme pense à nous.
On échange de loin des mots discrets et doux ;
Dans tes aveux écrits j'entends ta voix qui tremble,
Malgré l'éloignement, nous nous sentons ensemble. »
Qu'une amitié si tendre est un cruel souci !
O mon ami lointain, tu n'avais pas senti
Quel besoin de caresse et de sollicitude,
Me détournait vers toi, sous tant d'inquiétude.
Car ce n'est pas assez qu'on m'aime ! Un rien détruit
Ce temple frêle et clair que l'amour a construit.

Il faut qu'à chaque instant une pitié voilée
S'en vienne rassurer cette âme désolée ;
Et mon cœur se résigne, en gémissant tout bas :
« S'il me connaissait mieux, il ne m'oublierait pas. »

1892.

LASSITUDE

Le soir, qui verse en nous le découragement,
Descend, plus sombre d'heure en heure, sur les routes :
J'hésite... Je suis las... Si tu m'aimes vraiment,
Ne me laisse pas seul, de grâce, avec mes doutes.

Mais garde-toi pourtant, ami, de me parler !
Car mon cœur est de ceux qu'une présence aimante,
Si moroses qu'ils soient, suffit à consoler ;
A défaut de la voir, c'est assez qu'il la sente...

... Ou plutôt, non ! Dis-moi que tout n'est pas perdu ;
Que, jusqu'en cet instant de disgrâce suprême,
L'avenir s'offre intact à tout cœur résolu ;
Hélas ! et, si tu peux, fais-moi croire à moi-même !...

LE VOILE

Ton âme, qu'environne un virginal secret,
Transparaît, malgré toi, dans tout ce qui la vêt !
Tes yeux ont beau mentir, tes lèvres ont beau feindre,
Tout ton être ingénu, mal fait à se contraindre,
A beau, pour me celer ce que l'on voit toujours,
M'éviter et me fuir en d'innocents détours ;
Ta candeur éblouit sous ce voile profane,
Et, quels qu'en soient les plis, leur ombre est diaphane !
Parle ! Laisse à ton gré, dans l'air émerveillé,
Tinter ce pur cristal que nul deuil n'a fêlé ;
Mais ne crois pas, pourtant, jalouse de toi-même,
Me celer par des mots l'aveu d'un cœur qui m'aime :

Il n'a pas de secret que ta voix n'ait trahi ;
Quand tu me dirais non, ta voix me dirait oui.
Car tout parle chez toi ! Ta grâce juvénile
De tout ce qui la trouble est un écho docile,
Et l'on voit frissonner, telle qu'une clarté,
L'âme, vague et divine, à travers ta beauté!...

L'INEFFABLE REGRET

Cette enfant, je l'aimai lorsque j'avais vingt ans :
Quand elle s'en venait dans l'aube et le printemps,
Ils semblaient un reflet de sa grâce adorable.

Hélas ! et maintenant que tout cela n'est plus,
A quoi m'intéresser, sinon aux jours vécus ?
J'ai pour toute fierté ce regret ineffable.

Ne fût-ce qu'un instant, j'ai senti, sous ses yeux,
Ce mal, si doux au cœur qu'il fait envie aux dieux ;
Et ce seul souvenir est beau comme une fable...

1897.

LE CŒUR MÉCONNU

I

J'ai méconnu, naguère, un cœur si généreux
Que ce souvenir seul m'empêche d'être heureux !

Dans quel beau livre clos ma vie était écrite !
Une communion de sentiments d'élite,
En ces instants perdus, nous unissait toujours !
Aimer était bien doux, mais mêler ses amours !
Se bercer d'un beau rêve était digne d'envie,
Mais partager à deux le rêve de sa vie !
Mon rêve était le sien, mes vœux étaient ses vœux,
Et nous n'avions qu'un cœur, bien que nous fussions deux.

II

Nuls mots n'exprimeront cette entente idéale.
Car la pudeur étrange et presque virginale
Qui présidait toujours aux entretiens charmants
Prêtait un prix suprême à nos épanchements.
Nous nous mêlions en vain dans toutes nos pensées :
Un accord si discret les avait fiancées
Que nul lien, vraiment, ne semblait les unir !
Je m'en allais... Hélas ! loin de m'en retenir,
Loin, enfin, d'invoquer, en cet instant suprême,
Cette prochaine absence, amère quand on aime,
« Allez, disait l'ami trop tendre, et qu'un beau jour
Fête votre arrivée en ce nouveau séjour !
Puissiez-vous être heureux, là-bas ! Puissent les rêves
Dont le lointain reflet dore à vos yeux ces grèves,
Être exaucés, enfin, au gré de vos désirs,
Et qu'une paix divine enchante ces loisirs ! »
Nul regret n'effrayait tant de sollicitude !
Rien ne devait troubler en son ingratitude
Cet oublieux bonheur d'un cœur aimé qui fuit !
Aveugle que j'étais ! Je le sais aujourd'hui,

La bouche disait : va ! Le regard disait : reste !
Ah ! qu'en puis-je ? Et pourquoi cette bonté funeste ?
Dissipant d'un seul mot un songe puénil,
Il fallait m'arrêter au bord de mon exil.
Mais non ! Malgré ces yeux dont la douceur m'implore,
Fuis, disais-tu. — J'ai fui. Mon cœur en pleure encore...

1892.

LA DAME D'AUTREFOIS

« Souviens-toi ! Ce jour-là, j'ai cru qu'un bon destin
M'amenait par la main la sœur jadis promise ;
Lant notre rendez-vous fut un songe enfantin !

Que sais-je ? Le printemps, qui passait dans la brise,
Et tout ce qu'elle avait de frais et d'innocent
Ont fait durer longtemps l'adorable méprise.

Une fleur des talus, qu'on respire en passant,
A la suavité de ces instants propices
Et ceux qu'ils ont distraits sourient en y pensant !

Que m'importent l'aurore et le printemps complices ?
Si l'Amour souverain ne nous a pas comblés,
Ah ! nous aurons du moins respiré ses prémices !...

Tout change... Au souvenir des beaux jours en allés,
Je sens auprès de toi croître ma solitude :
Nos destins, bien qu'unis, ne se sont pas mêlés ! »

Mais elle, déjouant ma vaine lassitude
D'un regard sans colère à ces adieux ingrats,
M'entourait malgré moi de sa sollicitude.

« Va ! » disait-elle enfin. « Mais, si ton cœur est las,
Ne crois pas à ton gré changer ce qui demeure.
Quels que soient tes adieux, je n'y répondrai pas. »

Car, malgré les adieux, l'Amour aurait son heure !
Et voici qu'attestant son éternel pouvoir,
La Dame d'autrefois rentre dans sa demeure.

Belle comme à souhait, belle comme l'espoir !
Et résumant pour moi, dans ses grands yeux étranges,
L'irréparable éclat de ce dernier beau soir !

« Naguère, me dit-elle, enviés par les anges,
Nous avons échangé nos cœurs silencieux ;
Tu ne changeras rien à ces divins échanges.

Ai-je en vain dédaigné l'exil et les adieux ?
Reconnais, malgré toi, que ton âme était folle :
Ma force reconquise éclate dans tes yeux. »

Elle parle, et voyez ! tandis que sa parole
S'élève comme un chant dans le soir cristallin,
Mes rêves d'autrefois lui font une auréole.

O forêts d'où s'en va l'éblouissant déclin !
Tout tremblant malgré lui d'une joie ingénue,
Mon cœur exhale ainsi l'aveu dont il est plein :

« Est-ce toi que j'aimais ? ou bien quelle inconnue
Trouble si doucement le pauvre qui la voit ?
Je pensais t'oublier et ne t'ai point connue.

Que ton cœur offensé pardonne à tant d'émoi !
N'es-tu pas douce et fière ? Et toute liliale ?
Je le sens aujourd'hui, je n'ai pensé qu'à toi.

Seuls tes cheveux ont ceint ma couronne idéale.
Confondant désormais mon rêve et ta douceur,
Tu t'établis en moi comme une enfant royale.

O seule aimée ! Ainsi, tandis qu'un vent d'erreur,
Insensé, m'éloignait de ta beauté cachée,
Tu m'as suivi sans crainte, avec des yeux de sœur,

Car, même en te fuyant, c'est toi que j'ai cherchée ! »

1892.

UN SOIR D'ÉTÉ

Un soir d'été tombait, lorsque, superbe et lente,
Notre nef s'éloigna du rivage enchanté :
L'air était langoureux, et la brise, indolente,
Et l'ombre se dorait d'une vague clarté.

Nous nous taisions, troublés par la beauté de l'heure !
Cependant, je voyais, pâle et silencieux,
Rayonner sur tes traits la joie intérieure,
Et des larmes, parfois, scintillaient dans tes yeux...

Pourtant, nous le sentions au trouble de notre être,
Le Bonheur, ce soir-là, nous avait effleurés !
Toute chose, à l'entour, disait la douceur d'être,
Et ce chant s'épandait dans les airs enivrés.

Le rythme de la mer berçait notre paresse ;
De loin en loin, avec les parfums de l'été,
Un souffle s'en venait, lent comme une caresse :
Nous pensions défaillir dans sa suavité !...

Mais de quelque rayon que se dorât la vie,
Nous avons trop vécu pour ne pas être las,
Hélas ! et nous goûtions avec mélancolie
Ce merveilleux instant qui ne reviendrait pas...

O navrante douceur des choses éphémères !
Clair jardin du bonheur, qui fleuris une fois !
A peine a-t-on cueilli le lys de tes parterres,
Que la fragile fleur s'effeuille sous les doigts !...

Il traîne sur les flots comme un frisson d'automne...
Mon cœur est-il joyeux ou triste ? Ah ! je ne sais ;
Mais le ciel est obscur, et la mer, monotone,
Et, malgré moi, je pense à des instants passés...

LA CHANSON DOUCE

« Une haleine a soufflé ; la lampe s'est éteinte :
La nuit, bleuâtre et tiède, entre, avec sa langueur.
Un chant d'oiseau lointain, triste comme une plainte,
S'élève, par instants, dans la paix de mon cœur.

Qu'il est doux d'être au monde ! Et d'aimer ! Et d'entendre
Un aveu dérobé répondre à ses aveux...
J'ai couronné ton front d'un rameau frêle et tendre ;
Les larmes de la nuit tremblent dans tes cheveux.

Rapproche-toi... L'amour a de ces mots suprêmes
Qui ne sont point compris, s'ils ne sont dits tout bas.
Vois-tu, ma chère enfant, je sais bien que tu m'aimes,
Mais mon âme, sans eux, ne le sentirait pas.

Plus près, plus près de moi ! Tout nous sépare encore !
Qu'un soupir, une haleine, un frisson moins discret
Me livre cet aveu que la parole ignore :
Il ne sera si doux qu'au prix d'un tel secret.

O mon enfant ! Les morts, qui dorment sous la terre,
Ont tout perdu, sans doute, avec l'aspect du jour...
Mais rien n'afflige tant leur songe solitaire
Que le seul souvenir de cet instant d'amour.

Je t'aime... En cette nuit, toute claire d'opales,
Où monte en frissonnant la lune à son lever,
Les fleurs qui font aimer, adorables et pâles,
Se mêlent sur ta tête aux fleurs qui font rêver.

Nous nous croyons unis, et l'amour a des ailes !
Ah ! parle, parle encor ! Que j'entende ta voix,
Vague, ailée, enfantine, aux inflexions frêles,
Mourir dans l'air des nuits comme un lointain hautbois.

Prolonge-s-en toujours la douce résonnance !
C'est ton cœur qui tintait dans ce frais timbre d'or.
Endors-toi... J'entendrai chanter dans le silence
Tous ces aveux passés, dont l'écho vibre encor.

... Une haleine a soufflé ; la lampe s'est éteinte :
La nuit, bleuâtre et tiède, entre avec sa langueur.
Un chant d'oiseau lointain, triste comme une plainte,
S'élève, par instants, dans la paix de mon cœur. »

1894.

L'ADIEU SANS PLEURS

I

J'écoute murmurer l'or voilé de ta voix :

« M'aimais-tu ? Si ton cœur, tendre comme autrefois,
S'en retourne demain vers celle qui te laisse,
O mon ami perdu, que ce soit sans tristesse !

Il ne faut point pleurer ce qui finit un jour.
Nul encor, dans son vol, n'a pu fixer l'amour :
Il unit à son gré les rêves et les charmes ;
Mais le divin passant qui ne voit point nos larmes
En brise quand il veut le chaste rendez-vous.
Que je ne sois pour toi qu'un souvenir très doux !

Une ombre aura passé... D'autres viendront peut-être...
Mais celle-là, du moins, n'a pas troublé ton être,
Et portait, pour tout philtre, en ses regards lointains,
Un peu de la clarté des immortels matins.
Songe que, si je pars, c'est que l'âme est ailée :
Hélène n'est pas morte : elle s'en est allée ;
Et tu refouleras dans ton cœur attristé
Les pleurs, qui font injure à sa sérénité...

II

La forêt solitaire est pleine de passants.
Parfois, au vent que font leurs ailes, je pressens
Des chœurs d'esprits en peine et d'âmes voyageuses.

La lune, cette nuit, verse confusément
Son jour, mystérieux comme un enchantement :
Les clairières des bois en sont toutes neigeuses.

Tout s'est tu, désormais, hors l'écho de ta voix.
Et j'écoute chanter, dans le calme des bois,
Ces mots tendres, tombés de tes lèvres songeuses...

LE PORTRAIT DU HÉROS

A Albert Giraud.

Il est coiffé d'un casque en forme de chimère :
La gloire d'un destin qu'il pressent éphémère
Fait sourire à la fois l'allégresse et le deuil
Sur sa lèvre d'enfant, que crispe un pli d'orgueil.
Il sait l'inique arrêt qui pèse sur sa race ;
Inégal à ses vœux, déçu dans son audace,
C'est en vain qu'il dépense en travaux radieux
Les jours trop mesurés que lui donnent les dieux.
La trace de son pas est sur toutes les routes ;
C'est lui, dont le regard conjure les déroutes ;
Trésor, caché dans l'ancre, et vierge, dans la tour,
Les plus nobles butins l'ont requis tour à tour.

Le voici tel qu'il fut, fier et même un peu sombre :
Déjà la nuit qui vient le nimbe de son ombre ;
Trop beau pour n'être pas de ceux qui mourront tôt,
Il songe quel laurier fragile fut son lot,
Quel éblouissement éphémère et splendide
Emplit tous les instants qu'il prit au sort avide.
Mais, bien qu'il soit vainqueur, il n'est point triomphant
Un cœur tragique et haut battait en cet enfant ;
Il compare en esprit son trophée à son rêve ;
Et, jetant loin de lui le vain fardeau du glaive,
C'est d'un front détaché, fier et presque hautain,
Qu'il daigne, en roi qu'il est, accueillir son destin.

L'ASILE

Mon heure est là. Le soir est tombé sur ma vie.
Abdiquant, sans regret, mon héroïque envie,
J'ai regagné, du pas résigné des vaincus,
Le seuil, aimé trop tard, où nul ne m'attend plus.
Dans le ciel clair et froid court un frisson d'automne
Parfois, interrompant la plainte monotone,
Le grand appel perdu que jette un cor lointain
Me fait, languissamment, sourire à mon destin...

Mais tout est dit. Plus rien ne me trouble, à cette heure,
Que le pressentiment de la chère demeure.
Elle est là : je la sens plus que je ne la vois.
La douceur de la lune, éparse sur les bois,
Voile de plus en plus cet heureux coin de terre
D'un indicible attrait de paix et de mystère ;

Dans l'air, autour de moi, passe un conseil d'oubli ;
Je ne sais quoi de bon, de grand, de recueilli,
Pénètre davantage, à chaque pas vers elle,
Mon âme, où gronde encor l'ancienne querelle.
Qu'importent désormais les orages d'été ?
Elle savoure enfin le calme souhaité,
Toute tremblante encore à la seule pensée
D'un monde où les plus doux l'ont mille fois blessée.

1895.

LA BIENVENUE

Einschlafen fühl ich, will das Ding, die Seele,
Und näher kommt die rätselhafte Nacht.

STORM.

« Ne t'en va pas!... J'ai peur, vois-tu, d'être sans toi!
Au dehors, il y a des fleurs et du soleil,
Je le sais bien... Pourtant, ah! comprends mon effroi,
Je sens la nuit prochaine, et mon âme a sommeil...

Si jeune! s'en aller dans l'ombre où l'on est seul!
Quand le ciel et les bois sont en fleur! Quand, le soir,
De beaux groupes d'enfants, assis sous le tilleul,
Rêveurs, parlent entre eux avec des mots d'espoir!...

Je ne leur lègue, hélas ! qu'un chant inachevé...
Mais qu'importe ? Ce chant, j'y pense sans regret,
Si nul ne l'a connu, du moins l'ai-je rêvé.
Que ce qui fut secret, ami, reste secret...

Rien ne m'affligerait, d'ailleurs, en tout ceci,
Car un rêve aussi haut console ses élus,
Si je n'avais au cœur ce douloureux souci
Des visages aimés que je ne verrai plus !

Êtes-vous là, vous tous?... Quelqu'un pleure tout bas...
J'entends confusément, à travers ma torpeur,
Comme un bruit étouffé de parole et de pas...
Puis, plus rien... Le silence, et la nuit qui fait peur... »

Le silence?... Et pourtant, du fond de cette nuit
Où ses pas exilés ne plongent qu'en tremblant,
Il semble qu'une voix s'en vienne jusqu'à lui,
Dont l'appel, bien que grave, est tendre et consolant !

« Que crains-tu ? D'être seul ? Ah ! quitte sans effroi
Ce vain, ce triste monde où l'oubli seul est doux !
Vois, ceux qui, mieux comblés, s'en furent avant toi,
T'attendent pleins de joie, au dernier rendez-vous.

Ici tu trouveras tout ce qui rend heureux !
L'ombre et la paix... Un calme, un éternel loisir...,
Et tu désapprendras tes rêves douloureux
Et ce transport amer qu'on nomme le désir !

1894

PRIMAVERA

Dans le soir sérieux, dans le soir violet,
Où le beau jour vécu laissait un pur reflet,
Je ne sais quel frisson de feuilles nouveau-nées
Environnait tantôt nos têtes inclinées,
Ni quelle obscurité pleine d'éclosions,
Tombée autour de nous, pendant que nous rêvions !

Sans doute, mille fleurs éphémères et douces
Nous souriaient dans l'ombre, au sein des jeunes mousses,
Et, par le soir propice et lourdes de ses pleurs,
Les feuilles s'entr'ouvraient, plus frêles que des fleurs !
O jeunesse ! Et là-haut déjà gonflés de sève,
Les arbres qu'éveillait autour de notre rêve

Le souffle délicat du printemps renaissant,
Déployaient, en tremblant, leur feuillage innocent,
Et le premier frisson d'une forêt fragile
Montait, en murmurant, dans la clarté tranquille.

1892.

AU PAYS DU CALME

A Arnold Goffin.

Ce soir même, idéale et lointaine, une voix
Chante confusément, parmi ma rêverie,
Qui, pleine des frissons de la mer et des bois,
Trouble comme un écho perdu de la patrie.

« ...Là-bas, dans la lueur adorable de l'air,
Loin de vos troubles vains, loin de vos bruits profanes,
Le souffle éolien qui monte de la mer
Balance, en murmurant, les arbres diaphanes.

Entre, oublieux du monde, en ce divin loisir :
Les instants sont plus doux, les heures sont plus lentes ;
Ton âme est-elle triste ? As-tu quelque désir ?
La joie au front fleuri s'avance par les sentes.

Rien n'en trouble jamais le calme merveilleux !
Et les jours et les nuits ont des clartés égales,
Et la lueur du ciel descend vers les flots bleus
Comme un ruissellement de perles et d'opales.

Et ces soirs violets et ces matins nacrés,
Pleins de rayons tremblants et d'ombres incertaines,
Dérobent à demi, sous leurs voiles sacrés,
D'harmonieux vallons où chantent des fontaines.

Es-tu las ? Étends-toi dans les gazons épais.
Les arbres musicaux, où pleure un vent des grèves,
Secoueront sur ton front, avide de leur paix,
Le bienfait d'un sommeil que peuplent de beaux rêves.

Dors à ton gré ! Pourtant, si ton cœur sans détour,
Malgré tant de beauté, s'offense du mensonge,
Rouvre aux clartés du ciel tes yeux épris du jour :
La nature elle-même est belle comme un songe... »

LE LAC

Quel charme est dans son onde où le ciel se reflète ?
Quand j'allais le quitter, quelle douceur secrète
M'a penché trop longtemps au bord de son miroir
Où le scintillement de l'étoile du soir
Se mirait, plus lointain et plus doux, comme en songe ?
D'où vient que, loin de lui, le charme se prolonge
Et laisse dans le cœur cet immortel regret ?
Ah ! sans doute, beau lac, un merveilleux secret
Repose, loin des yeux, sous ta nappe profonde ?
Quelle fée a jeté son anneau dans ton onde
Pour que ceux qui l'ont vue en restent enchantés ?...

Je ne sais... Depuis lors, des sites plus vantés,
Jardins clos d'Orient ou golfes d'Italie,

Ont parlé, tour à tour, à ma mélancolie :
Si beaux qu'ils soient, mes yeux n'ont pas voulu les voir...
Les malheureux que ronge un amour sans espoir
Mettent tout leur bonheur dans une image vaine.
Certes, c'est une peine étrange que ma peine !
Pourtant, à ces seuls mots, ceux-là m'auront compris,
Car ils portent en eux le mal dont je languis.

1898.

NATURE

Comme l'âme rentre aisément
dans sa patrie primitive, dans
l'assemblée silencieuse des gran-
des formes, dans le peuple paissi-
ble des êtres qui ne pensent pas !

H. TAINÉ.

Lentement, le soir vient ; l'heure est charmante et grave.
Triste et doux, le coucou jette dans l'air suave
Ses deux notes, qu'emplit la langueur du printemps ;
Et les grands pins, qu'un souffle effleure par instants,
Tremblent avec un bruit profond de mer lointaine.
Hors cela, tout se tait.

Je vais, le cœur en peine.
Une ombre peu à peu descend sur mes sentiers ;
J'en suis, avec lenteur, les détours familiers ;
Et leur calme est bientôt si grand, leur solitude
Est telle que je sens ma propre inquiétude
Se fondre dans la paix de ce site ignoré.

Au levant, le soir vêt d'un brouillard azuré
La ligne sinueuse et svelte des collines ;
Elles dressent là-bas leurs silhouettes fines ;
Le manteau de forêts dont leur faite est chargé
Transparaît à demi sous le voile léger.
Tout est vague. La forme idéale et divine
Des choses se voit moins qu'elle ne se devine,
Et l'œil se réjouit de leur suavité.

A les voir, on revit dans le monde enchanté
Des êtres, entre tous heureux, qui n'ont point d'âme ;
Ils possèdent le calme et l'oubli que réclame
D'un cri si désolé notre cœur anxieux,
Et ce don souverain les met au rang des dieux.
A cette heure surtout, où la nuit printanière
Enchante l'horizon, la forêt, la bruyère,
L'obscur esprit du lieu me domine à son gré ;
Et c'est avec un trouble ineffable et sacré
Que je sens croître en moi le désir qui m'enivre :
Ne pas penser ! Ne pas vouloir ! Ah ! ne pas vivre !...

III

LES MATINS ANGÉLIQUES

A Ernest Verlant.

UNIVERSITY OF CHICAGO

LES MATINS ANGÉLIQUES

A Ernest Verlant.

Gesegnet, wer im Glauben treu ;
Er wird erlöst durch Busse und Reue...

TANNHÆUSER.

L'aube s'en vient enfin, candide, inattendue.
Avec son grand frisson, on sent dans l'étendue
Courir l'étonnement ingénu du réveil.

Il a donc fui le long, le douloureux sommeil !
Je me dresse tremblant et chancelant, comme ivre,
Et, bien que tout meurtri, ravi, du moins, de vivre,
Et mon âme s'exhale en cet humble souhait :

« Me voici faible et nu, tel que vous m'avez fait,

Et, pour comble de deuil, tout transi par le doute.
Le pauvre qui s'assied sur le bord de la route,
Las d'aller devant lui dans l'ombre et dans le froid,
S'il me voyait, peut-être aurait pitié de moi.
Vous le savez, j'ai fui votre seuil, ô mon père ;
J'ai fait plus : m'enfonçant dans la terre étrangère,
J'ai gaspillé vos biens, renié votre nom ;
Il n'est pas de péché, pas de perversion,
Dont mon cœur dévasté ne porte en soi la trace,
Hélas ! et j'ai ri, moi, pécheur, de votre grâce.
Et pourtant, aujourd'hui comme 'aux jours d'autrefois,
Votre grâce est visible en tout ce que je vois.

Je suis comme un fiévreux qui sort d'un mauvais rêve.
Est-il bien vrai, Seigneur, que votre aube se lève ?
Hélas ! j'ai si longtemps tâtonné dans la nuit
Que j'ose à peine croire au jour qui m'éblouit.
Pardonnez, si mes yeux sont si faibles encore...

Pourtant, autour de moi, tout le dit : c'est l'aurore !
Le jour grandit ; j'en sens la douceur sur mon front ;
Avec lui, peu à peu, s'épand dans l'air profond
Une vibration grave et lente de cloche ;
Puis d'autres, à leur tour, montent de proche en proche,
Et tout le ciel s'emplit de leurs chants argentins.

Mais écoutez ! Voici l'hymne des pèlerins...
Il vient ; ce n'est d'abord qu'une plainte lointaine ;
On ne sait où, là-bas, une âme dit sa peine,
Ses remords, sa faiblesse et son indignité.
De pas en pas, tandis que grandit la clarté,
Elle s'approche ; et rien, dans ce matin d'automne,
N'égale en abandon ce sanglot monotone.
D'autres, plus douloureux encore, peu à peu
S'y joignent ; et ce chant monte dans le ciel bleu,
Navrant comme l'appel de la détresse humaine.

Mais, ce matin, la vie apparaît trop sereine ;
Il y a trop de joie et de pardons dans l'air !
Je sens, en écoutant ce douloureux concert,
Je ne sais quoi de calme et de bon qui s'y mêle :
La foi simple, l'amour contrit, l'espoir fidèle
Y font entendre peu à peu leur humble voix.

Vous avez eu pitié, Seigneur : j'aime et je crois.
Si vous ne portez pas en vain ce nom de père,
Achevez votre ouvrage, et faites que j'espère... »

LA VENUE

A Franz Ansel.

Celle qui, si longtemps, fut un songe est venue...
Le verger n'est fleuri que pour sa bienvenue ;
Et la neige des fleurs ne jonche les sentiers
Que pour faire un tapis virginal à ses pieds.

Douce comme le jour, pure comme l'enfance,
Celle qui fut un songe est venue en silence
Dans le rayonnement de sa simplicité !
La voici : comme fait un hôte souhaité,
Elle entre sous mon toit, naïve et familière ;
Mais ses petites mains m'apportent la lumière,
Et mon cœur la bénit comme un ange envoyé.

Elle a pour compagnons l'Amour et la Pitié ;
L'un sourit, l'autre pleure, et tous deux ont des ailes.
L'Espoir suit, jeune et beau, le front ceint de fleurs frêles ;
Et l'enfant, que couronne un nimbe de douceur,
S'avance au milieu d'eux comme une jeune sœur.

1898.

CARISSIMÆ

Ton sourire indulgent m'a fait aimer la vie :
Tous les sentiers ardues où mes pas t'ont suivie
Se sont fleuris soudain d'une moisson de lys.
Loin de moi le regret de ce qui fut jadis !
A présent, insensible à tout ce que je laisse,
Je m'avance, conduit par ta simple sagesse,
O merveille ! et voici que je sens, jour par jour,
L'amour que j'ai pour toi me révéler l'Amour !
Ce n'est pas qu'éclairé d'une grâce suprême
Je me sois, sans retour, évadé de moi-même ;
Mais, encor que mon cœur ait longtemps hésité,
De lueur en lueur, j'arrive à la clarté...

Il suffit de t'aimer pour aimer toute chose...
Longtemps l'orgueil amer et le dédain morose,
Le deuil morne alternant avec le lâche ennui,
Ont hanté tour à tour ce cœur épris de lui.
Ta parole angélique a dompté l'indocile,
Qui, soumis sans révolte à cet humble évangile,
S'étonne de trouver dans les maux d'ici-bas,
Une félicité qu'il ne connaissait pas...

1899.

SALUTATION

Seigneur, voici l'enfant, distraite de la terre,
Que nous n'attendions plus, en ce mortel déclin ;
Gardez des vains témoins son rêve solitaire,
Et qu'elle aille, avec vous, dans la laine et le lin.

Bienheureuse l'enfant que vous avez élue !
Elle a reçu de vous les yeux qui vous verront.
Sans doute, en ses réveils un ange la salue,
Moins ange et moins d'en haut devant ce jeune front.

Car ses seuls yeux baissés purifieront les âmes ;
Toute petite fille, et telle qu'une fleur !
Elle sera par vous bénie entre les femmes,
Et vous la vêtirez d'un voile de splendeur.

Fleur des fleurs à venir, qui parfumes d'avance
Le bienheureux jardin où tu t'éveilleras,
Laisse-nous, en passant, un peu de ton enfance,
Et que les nouveau-nés reposent dans tes bras.

Ton cœur est l'innocent trésor évangélique
Que les pauvres d'esprit verront seuls entr'ouvert ;
Et tu les quitteras pour ta gloire angélique
En leur voilant tes yeux, tout pleins du ciel offert.

Seigneur, voici l'enfant, distraite de la terre,
Que nous n'attendions plus, en ce mortel déclin ;
Gardez des vains témoins son rêve solitaire,
Et qu'elle aille, avec vous, dans la laine et le lin.

SALUTATION ANGÉLIQUE

Tu ne sais rien du mal où s'en vont mes pareils
Pris au piège malin de tes sœurs indociles ;
Tes jours sont sans remords et tes nuits sont tranquilles,
Et rien que de très pur n'accueille tes réveils.

Le linon de ta jupe est moins immaculé
Que les lys de pudeur de ton adolescence,
Et tel est ton écrin de céleste innocence
Qu'il ne te souvient pas d'un désir formulé !

Tout ce qui rêve au ciel de timide et de blanc,
Tuniques d'anges, fleurs du parterre des vierges,
Blancheur du pain sacré, des surplis et des cierges,
Auprès de tes candeurs est pauvre et chancelant.

Ton âme est ce jardin méconnu des pervers,
Où les boutons de fleurs ne doivent point éclore,
Un jardin blanc baigné d'une éternelle aurore,
Avec des arbrisseaux frêles, à peine verts !

Toi qui vas les yeux clos et le front ceint de lys,
Passe sans m'écouter, angélique étrangère ;
Ta robe d'innocence est chose si légère
Que le seul mot d'aimer dérangerait ses plis.

1887.

LA DAME DE GRACE

Chacun marche ici-bas vêtu d'un lin céleste !
La plupart l'ont flétri, d'autres l'ont déchiré.
Si loin qu'il soit allé dans le chemin funeste,
Tel qui se croit perdu n'est jamais qu'égaré.

Car l'homme a ses instants d'ombre et de solitude :
On est las ; toute chair défaille sous l'effort...
Veille ! dit une voix. Vaine sollicitude !
Lorsque le soir est là, le plus zélé s'endort...

Puisque tu m'as donné ce nom de Béatrice,
Au nom du ciel, et de la grâce, et de l'amour,
Je veux être avec toi comme une ombre propice
Et, du fond de la nuit, te guider jusqu'au jour !

Si celui que j'aimais, tardif à se connaître,
Retombe, par faiblesse, au péché familial,
Je lui rappellerai l'ange qu'il se doit d'être :
Si son âme s'endort, je viendrai l'éveiller.

Je prendrai, sache-le, pour parler à mon frère,
Cette voix sans merci que chacun porte en soi ;
Quoi qu'il doive en coûter à ton âme encor fière,
Tu seras mieux toi-même en acceptant ma loi.

Nous errons en pleurant dans l'ombre de la terre :
Nous n'avons, pour chercher le but mystérieux,
Qu'un jour qui nous aveugle autant qu'il nous éclaire ;
La mort, quand elle vient, dessille tous les yeux !

Préviens, si tu m'en crois, cette heure irréparable
Un jour tu m'avoueras que je parlais en sœur,
Et, réunis enfin sur le seuil adorable,
Ton cœur, meurtri par moi, bénira ma douceur !

1893.

LA BÉATRICE

A Gustave-Max Stevens.

« T'aimer ! oh ! seulement caresser d'une haleine
Ce cœur mal rassuré qui tremble comme un faon,
Ne t'appeler, enfin, ma dame ni ma reine,
Mais une enfant encore et toujours une enfant !

Ou, plutôt, revoyant la forêt maternelle,
T'en faire dame et reine, en ses aubes d'avril,
Et, brisant pour toi seule un feuillage si frêle,
Ceindre ton front d'enfant d'un bandeau puéril ! »

O noces ! vœu divin d'une âme tout humaine ;
Ainsi, malgré la vie et, tels que des passants,
Oublieux des adieux suprêmes qu'elle amène,
Nous avons trop mêlé nos destins innocents.

Ephémères ! Mais Dieu nous enviait ces heures !
Ce soir même, là-haut, la sœur au doux regard,
Seule aux balcons fleuris de ses claires demeures,
Pleure un bonheur nouveau dont je n'ai point ma part.

Je ne pensais à toi qu'en de bonnes pensées ;
Tu le sais, ô ma sœur céleste, et vous, ses yeux,
Vous le savez, et vous, qu'un pur trouble a pressées,
Ses mains, joyaux perdus dont elle accroît les cieux !

Ministres sans détours de l'âme à jamais chère,
Dirigez-moi ! Guidez d'un geste l'exilé
Qui la cherche en vain seul dans l'ombre de la terre,
Montrez-lui le chemin vers le seuil étoilé.

Que l'ineffable enfant soit votre Béatrice,
O mon âme toujours errante, et toi, mon cœur !
L'âtre réconfortant, la lampe protectrice,
Et le guide et le but, aux sentiers de l'erreur.

L'OMBRE GARDIENNE

Carissimæ.

Il m'est doux de penser, en ces heures de nuit,
Qu'une amie est au loin, dont le rêve me suit.
Même absente et lointaine, elle m'est tutélaire ;
On foule sans effroi les chemins qu'elle éclaire :
Elle va, je la suis ; et, seule, au fond du soir,
Elle dresse pour moi la lampe de l'espoir.
S'il est d'amers instants où, malgré tant de grâce,
L'âme, comme autrefois, défaille, faible et lasse,
Elle s'arrête alors et, tournant à demi
Vers celui qui la suit son doux visage ami,

Dans l'ombre de la vie et l'inconnu des routes,
Son regard plein de foi dissipe tous les doutes!

Sa puissance adorable est faite de douceur :
En subissant la reine on croit aimer la sœur.
Quel que soit son vouloir, il semble, tant la chère
Sait voiler à nos yeux ce qu'il a de sévère,
Que l'on cède soi-même au meilleur de ses vœux ;
Car son sourire seul, sans un mot, dit : « Je veux. »

Tout ce qui provient d'elle est, comme elle, céleste!
Sa parole, sa voix, son sourire, son geste
Projettent dans le cœur un souverain rayon ;
On sent au fond de soi comme une éclosion :
Feuille à feuille, en silence, au gré de sa parole,
La fleur du pur amour entr'ouvre sa corolle ;
Il s'éveille, dans l'âme heureuse, un renouveau
Si profond, qu'il allie à son parfum nouveau
Tout l'arome envolé de la candeur ancienne!

Même absente, elle est là ! Tel qu'une ombre gardienne
Attentive au danger que nous ne voyons pas,
Son souvenir voilé veille sur tous mes pas.
Ange, elle me conduit, reine, elle me protège ;
Si j'ai franchi l'obstacle et déjoué le piège,

C'est que partout, comblé de ce présent divin
Que d'autres, moins heureux, implorèrent en vain,
Je sens à mes côtés sa présence fidèle ;
Et je ne suis pas seul, bien que je sois loin d'elle.

1894.

POÈME D'AMOUR

Elle a, sans le savoir, la fraîcheur d'un matin
Qu'emplit l'agreste odeur de la sauge et du thym.

Sa candeur, sa douceur enchantent la pensée :
Elle est comme une fleur couverte de rosée !

O délices ! J'envie, à chacun de ses pas,
Le gazon qui fléchit sous ses pieds délicats !

A chaque mouvement, son corps nerveux et frêle
Dévoile, semble-t-il, une grâce nouvelle ;

Et le lin virginal qui vêt cet être exquis
A, pour le révéler, les plus nobles des plis.

Sa parole, comme elle, est ingénue et tendre,
Et c'est chose charmante et douce de l'entendre.

Et cependant sa voix, que voile une langueur,
Est d'un accent profond qui fait trembler le cœur ;

Hélas ! et quand je vois son douloureux sourire,
Mon cœur en est troublé plus que je ne puis dire.

Elle est mon mal secret, ma joie et mon émoi,
Le doux être fatal qu'on aime malgré soi :

Et je ne sais plus rien, tant mon trouble est étrange,
Que sourire, en disant à mi-voix son nom d'ange ;

Et mes yeux, désormais, n'aiment plus le printemps
Que parce qu'il me fait penser à ses vingt ans.

L'ANGÉLIQUE ADIEU

Cher parfum envolé !...

SHAKESPEARE.

Ce qui fut un instant n'est plus... Ne pleure pas !
Et souviens-toi, plutôt, qu'un jour tu m'appelas
Celle qui ne sait rien et s'ignore elle-même.

Car j'étais cette enfant qui rêve, les yeux clos ;
Mais un pas matinal est entré dans l'enclos ;
Et j'ai connu par toi la tendresse suprême !

Est-il vraiment passé, cet instant familier ?
... Un étranger est là, dans l'ombre du sentier,
Et j'écoute, en tremblant, l'ange qui me salue...

Tout sommeille, à l'entour... Il me parle tout bas...
Simple comme je suis, je ne le comprends pas ;
Mais mon âme tressaille et sent qu'elle est élue...

Pour venir jusqu'à moi dans mon obscurité,
Quel pays radieux mon hôte a-t-il quitté ?
Voici que le matin est entré sur sa trace...

Je ne sais... Et mon cœur en est comme ébloui...
Mais, quoique rien en moi ne soit digne de lui,
Quand je l'entends parler, je suis pleine de grâce...

Sans doute, tout cela n'est qu'un conte ancien ?...
Ah ! seigneur, souviens-toi quel trouble était le mien,
Lorsqu'en t'agenouillant tu m'appelais ta Dame !

Ne pleure pas ! Je sais le merveilleux secret...
Riche de ce seul bien, j'exhale sans regret
Ce souffle frêle et pur que tu nommais mon âme...

CAMPO SANTO

A Valère Gille.

Ici, ce qui paraît mourir s'endort à peine...

J. MÉRY.

J'ai visité souvent cet humble cimetière :
Nul endroit n'est plus cher au passant douloureux
En ce pays de paix, de joie et de lumière
Où tout, jusqu'à la mort, a des aspects heureux.

Le vent, quand il y passe, est doux comme une haleine.
Il semble, tant son souffle est discret et léger,
Qu'il craigne d'éveiller les cœurs naguère en peine
Qui dorment à présent dans ce sol étranger.

Et son murmure, ici, n'a pas l'air d'une plainte :
Il vague çà et là, sonore et musical ;

La paix de cet enclos, certes, n'est pas moins sainte
Pour ce que sa chanson y mêle d'idéal.

Tout sourit, en ce lieu... Cette ombre sans tristesse
Que versent aux tombeaux les beaux myrtes fleuris,
Fait, autant qu'à la mort, penser à la jeunesse;
Il croît sous les cyprès des roses et des lys.

On s'éloigne à regret ; on songe avec envie
A tous ceux que la mort cueillit comme des fleurs,
Aux vierges, aux enfants, à ceux pour qui la vie
Fut un rêve incomplet qu'ils achèvent ailleurs...

L'ENFANT PRODIGE

L'hiver a fui ; des jours plus indulgents vont naître...
Tu regagnes enfin, las de ta longue erreur,
Le pays où, jadis, tu crus à la joie d'être,
Et tu t'assieds, brisé, dans ses vergers en fleur...

Ne sens-tu pas frémir ton âme filiale ?
Regarde ! Comme alors, leur blanche floraison
Prête aux coteaux aimés sa grâce nuptiale,
Et la vigne verdoie au seuil de ta maison.

Là-bas, les horizons tremblent dans la lumière ;
Tes yeux, qu'ont fatigués tant d'aspects étrangers,
En suivent longuement la ligne familière :
Le temps, qui change tout, ne les a pas changés.

Tout est en paix... Pourtant, de ces douces collines,
Où la nuit a laissé son brouillard argentin,
Une vibration de cloches cristallines
Arrive jusqu'à toi dans la paix du matin...

Le charme évanoui de naguère est en elle !
Tu t'en souviens ! Aux beaux dimanches d'autrefois,
Elle chantait ainsi, joyeuse et solennelle,
Et ton cœur tremble au son connu de cette voix...

Car c'est ici le doux pays de ton enfance...
Le tendre et cher pays où ton cœur fut heureux
Au temps où le bonheur était fait d'innocence,
Et dont l'humble horizon devait borner tes vœux...

Un souffle, tu le sais, dissipera ce rêve ;
Qu'importe, ô malheureux ? En tes jours d'abandon
Tu te ressouviendras de cette heure trop brève
Où passait, par moments, la douceur d'un pardon...

L'HUMBLE ESPOIR

Le temps passe, pauvre âme, et tes vœux sont stériles.
Malgré nos longs travaux et nos veilles fébriles,
Que savons-nous, sinon que nous ne savons rien?

Comme l'enfant distrait par l'insecte qui vole,
Je me suis égaré dans maint sentier frivole,
Et me voici tremblant devant le soir qui vient.

Et pourtant je n'ai pas désespéré du Maître ;
Tout faible que je suis, il bénira peut-être
La bonne volonté d'un effort vers le bien...

L'ÉTOILE

O pèlerin tardif! Tu ne l'atteindras pas,
Ce gîte que l'espoir montre à ceux qui sont las :
Le jour baisse et déjà voici le crépuscule...

Que te faut-il de plus, pauvre âme trop crédule?
Songe, ah! songe aux instants vainement dépensés!
Tant d'erreurs, tant d'arrêts ont dû t'apprendre assez
Que ton courage est lâche et la force, débile...

Ceux-là seuls sont entrés dans l'éternel asile,
Qui, partis avec toi sous la garde de Dieu,
Ont su tenir leur âme au niveau de leur vœu.
Ils ont pris, comme toi, la morne et l'âpre route ;
Comme toi, tour à tour, le regret et le doute

Les a surpris, à l'heure où les vents attiédís
Apportaient le parfum des jardins interdits...
Lorsque la nuit tombait, lourde de lassitude,
Ils s'asseyaient, sans force, au bord du sentier rude
Où leurs pieds, si longtemps, s'étaient meurtris en vain,
Et pleuraient, comme toi, dans leur soif et leur faim.

Mais la foi, l'humble foi qui guide et qui redresse,
O pécheur, consolait jusque dans leur détresse
Ceux que n'égarait point ton frivole savoir ;
Et leurs yeux, clairvoyants d'un ineffable espoir,
Sondaient éperdûment la muette étendue
Où brillait, prophétique, une étoile inconnue...

EN OMBRIE

Ce beau pays qui s'offre, à qui descend des monts,
Tout baigné d'aube, entre ses nobles horizons,
C'est l'Ombrie ; un pays dont la douceur est grave...

O pèlerin, qui vas, mais qui n'espères plus,
Arrête enfin les yeux sur ces coteaux élus,
Et dis-moi si ton rêve a rien d'aussi suave.

Là-bas, les horizons frissonnent dans l'azur ;
L'air est en paix ; le jour, idéalement pur ;
Une joie angélique et chaste est dans l'espace.

Il semble qu'un matin pascal, tiède et charmant,
Enveloppe ici tout de son enchantement,
Et la nature a l'air d'être en état de grâce...

Mais, si délicieux que soit ce pays cher,
Quelque chose de plus que la douceur de l'air
Fait que l'âme s'y plaît et s'y rêve un asyle...

L'amour divin, jadis, a visité ce lieu...
Vois ! Jusqu'en notre siècle abandonné de Dieu,
Il rêve, ensouriant, à l'ineffable idylle.

Si jamais notre cœur, secouant son fardeau,
Sut brûler ici-bas d'un feu digne d'en haut,
Seuls, les vallons d'Assise ont vu cette merveille.

Ce pays fit envie, un jour, au séraphin...
Quel que soit ton souhait, tu chercherais en vain
Une terre que nimbe une gloire pareille !

LA MAISON ÉLUE

A Thomas Braun.

Ce serait, vers Assise, au bienheureux pays
Que la douceur du ciel, jadis, a visité,
Un de ces blancs couvents, joyeux et recueillis,
Qui mêlent à leur paix un rêve de beauté.

A l'entour, au-dessus de la maison élue,
Mariant à souhait leurs lignes fraternelles,
Sans doute monteraient vers la calme étendue,
D'harmonieux coteaux couronnés d'arbres frêles.

Quelque chose de clair comme un site enfantin !
Des jardins et des prés, d'adorables enclos
Dont la sérénité d'un éternel matin
A peine effleurerait le printemps inclos !

Et, là-bas, ce serait, avec les créatures,
Dont la bonté divine a peuplé ces parterres,
Un entretien très tendre et tel qu'en leurs peintures
Des peintres ingénus l'ont raconté naguères.

J'y vois, comme aux matins heureux du paradis,
Les hôtes de la terre en paix autour de nous,
L'aigle près des ramiers, le loup près des brebis,
Dans la communion des humbles et des doux...

Puissé-je vivre là sans penser à la vie!
Et, le céleste espoir peuplant mes solitudes,
Comme un prédestiné, goûter, sans autre envie,
L'attrait, durable seul, des saintes habitudes!...

1897.

L'ÉTRANGER

Comme le soir tombait, un enfant est venu.
Qui n'a pas entendu son parler ingénu
Ne sait ce que la voix peut avoir d'angélique.

Une voix qui s'éloigne, un rayon qui s'éteint,
Ont seuls cette douceur mêlée à ce lointain :
Ses mots, même incompris, sont toute une musique.

Dis-nous, as-tu connu nos troubles, étranger ?
S'ils ont touché ton cœur, ils ne l'ont pas changé :
Il règne en ta parole un calme évangélique.

UN SIMPLE

A Eug. Demolder.

Il est celui qui va regardant et rêvant.
Bien qu'il semble, à l'entendre, un tout petit enfant,
Des anges, quelquefois, conversent avec lui.

Certes, le siècle est rude, et tout espoir est vain ;
Mais, si tard que ce fût, il a suffi qu'il vînt,
Et les cœurs, depuis lors, sentent moins leur ennui.

Et son humilité, pourtant, nous confond tous !
A le voir tel qu'il est, doux entre les plus doux,
La colombe et l'agneau pressentent un des leurs.

Il est parlé de lui dans les Fioretti :
C'est lui qui, s'inclinant vers l'humble et le petit,
Sut évangéliser les bêtes et les fleurs.

Amour, à qui tout cède, a placé dans sa voix
Cet ascendant si fort et si simple à la fois :
Les plus tendres, dit-on, sont les mieux obéis...

Tel il vit parmi nous, pauvre, innocent, joyeux ;
Mais, quand il pense au ciel, on voit dans ses grands yeux
Les pleurs de l'exilé qui rêve du pays...

AMOUR

— Je me remets, Seigneur, en vos mains tutélaires,
Et voyez combien seul, et combien alarmé!
Confiant dans vos dons, j'ai visité mes frères:
Pardonnez-moi, mon Dieu, s'ils ne m'ont pas aimé.

Que sais-je! Ils m'ont parlé de haine et de colère...
O vous qui savez tout, quel langage est le leur?
Mon âme, en ce pays, est-elle une étrangère?
Ou m'avez-vous fait don d'une rare candeur?

Hélas! car je ne sais qu'aimer! Qu'il vous souvienne,
Mon Dieu, de vos présents célestes, et voyez!
De grâce, enseignez-moi la colère et la haine,
Que j'aie enfin ma part à ces dons oubliés.

— O candeur ! Sois absous, enfant, de ton offense.
Mais à quoi bon ? Moi-même, ignoré-je mes dons ?
Tant ce cœur où les cieus ont mis leur innocence,
S'il ignore l'offense, ignore les pardons !

Recherche le méchant ! Aime-le pour lui-même.
Livre-toi ! Ne sois pas avare de ton cœur ;
Et si l'infortuné se dérobe à qui l'aime,
Fais-toi jusqu'à son âme un chemin de douceur.

Tu pleures d'être seul ? Va, je suis dans ton ombre.
Tu te débats en vain sous les affronts subis ;
Rassure-toi, pauvre âme, un ange en sait le nombre :
Toute gloire durable est faite de mépris.

Sache-le, cet amour, dont le feu te pénètre,
Loin d'être un juste échange, est un pur abandon ;
Celui-là sait aimer qui, livrant tout son être,
Si grand que soit son cœur, l'estime un faible don.

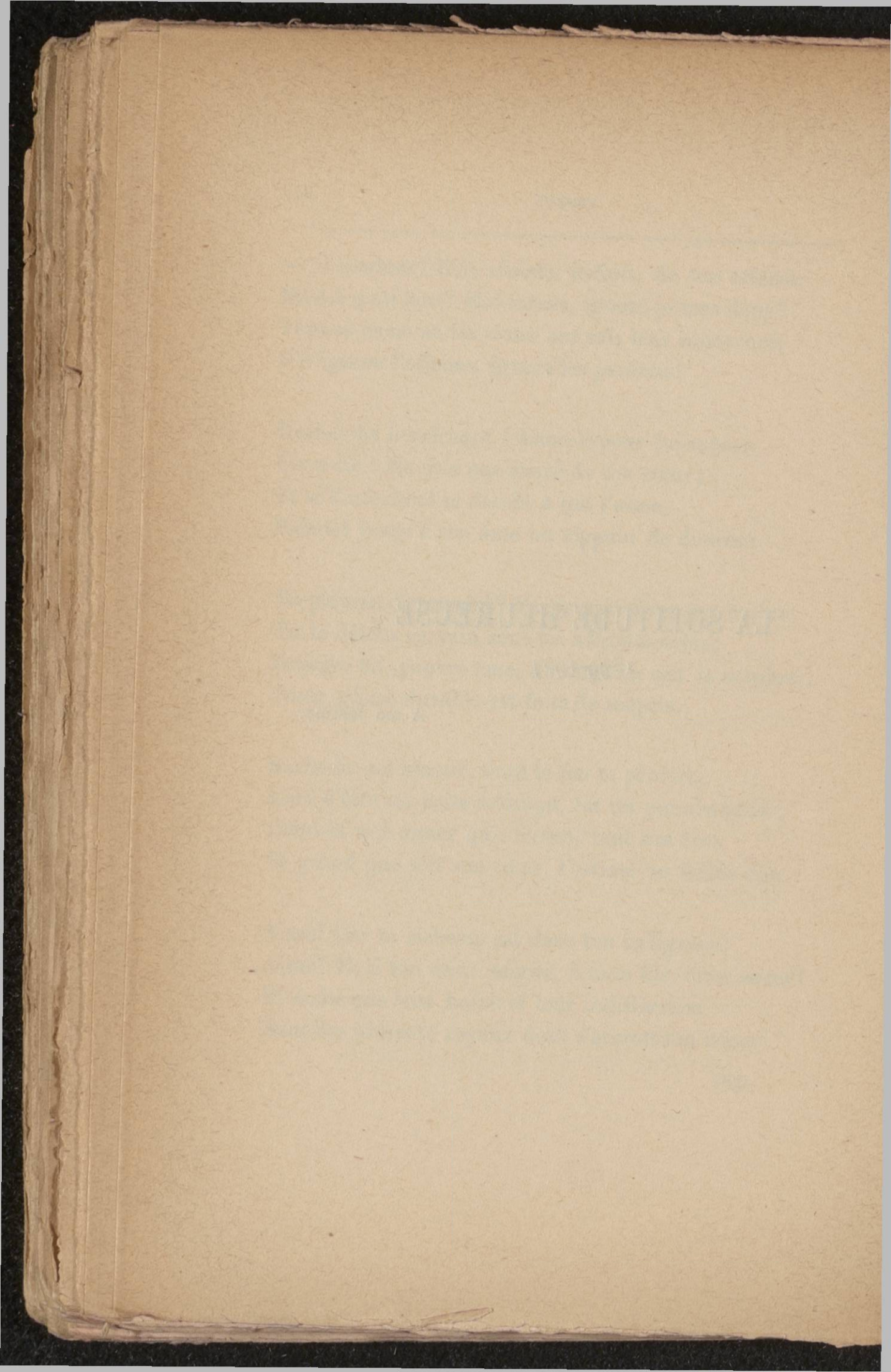
Aime ! Car ta richesse est dans ton indigence !
Aime ! Et si ton cœur saigne, ô mon fils, aime encor !
Et sache que leur haine et leur indifférence
Sont des présents royaux dont s'accroît ton trésor.

IV

LA SOLITUDE HEUREUSE

1899-1907

A ma femme.



INVOCATION

J'ai paré mon logis, Muse, pour ta visite :
Bien que le seuil soit humble, et la maison, petite,
Si tu viens, tes pieds nus marcheront sur des fleurs...
Ta fierté, je le sais, dédaigne les meilleurs ;
Souvent contraire, hélas ! et rarement propice,
Tu vas et viens, au gré de ton divin caprice,
Et plus d'un te reçut, qui ne t'attendait pas.
Malgré ma pauvreté, je t'invoque tout bas ;
Si la grave demeure où rêva mon enfance
N'a de dignes de toi que l'ombre et le silence,
Ma piété, du moins, t'y prépare un accueil.
C'est pourquoi j'ai semé des roses sur le seuil

Que doit sanctifier à jamais ta venue,
En me disant, avec une angoisse ingénue :
« Peut-être la déesse aura-t-elle pitié... »
Et j'attends ta visite humblement, comme il sied.

ART POÉTIQUE

Tu ne te trouveras nulle part, sauf en toi...
Pour avoir méconnu l'unique et simple loi,
Que de plus orgueilleux ont humblement suivie,
Et cherché ton poème ailleurs que dans ta vie,
Voici que, dès le seuil, tu te prends à douter..

Ton âme parle : il te suffit de l'écouter.
Sa voix est douce ; elle est insinuante et tendre ;
Parfois le bruit du monde empêche de l'entendre
Parce qu'étant une âme elle parle tout bas ;
Si tu l'écoutes bien, pourtant, tu l'entendras...

LA VOCATION

A thing of beauty is a joy for ever.

KEATS.

Homme, veux-tu savoir quelle tâche, humble ou fière,
Le Destin a prescrite à ta vie éphémère ?
Demande-toi surtout quels dons t'ont fait les dieux.

Certes, s'il est un don sublime et radieux,
C'est celui qui te fut accordé, quand le monde
T'apparut tel qu'il est, dans sa beauté profonde.
Car c'était le bonheur, qui venait de t'échoir !

Que d'autres, emportés par un frivole espoir,
Aillent chercher au loin, avec des mains de flamme,
Un trésor que les dieux n'ont pas mis dans leur âme.

Hélas ! ils sont l'enjeu d'un éternel combat,
Tous ces biens que les dieux ne nous accordent pas !
Nul héros ne s'en fit un durable trophée.
Quelquefois notre main étreint la proie rêvée :
Nous ne le conservons, ce fabuleux trésor,
Qu'autant que le permet le caprice du sort.

Mais il ne connaît rien de ses vicissitudes,
Celui qui, comme toi, libre d'inquiétudes
Et content de son humble et glorieuse part,
Met sa félicité dans un simple regard.

Songes-y bien pourtant ! Ce n'est pas pour toi-même
Que tu reçus des dieux cette grâce suprême
De regarder le monde avec des yeux d'enfant.
Parmi la multitude immense des vivants
Que porte sur son sein la terre maternelle
Et qui, jeunes ou vieux, doivent rentrer en elle,
Combien furent frustrés de l'ineffable don !

C'est en vain que le jour, tombant des cieux profonds,
Illumine les prés, les bois, les vertes plaines
Et caresse le flanc des collines lointaines ;
S'il brille, ce n'est pas pour ces infortunés ;

Pareils, dans leur disgrâce, à des aveugles-nés,
Ils passeront, les yeux ouverts sur la nature,
Sans avoir éprouvé dans leur pensée obscure
L'émoi religieux que cause la beauté.

Toi qui la vois, va-t'en vers ces déshérités
Comme un homme qui porte un bienheureux message,
Et, leur montrant les eaux, la terre, le nuage,
Immortellement beaux dans la splendeur du jour,
Fais que les malheureux l'admirent, à leur tour.

Telle est la mission que ton destin t'assigne.

Les dieux qui t'ont choisi parmi tous, bien qu'indigne,
Te demanderont compte un jour, pauvre être vain,
De l'emploi que tu fis de leur présent divin.
O cœur enfant ! O cœur éperdu d'allégresse !
Si tu t'es réservé le fruit de leur largesse,
Si tu n'as pas été, pendant les jours bornés
Que tu vécus parmi tes frères résignés,
L'hôte élu qui répand autour de lui la joie,
Que pourras-tu répondre au maître qui t'envoie ?...

LA PLAINTÉ D'UNE AMANTE

(DANS LE GOUT ANCIEN)

Au loin, tout est muet... Je suis seule et je pleure...
Le temps passe. A l'entour, dans la noble demeure
Que la lune de mai vêt d'un rayon ami,
Tout dort... Mon désir seul ne s'est pas endormi.

Que la nuit solitaire entende au moins ma plainte !
Le subtil ennemi dont j'ai bravé l'atteinte,
L'Amour, châtié en moi son renom méconnu.

Quand, par un fatal soir, l'hôte m'est apparu,
Mon âme, jusqu'alors insensible et sereine,
Puisait dans un tel calme une fierté de reine.

Une gloire amoureuse entourait l'étranger :
Je l'ai reçu. Bien plus, affrontant le danger,
J'ai souhaité qu'enfin, à me voir si parfaite,
Ce conquérant connût sa première défaite...
Mais qui peut, ici-bas, éviter son destin ?
J'ai senti, peu à peu, s'en aller mon dédain ;
Non que l'Amour, dès lors, ait joui de ma honte :
C'est presque à notre insu que le traître nous dompte.
Longtemps j'ai, sur mon front, promené le défi
D'un cœur si haut placé qu'il échappe au souci ;
Et plus d'un jour encor j'ignorai ma blessure.

Mais tu m'avais frappé d'une flèche trop sûre,
Dieu perfide ! Et depuis, tu m'as fait expier
L'heure où mon fol orgueil osa te défier.
O trop heureux instants où je me sentais reine !
C'était peu que la nuit, tendre aux âmes en peine,
Refusât son répit à mon cœur dédaigné ;
Nul affront, grâce à toi, ne me fut épargné :
Ma déchéance, ô honte, a connu la lumière ;
Je n'ai pu dérober aux regards, moi, si fière,
Mes troubles, mes langueurs, mon douloureux espoir,
Et j'ai versé des pleurs qu'il n'a pas voulu voir...

Tels sont les jeux mortels où se plaît ta rancune.

Ah ! puisque je succombe à la honte commune,
Mon désir, désormais, sera ma seule loi,
Et j'irai bien à lui, s'il ne vient pas à moi !
Je suis lasse, à la fin, de me vaincre moi-même :
Mes yeux ont, dès longtemps, proclamé que je l'aime,
Mais, de quelques transports que mon sein fût troublé,
Jamais, jusqu'aujourd'hui, ma voix n'avait parlé.
Je cède. Ma fierté m'a coûté trop de larmes.
Non que, pour triompher, je me fie à mes charmes :
Hélas ! il a suffi qu'il dépassât mon seuil,
Et ma beauté, ma force, et jusqu'à mon orgueil,
Tout s'est évanoui comme une ombre légère...
Mais qu'importe, à présent, ce que j'étais naguère ?
Un sourire de lui ferait oublier tout.

Sinon, si le cruel, dédaigneux jusqu'au bout,
Peut, sans en être ému, me voir humiliée,
Qu'il craigne ! Ma fierté, trop longtemps oubliée,
Bondira, malgré moi, sous ce suprême affront.
Je suis liée à lui d'un nœud que rien ne rompt !
Il saura ce que peut, quand il aime, un cœur ferme :
Mes langueurs, mes tourments, ma honte auront un terme,
Et, j'en prends à témoin le silence et la nuit,
La Mort, douce aux souffrants, nous joindra malgré lui...

LE DON NUPTIAL

C'est pour toi que mon âme a languï dans l'attente ;
Prends-la... La voici nue et toute palpitante ;
Il n'y a rien en moi qui ne doive être tien.

Epargne-moi, pourtant... Si tu savais, ô maître,
Quel présent je te fais en te livrant mon être,
Tu le ménagerais, cet humble et tendre bien...

Tu souris ?... Ah ! qu'au moins ma faiblesse te touche !
A peine as-tu posé tes lèvres sur ma bouche :
J'ai senti ton baiser jusqu'au fond de mon cœur...

Naïve que je suis, tu n'entends pas ma plainte ;
L'amour, le dur amour, triomphe en ton étreinte,
Et je cède, tremblante, à mon cruel vainqueur...

Mes yeux s'ouvrent enfin... Ah ! quel réveil étrange !...
Mon cœur s'est-il mépris sur l'ineffable échange ?
L'amour, en nous mêlant, nous a-t-il confondus ?

Car un trouble inconnu me prend, moi, pauvre femme...
Oh ! bien-aimé, dis-moi, qu'as-tu fait de mon âme ?
Voici que je la cherche et ne la trouve plus...

A quoi bon ? Seule, hélas ! ma faute m'a perdue ;
Car j'ai mis, malgré moi, ma tendresse éperdue
Dans ce fatal baiser qui m'emplissait d'effroi...

Qu'importe ? Ton amour m'est plus cher que moi-même
C'est en toi que je vis, puisque c'est toi que j'aime,
Et je ne conçois plus de bonheur, sauf en toi...

L'ÉVEIL

Maintenant, tout est dit... Tu souris, les yeux clos...
Ton cœur, enfin comblé, jusque dans son repos,
Savoure, en tressaillant, la tendre certitude...

Au dehors, une nuit diaphane d'été
Répand, avec sa paix, sur le parc enchanté,
La volupté de l'ombre et de la solitude...

Des mots vagues et tels qu'on en dit en rêvant
Voltigent, ingénus, sur tes lèvres d'enfant ;
J'écoute, en souriant, l'adorable murmure.

Car l'immortel attrait de vivre, je le sens,
Chante, une fois de plus, dans ces mots innocents
Où s'éveille à demi ta petite âme obscure...

Cependant la clarté souveraine du jour
Entre, comme à regret, dans la chambre d'amour
Où la lampe mettait son frisson d'auréole...

Tandis que l'aube pâle éclaire au loin les bois,
Tu parles comme on fait en rêvant, à mi-voix,
Et ta voix est plus douce encor que ta parole...

ŒNONE

(FRAGMENT)

... Peut-être ton orgueil craint de se perdre en moi...
Sois sans crainte ! Prenant ton moindre vœu pour loi
Et résignée à tout, pourvu que je sois tienne,
Je veux bien que tes yeux me remarquent à peine.
J'aime, et nul dévouement n'est fait pour m'effrayer
S'il le faut, ma fierté saura s'humilier :
Je serai la servante attentive à te plaire
Qui ne demande rien qu'un regard pour salaire ;
Le calme de tes jours, la douceur de tes nuits ;
L'objet frêle et léger qui distrait tes ennuis...
Si tu souffres, alors, discrète et sans parole,
Peut-être je serai celle qui te console...
Du moins je tâcherai de l'être!... Et tu sauras,
Si mon humble amitié ne t'importune pas,
Quel cœur tendre et soumis était celui d'Œnone...

Hélas ! tu ne veux pas de ce cœur qui se donne,
Et je ne suis pour toi, mon amour le pressent,
Rien de plus qu'une fleur qu'on respire en passant...
Ah ! ne la meurtris pas, cette fleur éphémère !
Ne fût-ce qu'un instant, sa douceur te fut chère,
Tu le sais ; souviens-toi de l'ineffable jour,
Que la pitié t'émeuve, à défaut de l'amour !...

TU NE SAIS PAS QUEL MAL...

Invitus invitam.

Tu ne sais pas quel mal tu me fais en pleurant ;
Ne pleure pas ! Mon cœur inquiet et souffrant
Ne saurait résister à ces doux pleurs de femme,
Et les moindres de tes soupirs me vont à l'âme.
Mais où trouver les mots qui te consoleront ?
Ton désespoir est d'un enfant, simple et profond ;
Tu gémis sous ton mal sans vouloir t'en défendre,
Et rien n'est plus navrant que cette plainte tendre.
J'ai beau, pour te convaincre, alléguer le destin :
Rien de tel ne prévaut sur ton deuil enfantin ;

Ton cœur, aveugle et sourd, comme on l'est quand on aime,
Oppose son amour à ce décret suprême,
Et tu ne comprends rien, sinon que je m'en vais.

Si je pouvais aimer, pourtant, je t'aimerais.

A UN PALAIS ABANDONNÉ

Toi qui t'ouvrais sans cesse à des hôtes nouveaux,
Tu ne connaîtras plus les gâtés de l'accueil ;
Et l'herbe de l'oubli, qui croît sur les tombeaux,
Disjoindra peu à peu les dalles de ton seuil.

Tu tressailles parfois, dans ton obscurité...
Ne crois pas, cependant, au retour d'un ami ;
Le vent d'automne seul, comme un hôte attardé,
Passe en heurtant du poing ta porte qui gémit.

Plus d'une fois encor, par ces soirs pluvieux
Où l'on sent mieux son deuil et son isolement,
Il viendra te troubler, l'appel mystérieux...
Mais ton attente est vaine et ton triste espoir ment...

D'heure en heure, le temps t'imposera sa loi;
Avec le morne essaim des longs jours désolés
Tu verras l'abandon grandir autour de toi...
Ils ne reviendront pas, ceux qui s'en sont allés...

La porte est entr'ouverte et gémit sur ses gonds;
L'ombre croît, par degrés, dans le chemin désert;
Le vent triste qui vient des sombres horizons
Chasse jusqu'à ton seuil le sable de la mer...

CHANT FUNÈBRE

Qu'importe que ta course, enfant, ait été brève?
Ceux qui t'aimaient vraiment ne te pleureront pas,
Toi que la mort clémentte emporte entre ses bras
Avant l'heure où la vie eût défloré ton rêve.

Dors en paix ! A défaut du rameau de laurier
Dont les muses, un jour, devaient ceindre ta tête,
Nous venons déposer sur ta tombe, ô poète,
Une moisson éclosse au souffle printanier.

Que son parfum, du moins, réjouisse ta cendre !
Voici des roses, des œillets chargés de pleurs,
Et le grand lys, qui sied, entre toutes les fleurs,
A ceux-là dont le cœur fut orgueilleux et tendre...

Aujourd'hui qu'entouré du calme élyséen
Tu t'en vas en rêvant par les prés d'asphodèles,
Ah! dis, te souvient-il de ces heures mortelles
Où notre cœur battait à l'unisson du tien?

Revois-tu le jardin plein de chants et d'aromes
Où, lisant à mi-voix des vers mélodieux,
Nous faisons, nous aussi, ce rêve radieux
De voltiger un jour sur les lèvres des hommes?...

Mais les dieux, qui t'aimaient, ne t'ont pas exaucé.
Hélas! et maintenant que tu dors sous la terre,
Rien ne reste de toi qu'un beau chant solitaire
Où toute la fierté de ton âme a passé...

Vains regrets! Le laurier de la gloire lui-même
Ne réjouirait plus ton ombre, ô bienheureux;
Qu'importe le bruit vain qu'ils laissent derrière eux,
A ceux qui sont entrés dans le calme suprême?...

LES ILES EN FLEUR

« Bien des jours avaient fui depuis l'heure fatale
Où, reniant enfin l'obscurité natale,
J'étais entré, joyeux, dans l'inconnu des flots!

Et souvent, devançant l'essor de mes galères,
J'avais interrogé les lointains solitaires
Que le désir peuplait de ses eldorados.

C'était en vain! Malgré mon attente éperdue,
La mer, la vaste mer, emplissait l'étendue,
Où descendait bientôt l'anxiété du soir...

Mais, un jour, le parfum d'une terre prochaine
Nous arrivait, avec la douceur d'une haleine,
Enivrant nos vingt ans d'un radieux espoir.

Et tandis que la houle écumait sous l'étrave,
J'aspirais, exaucé, ce grand souffle suave
Qui s'était promené sur des îles en fleur... »

Tel tu parlais, ravi dans un songe de gloire ;
Et nous, nous qu'enchantait la merveilleuse histoire,
Un immortel regret nous étreignait le cœur...

Quel impérieux charme était dans ta parole
Pour qu'elle révélât à l'étranger frivole
Tout ce que son destin a d'obscur et d'amer ?...

O voyageur ! Voici qu'au soir de ma jeunesse
Je les évoque avec une étrange tristesse,
Ces îles qu'annonçait un parfum sur la mer...

JE CROIS TE VOIR ENCOR...

Je crois te voir encor, toi que j'ai tant aimée,
Telle que tu passais, à l'heure accoutumée,
Royale et grande, avec ton visage d'enfant!...

Sont-ils donc revenus, ces jours de candeur sainte
Où l'amour emplissait d'une adorable crainte
Mon cœur, qui s'entr'ouvrait, si simple et si fervent?...

Tu t'en viens, à pas lents, dans la douceur de l'aube;
En ondulant au gré de ta marche, ta robe
Révèle ta beauté dans chacun de ses plis.

Mais toute convoitise obscure, ô souveraine,
S'exalte en pur amour devant ton front de reine ;
Quand on te voit, on pense à la fierté des lys.

Quel décret t'exila sous notre ciel morose ?
Dans quel jardin fermé ta grâce est-elle éclos
Parmi les séraphins qui t'appelaient leur sœur ?

Tantôt tu souriais, mystérieuse et grave :
J'ai cru que la douceur de ce printemps suave
N'était que le reflet de ta propre douceur...

Te voici près de moi dans l'ombre, ô fleur d'enfance ;
Mon cœur bat, éperdu, de ta seule présence,
Et je ne sais plus rien, sinon que je te vois.

Tu parles... Je t'écoute avec un trouble tendre ;
Tes propos ingénus, je ne puis les comprendre ;
Mais tout mon être vibre au seul son de ta voix !...

Vains regrets !... Le destin, dans son cruel caprice,
M'a donné tout entière, en cet instant propice,
La part d'amour qu'il mêle aux longs soucis humains.

Reprends, ô faible cœur, ta route aride et sombre ;
Tu ne la verras plus que comme une vaine ombre,
Celle dont le sourire éclairait tes chemins...

LE HÉROS BLESSÉ

Autour de moi, tout n'est que silence et lumière...
O souvenirs ! Je sens la douceur familière
De la calme maison où j'ai vécu jadis !
Rien ici n'a changé depuis les jours bénis :
Le vent léger qui passe en frôlant la ramure
Mêle, comme autrefois, son vague et lent murmure
A la claire chanson de l'eau dans les bassins ;
La colombe gémit sous les bosquets voisins ;
Une tendresse flotte avec l'odeur des roses,
Et la langueur d'aimer pèse sur toutes choses...
Là-bas, entre les pins du jardin enchanté,
Comme autrefois, on voit bleuir la mer d'été.

Me voici ; mais combien différent de moi-même !
Je le sais bien, quelqu'un veille sur moi, qui m'aime :
Pendant que je dormais, d'un sommeil si profond,
De tendres mains de femme ont passé sur mon front...
Elles me guériront de ce mal qui m'accable ;
A quoi bon, si mon âme, elle, est inguérissable !...
Elle est lasse, surtout, ah ! lasse infiniment ;
Elle sait trop qu'agir est vain, que l'espoir ment,
Hélas ! et que la proie elle-même est un leurre...

Pourtant, je n'ai pas soif de repos ! Tout à l'heure,
Une voile a passé, blanche, sur l'horizon :
Je me suis ressaisi, dans un mâle frisson,
Et mon sein orageux, dont ta main trop aimante
Croyait avoir calmé la dernière tourmente,
A tressailli, repris par l'antique désir !...

Ah ! faible et vaine enfant, qui crois me retenir !
Ton cœur, que mes dédains n'ont pu rendre infidèle,
Aura beau susciter, pour fléchir le rebelle,
Le cortège connu des lendemains amers !
Je veux tenter encor, malgré tant de revers,
D'imposer au destin la forme de mon rêve !
Si la vie, en dépit de moi-même, est trop brève
Pour conduire au succès un si vaste dessein,

Qu'importe ! Mon effort n'aura pas été vain !
Le combat, sache-le, m'est plus cher que la proie :
Pour triomphe, du moins, j'aurai cette âpre joie
De penser que mon cœur n'a cédé qu'à la mort...

Pourquoi tarder ? Déjà, complice de mon sort,
Le vent des hautes mers gémit dans la mâture ;
Sa sauvage chanson me parle d'aventure ;
Et la soif de la gloire et l'orgueil du péril,
Par un retour soudain, transforment en exil
Ce séjour énervant, mais tranquille peut-être,
Où mon âme, un instant, faillit se méconnaître !...

ITALIA

Nous nous sommes aimés dans ces jardins magiques
Où fleurissent, mêlés aux lauriers héroïques,
Les myrtes dont l'Amour couronne son flambeau.

L'âpre splendeur du jour, à présent, s'est éteinte :
Sur les jardins de pourpre et la mer d'hyacinthe
Un soir d'été descend, voluptueux et beau.

Mais tandis que sa paix s'étend sur toute chose,
Une clarté de songe emplit le grand ciel rose
Où l'odeur des jardins monte comme un encens.

Secouant par degrés l'heureuse lassitude,
Tu sens ton cœur trembler devant leur solitude,
Et la crainte élargit tes grands yeux languissants.

Car voici qu'avec leur haleine aromatique,
Un souffle véhément sort de ce sol antique
Que la gloire et l'amour ont consacré deux fois.

C'est sa tragique ardeur qui te brûle et t'enivre,
Et mêle, comme un philtre, à la douceur de vivre,
Le souvenir poignant des baisers d'autrefois.

Tout dénonce, en ce lieu, la terre sans égale
Où règne sur les cœurs, dans sa grandeur fatale,
Le roi mystérieux que nul n'a pu fléchir.

Subis-le sans effroi, cet implacable maître :
Car, jusqu'en ces excès dont s'effare ton être,
Il prête sa noblesse à notre obscur désir.

LA JOIE SUPRÊME

Carissimæ.

Ne m'interroge pas. Tu ne sauras jamais,
Toi dont les yeux profonds sont un miroir de paix,
Quel tumulte orageux ma vie était naguère.
Inconstant et fougueux, frivole et solitaire,
Les vœux les plus confus emportaient tour à tour
Mon cœur, à qui manquait le frein d'or de l'amour ;
Et mille songes vains se disputaient mon âme.

Pourtant il a suffi que tu vinsses, ô femme,
Pour que tout s'inclinât, dompté par ta douceur.

Maintenant, tel qu'un homme ivre de son bonheur,
Je vais, en chancelant, par les bois et la plaine.

Mais quel égarement me trouble? C'est à peine
Si je les reconnais, ces beaux lieux préférés,
Tant mon ravissement les a transfigurés.
Le sol vibre, le vent chante, le ciel flamboie.
O délices! Le flot radieux de la joie
Déborde, éperdument, de mon cœur ébloui,
Dans l'univers entier, qui palpite avec lui!
Je le sens exulter comme mon cœur lui-même!
Tout ce qui m'environne est heureux, puisque j'aime!
Des échos fraternels traversent le printemps:
Il semble que le cri de ma joie, par instants,
Me revient, répété par des bouches sans nombre;
Tandis que l'avenir, hier encore si sombre,
Se dore d'un rayon ineffablement doux,
Comme s'il convenait de fêter entre tous,
Chère âme, le grand jour qui commença ton règne.

J'ai déposé ma vie entre tes mains... Ah! daigne
Recevoir, à jamais, de ce cœur révolté
Qu'ont soumis ta douceur, ta grâce et ta clarté,
Un don que chaque instant rendra plus digne d'elles.
A peine as-tu paru; déjà tu te révéles.
Il n'est rien qui ne cède à l'ascendant divin:
Haine aveugle, regret insensé, désir vain,
Tous les amers transports qui troublent l'âme humaine

Subissent un à un ton sceptre, ô souveraine ;
L'ombre qui couronnait mon front s'évanouit ;
Je pressens, à la joie immense qui m'emplit,
Je ne sais quel accord merveilleux qui va naître ;
Tout ce qui combattait naguère dans mon être
Se range, en exultant, sous l'adorable loi :
Mon être tout entier n'est qu'un élan vers toi !

ÉLÉONORE D'ESTE

Ton cœur, ô Torquato, bat-il pour la princesse ?
Tâche de l'épurer, cette obscure tendresse
Dont sa sérénité n'accepte que la fleur.
Nul n'est digne de moi, s'il ne devient meilleur.
Certes, parmi les biens que le destin nous prête,
Quelques-uns, et ce sont les moins beaux, ô poète,
Sont une proie offerte à l'orageux désir.
Mais il en est qu'on brise en voulant les saisir,
Tu le sais ; et l'amour est de ces biens suprêmes.
Si, comme tu l'as dit, il est vrai que tu m'aimes,
Souviens-toi que l'amour se mesure aux respects,
Et ton cœur agité retrouvera la paix.

L'IMMORTEL ENNUI

Quel rêve suivais-tu, de tes beaux yeux distraits,
Tandis que, les bras nus et les cheveux défaits,
Tu t'accoudais, songeuse, au marbre des terrasses ?

Car le dédain crispait tes lèvres de son pli :
Et parfois, semblait-il, la flamme d'un défi
Passait, tel un éclair, sous tes paupières lasses.

Tu triomphais, pourtant ! Comme un divin rayon,
La fierté d'être belle éclatait sur ton front ;
Tout en toi démentait ta morose attitude.

Et pour t'accueillir mieux, reine, en ta royauté,
Les jardins dont Virgile a dit la volupté
Ouvraient à tes loisirs toute leur solitude.

Le calme de l'été mourant était dans l'air ;
Au loin l'azur mêlé du ciel et de la mer
Avait le chatoiement d'une fleur entr'éclosée...

Mais, tandis que mon cœur s'ouvrait au tendre espoir,
Autour de nous, dans l'or et la pourpre du soir,
Descendaient, un à un, des pétales de rose.

Parfois le bruit des flots arrivait jusqu'à nous :
En écoutant monter le chant puissant et doux
Je me suis rappelé la chanson des sirènes.

Je t'ai comprise, alors ; et, détournant les yeux,
Malgré le lieu sublime et le soir merveilleux,
J'ai rêvé longuement à des choses lointaines.

« Toi qui contemples tout d'un œil désenchanté,
Parle ! Est-ce le regret ? Est-ce l'arrière-été
Qui devrait notre éden de sa mélancolie ?

Car tout nous a déçus, hier comme aujourd'hui ;
Hélas ! et nous portons notre immortel ennui
Des pays où l'on aime à ceux où l'on oublie... »

Mais mon anxiété t'interrogeait en vain :
Un sourire où l'orgueil se mêlait au dédain,
Seul, errait, par instants, sur tes lèvres amères.

Et tes yeux, où couvait un feu mystérieux,
Regardaient, sans les voir, ces jardins radieux
Dont l'automne effeuillait les roses éphémères...

NOX

Tout dormira bientôt, dans le ciel et sur terre...
La forêt, dont le soir augmente le mystère,
Assombrit peu à peu les merveilleux étangs
Où se mirait tantôt la face du printemps...
Le couchant s'est éteint... Sous sa splendeur trop brève
Les lointains ressemblaient à des pays de rêve...
De toutes parts, du fond des bois enténébrés,
La nuit, l'auguste nuit, s'élève, par degrés,
Avec le calme et sûr élan d'une marée,
Jusqu'aux sommets, où flotte une clarté dorée.
Tout est noir... Au-dessus du nocturne horizon,
Au fond du ciel, que l'heure a rendu plus profond,
Tremble, presque indistincte, une première étoile...

Ton âme alors s'éveille, et, soulevant son voile,
Laisse errer sur le monde assoupi dans la nuit
Un regard douloureux, mais calme comme lui...

QUATTROCENTO

A Camille Lemonnier.

Jours bénis ! Au penchant des coteaux italiens,
D'harmonieux jardins rouvraient leurs avenues,
Où l'if noir alternait, comme aux siècles païens,
Avec la nudité divine des statues.

Car l'heure était clémente et douce... Et, par instants,
Il semblait que la voix des cloches de Fiésole
Voulût se marier, sous les rameaux flottants,
Au chant voluptueux qu'exhalait la viole.

L'amour se réveillait au fond des cœurs pensifs ;
D'heureux couples, songeant aux heures incertaines,
S'en allaient, enlacés, dans l'ombre des massifs,
Où sanglotait tout bas la chanson des fontaines.

Cependant, sous les pins et les myrtes en fleur,
De beaux adolescents, unis en joyeux groupes,
Buvaient, en écoutant quelque gentil conteur,
Le vin qui pétillait dans l'or léger des coupes.

Au milieu d'eux, le calme après-midi d'été
Caressait le sein nu des sveltes Florentines,
Qui, sentant ce jour-là naître leur royauté,
Rêveuses, souriaient aux paroles mutines...

Et plus d'un, qu'attendait un immortel laurier,
S'égayait avec eux dans la pourpre et la soie,
Sans se croire infidèle au rêve familial;
Tant l'ardeur du désir ennoblissait la joie !

Mais les plus fiers, heureux de la beauté du jour,
Conversaient, à l'écart, avec de nobles femmes,
Sur la vie et la mort, et leur aîné, l'Amour,
Et la Muse assistait à ce rendez-vous d'âmes...

SI, VRAIMENT, LA TRISTESSE...

Si, vraiment, la tristesse est l'épreuve des bons,
Hélas! j'ai mal compris les divines leçons ;
Car je ne suis méchant qu'autant que je suis triste.

Mais qu'un rayon de joie éclate dans ma nuit!
Il suffit, Dieu le sait, pour que l'amour d'autrui
Rentre, en l'élargissant, dans mon cœur égoïste...

Vous seule avez vu clair dans mon ombre, ô ma sœur ;
Et voici qu'il n'est plus que joie et que douceur,
Ce cœur si longtemps clos, où vous avez su lire.

Vous qui fûtes pour moi la Dame de pitié,
Ah ! n'abandonnez pas l'œuvre faite à moitié ;
Le meilleur de moi-même est dans votre sourire.

Je vais... A chaque pas, le ciel semble plus clair ;
Autrefois, il est vrai, j'ai douté, j'ai souffert :
Ce n'était rien... A peine un nuage qui passe...

Mon cœur est confondu de ce qu'il entrevoit !...
O ma sœur, si l'amour vous amène vers moi,
C'est que l'Amour, sans doute, est frère de la Grâce...

CONSOLATRIX

Le printemps sourira, dans sa joie innocente,
Le ciel sera léger et le vent sera doux ;
Je serai près de toi, parmi l'herbe naissante,
Et je sommeillerai, mon front sur tes genoux...

Tu ne chercheras pas pourquoi je suis en peine,
Quand tu verras couler mes pleurs silencieux ;
Mais, sachant à quel point toute parole est vaine,
Tu me regarderas tristement dans les yeux...

Sois tendre, si tu veux... Sois surtout tutélaire...
Car le cruel amour m'a meurtri si souvent
Qu'il faut te résigner à n'être qu'une mère
Pour celui qui souffrit de n'être qu'un enfant...

L'humble enclos qui connut mon âme pure et fière
Se couvrira de fleurs, comme au temps oublié ;
Ma maison, comme alors, rira dans la lumière,
Et tout aura gardé son charme familier .

Il y aura des lys, il y aura des roses,
Et le bonheur sera comme un parfum dans l'air ;
Et peut-être croirai-je à la pitié des choses,
Si leur sérénité rend mon cœur moins amer...

Tu seras là du moins, toi, dans ta pitié sainte ;
Lorsque l'abandonné soupirera tout bas
Comme fait un enfant dont nul n'entend la plainte,
Tu toucheras son front et tu lui souriras .

Mais si son mal est tel qu'il sanglote et qu'il crie,
Alors tes bras légers, dans un geste divin,
Attireront vers toi sa tête endolorie,
Et tu la presseras, doucement, sur ton sein...

UN SOIR AU PAYS NATAL

A un poète.

Tu contemples longtemps la maison solitaire,
Et l'enclos, et les champs, et l'horizon des bois,
L'âme émue à l'aspect de l'humble coin de terre
D'où tant de souvenirs se lèvent à la fois...

Ton âme... C'est ici qu'elle est née, ô poète,
Et que la Solitude et l'Ombre, jour par jour,
L'ont façonnée, avec leur tendresse muette,
Dans cet heureux loisir qui convient à l'amour.

Tout te favorisait! Il semblait que ta vie,
Qui s'éveillait ainsi sous leurs yeux indulgents,
Dût accomplir son cours sans gloire et sans envie,
Comme un songe, parmi l'innocence des champs...

Tu t'en souviens ! C'était l'enfance de Virgile!...
Un long rêve devant de nobles horizons,
Où les ans ramenaient une éternelle idylle
Dans le déroulement des jours et des saisons...

Mais non ! Tel n'était point l'arrêt des dieux propices.
Il leur a plu qu'un maître austère, le Malheur,
Te ravît, tout tremblant, à ces tendres nourrices,
Et que sa main d'airain te meurtrît dans ta fleur.

Ne te plains pas ! Un soir de doute et de souffrance,
Celle pour qui ses soins t'ornaient à ton insu,
La Muse, amante auguste, est entrée en silence,
Attestant que les dieux ne t'avaient pas déçu.

La Gloire, sa compagne, est venue après elle ;
Va, tu peux désormais braver les jours ingrats :
Le laurier qu'elle a mis sur ta tête mortelle,
Le souffle froid du temps ne le flétrira pas...

Quel regret, cependant, t'éloigne de son faste ?
Quelle tendresse, éclore au fond de ton orgueil,
Te fait chercher si tard la demeure humble et chaste
Dont un pas immortel a consacré le seuil ?

Ah! retourne plutôt vers la rumeur des villes!
Tu ne trouverais plus à l'ombre de son toit
La tranquille douceur de tes jours juvéniles :
L'esprit qui l'habitait l'a quittée avec toi.

La nuit tombe, noyant la figure indécise
De ce qui fut ton champ, ton verger, ta maison ;
Les cyprès du jardin gémissent sous la bise ;
Et tout n'est plus qu'oubli, que deuil et qu'abandon...

Résigne-toi... Telle est la leçon des années ;
Laisse à des cœurs moins fiers les regrets superflus,
Et rentre avec une âme égale aux destinées
Dans ce monde où la lutte éprouve leurs élus.

LE PORTRAIT

... C'est une jeune femme en costume ancien,
Grande et frêle, les yeux voilés de rêverie,
Et qui sourit, d'un air de tendresse infinie,
Avec une fierté simple dans le maintien...

Tout s'efface... Déjà le temps a mis son ombre
Sur ces traits, où sourit un immortel amour :
A peine en reste-t-il un vague et doux contour,
Un reflet aussi vain que l'image d'une ombre...

N'importe... Ton regard ne quitte qu'à regret
Son profil, dont la grâce était presque enfantine ;
Il semble qu'à la voir si fragile et si fine,
Tu sentes mieux le prix du don qu'elle t'a fait...

Une compassion tardive te pénètre ;
Peu à peu, tu ne sais quel repentir confus
Te saisit, en rêvant à celle qui n'est plus ;
Et tu comprends enfin toute la douceur d'être!...

O rêveur ! Si ta chair a tressailli parfois
Des plus nobles élans de la tendresse humaine,
Bénis-en ce grand cœur que tu connus à peine :
Tout ce que tu contiens de bon, tu le lui dois...

Car un esprit sublime habitait ce corps frêle ;
Et ton cœur, sur qui veille un ange familier,
Ignorerait encor la divine pitié,
Si ce don souverain ne t'était venu d'elle.

Il gémit chaque jour, ce cœur tendre et fervent,
D'un monde où tout contact le déflore ou le blesse ;
C'est qu'il a conservé le pli de sa caresse ;
Car vois-tu, malgré toi, tu restes son enfant...

La voici, maintenant, dans sa grâce suprême,
Fragile, délicate et telle qu'une fleur ;
Dis-toi bien que tu fus sa joie et sa douleur,
Et qu'il n'est rien resté d'elle, hormis toi-même...

LA MAISON BÉNIE

Comme j'errais, au gré des vagues rêveries,
Par cet heureux pays de bois et de prairies,
Où le printemps paraît plus suave qu'ailleurs,
Quel attrait m'a conduit vers ton logis en fleurs,
O Gallus?... En songeant au simple qui l'habite,
Je m'arrête, charmé par la douceur du site
Que couronne un si pur et si noble horizon,
Et je dis dans mon cœur : « C'est bien là sa maison... »

Le soir s'en vient... Avec le soleil qui décline
Une fraîcheur descend de la forêt voisine,
Et le calme logis s'entourne de paix.
Je songe, en souriant, à mes propres souhaits,
Et le regret m'emplit de sa vaine tristesse...

L'après-midi doré, prolongeant sa caresse,
Semble porter aux fleurs le tendre adieu du jour,
Aux fleurs, qui sont l'orgueil de cet humble séjour...

Tout s'endort, peu à peu, dans sa clarté vermeille ;
Mais le silence est plein d'un murmure d'abeille,
Et parfois un ramier roucoule dans les bois.

Tu peux louer les dieux : tout pauvre que tu sois,
Ta demeure, ô poète, est le rêve d'un sage ;
Lorsqu'on revient, déçu, du douloureux voyage,
Il est réconfortant de trouver au foyer
La paix que donne seul un travail familial.
Que n'ai-je suivi mieux les leçons de la vie !
J'aurais su, comme toi, modérer mon envie ;
Comme toi, tour à tour, méditant et priant,
J'opposerais au sort un défi souriant ;
Car je n'aurais cherché mon bonheur qu'en moi-même...

Quand je relis le calme et radieux poème
Où ton âme s'épanche en sa simplicité,
O Gallus, je bénis cet asile enchanté
Que n'atteint nul écho de nos rumeurs confuses.
Tu t'es réfugié dans le bois cher aux muses ;

Car, tu le sais, les chants qui nous consoleront
Veulent être conçus dans un secret profond
Et n'éclotent qu'aux lieux que sacre leur présence;
Et ce n'est pas en vain qu'on aime le silence...

JE VIS AU FOND DES BOIS...

Je vis au fond des bois, dans un songe adorable...
Les jours s'en vont... Le temps s'écoule, irréparable ;
Et ceux qui m'attendaient ne m'auront pas connu...

Qu'importe!... Si, vraiment, ma gloire vous est chère,
Ne la dissipez point, cette ombre tutélaire ;
Laissez-moi m'en aller comme je suis venu...

Car mon cœur, dont la vie a respecté l'enfance,
Est de ceux qu'un regard trouble comme une offense ;
Et je me suis caché parce que j'étais nu...

L'HOTE DIVIN

Tu reçois l'inconnu comme un pauvre qui passe...
Il entre, en hésitant; te rend humblement grâce
De l'avoir accueilli d'un geste hospitalier,
Et s'assied dans la cendre, au bord de ton foyer...

Il est faible, il est las, il tremble de vieillesse;
Mais, tandis que, penché sur ta table, ô rêveur,
Tu reprends quelque vague et frivole labeur,
Le pauvre te regarde avec des yeux humides...
Parfois un lent sourire épanouit ses rides;
Et tant d'amour, de joie et de sérénité
Le transfigure alors, dans son humilité,
Que ton logis en est inondé de lumière.

Cependant tu poursuis la tâche coutumière,
Pauvre homme aveugle, avec un orgueil impuissant,
Sans avoir deviné dans cet obscur passant
L'hôte divin qu'attend l'immortelle espérance.

L'heure passe. Il se lève et te quitte en silence...
Tu te sens tout à coup environné de nuit,
Et, comprenant enfin, tu dis : « C'était donc Lui?... »

LE TEMPLE

Tu sais qu'autour de toi l'essaim sacré des dieux
Peuple, comme jadis, les bois mystérieux :
L'ivresse de ton être atteste leur présence.

Contiens-toi !... Quand les dieux séjournent parmi nous,
Ils veillent sur leur temple avec un soin jaloux ;
Toute parole, ici, sonne comme une offense.

Ou du moins, si ton chant éclate malgré toi,
Chante tout bas, avec une sorte d'effroi ;
Tu ne troubleras point le radieux silence...

LA FORÊT DIVINE

... Des souffles langoureux l'effleuraient... Par instants
L'arome insidieux et troublant du printemps
Arrivait jusqu'à lui, dans la brise champêtre...
Une secrète ardeur s'éveillait en son être :
C'était l'heure magique et douce où, tant de fois,
Un charme obscur l'avait entraîné vers les bois.

Il partait! Les forêts s'ouvraient comme un asile
Devant cet étranger ardent et juvénile
Que le monde cruel avait souvent meurtri.
C'est dans leurs profondeurs qu'il rencontrait l'oubli.
Conservait-il en lui quelque ferment de haine?
Leur majesté, leur paix, leur douceur souveraine
Occupaient peu à peu son être tout entier.

Joyeux et frissonnant comme un initié,
L'adolescent plongeait pas à pas dans leur ombre,
Que le printemps peuplait de murmures sans nombre
Par moments on eût dit qu'un chant mystérieux
Montait dans le silence auguste de ces lieux...
N'était-ce pas le chant nuptial de la sève? ...
Il écoutait, perdu dans un merveilleux rêve...
Tout désir s'apaisait peu à peu dans son cœur...
Parfois il ne savait quelle immense langueur
Descendait sur son âme, éperdue et ravie;
Voluptueux sommeil où vacillait sa vie...
Il chancelait, saisi d'un vertige sacré,
Comme si l'être humain, affranchi par degrés,
Achevait de briser sa prison éphémère
Pour s'absorber en toi, Nature antique, ô Mère!...

Mais un souffle subit rompait l'enchantement :
Lentement, largement, majestueusement,
Une ondulation courait de cime en cime,
Propageant à travers la profondeur sublime
Sa rumeur comparable au bruit lointain des flots...
Tout rentrait peu à peu dans un profond repos
Que l'haleine du vent troublait par intervalles...
Le jour déclinait... L'ombre et l'horreur vespérales
Montaient de toutes parts dans les taillis profonds,
Qu'illuminait parfois un oblique rayon.

Alors il frémissait, pris d'une angoisse obscure,
Et, s'ouvrant un chemin à travers la ramure,
S'évadait, ébloui, de la nuit du fourré.

Il s'arrêtait... Là-bas, un poudroiemment doré
Enveloppait, tel qu'une gloire, la clairière....
O solitude ! ô calme ! Innocence première !
Le site merveilleux s'offrait, comme enchanté,
Dans ce rayonnement serein de la clarté
Qui rappelle les jours heureux de l'Arcadie...
Le soleil se couchait enfin. Son incendie
Embrasait un instant les lointains forestiers,
Puis s'éteignait. Et l'ombre emplissait les sentiers....

C'était l'heure où naissaient les prestiges nocturnes...
Transporté d'une joie étrange et taciturne,
Il allait s'enfonçant au plus épais des bois !
Tout s'animait en eux soudain ! D'ardentes voix
S'appelaient par moments dans leurs ombres accrues,
Où semblaient s'agiter des formes entrevues....
Des effluves de vie émanaient des halliers ;
Le grand frémissement du travail printanier
Emplissait la forêt de son inquiétude...
Il poursuivait sa course, ivre de solitude,
Jusqu'à ce que, brisé, il s'arrêtât enfin

Sur le seuil de quelque âpre et farouche ravin
Où sanglotait tout bas la source solitaire...

La paix rentrait alors en lui... Votre mystère,
O bois profonds, parlait à ce cœur véhément,
Que d'antiques ferveurs troublaient, confusément...
Il sentait palpiter la nuit et le silence,
Et, devinant en vous une auguste présence,
Tressaillait, par degrés, d'un émoi radieux,
Comme si chaque pas le rapprochait des dieux....

NYMPHÉE

A Albert Mockel.

Il semble que le jour se recueille, incertain,
Sur le seuil de ce calme et fabuleux jardin,
Où sa furtive sœur, l'aube, pénètre à peine...
Elle avance sans bruit, dans l'ombre élyséenne;
Et voici que, du fond de cette obscurité,
Qu'éclaire peu à peu son rayon enchanté,
Emergent lentement des formes inconnues...

Tu tressailles, ravi... Sont-ce des nymphes nues?...
Tu ne sais... Çà et là de confuses blancheurs
Luisent obscurément sous les arbres en fleurs...
Un rythme égal émeut les lignes incertaines...
Il s'élève un bruit lent et régulier d'haleines,

Comme si tout un peuple invisible de dieux
Reposait là, captif d'un sommeil merveilleux...
Et parfois l'on dirait que quelqu'un parle en songe...

A l'entour, la torpeur nocturne se prolonge...
Rien ne bouge... Parfois un souffle large et lent
Frôle, avec un soupir, le jardin somnolent,
Où flotte, comme un vague encens, l'odeur des roses...
Mais l'étrange sommeil reprend bientôt les choses...
Quel présage est dans l'air? Quel instinct ignoré
Leur dit que ce moment, entre tous, est sacré?...
Car on sent que les bois augmentent leur mystère
Sur cette vision si frêle et si légère
Qui doit s'évanouir dans le matin vermeil...

Il arrive, pourtant... Le frisson du réveil
Effleure peu à peu, dans les pâles rosées,
Des groupes indécis de formes enlacées...
Des contours merveilleux tressaillent, vaguement...
L'air bleuit... A travers ce jour d'enchantement,
On dirait, par instants, que des ombres voilées
S'étirent en silence, à demi réveillées...
Çà et là semble errer un sourire indistinct;
Et bientôt, pressentant le radieux matin,
Des yeux s'ouvrent, remplis d'un ineffable rêve...

L'heure est proche... Déjà l'enchantement s'achève...
Au loin l'obscurité du bois sacré s'émeut ;
Le jour impatient, qui grandit peu à peu,
Aura bientôt forcé les tranquilles retraites ;
Des ombres surgiront, une à une, inquiètes...
Que nul désir frivole, alors, ne naisse en toi,
O vivant ! Ton regard les troublera d'effroi,
Ces ombres dont l'essence est frêle et diaphane,
Et toutes, frissonnant sous la clarté profane,
Regagneront sans bruit le lieu mystérieux
Où rentrent, quand leur sort s'est accompli, les dieux...

Un tumulte divin emplira l'heure pâle ;
Puis le ciel tout entier s'embrasera d'opale,
Et le jour, dispersant les brumes du matin,
Surgira sur le seuil du tranquille jardin,
Qu'auront enfin quitté tes sœurs surnaturelles...

Ne t'en va pas... Qui sait ? Peut-être l'une d'elles,
Oublieuse de l'heure et du lieu défendus,
S'attardera, le cœur plein d'un regret confus,
Devant ce paradis d'où son destin l'exile ;
Jusqu'à ce que sa forme adorable et fragile,
Dont tes yeux caressaient le vaporeux contour,
Ait disparu, mêlée à la splendeur du jour...

NUIT DIVINE

Ton trouble te le dit, ô passant : voici l'heure
Où les dieux, délaissant leur sublime demeure,
Visitaient, ici-bas, ceux qu'ils avaient élus...
Les dieux, depuis longtemps, ne nous visitent plus ;
Mais la nuit se souvient du radieux mystère,
Et la lune, qui luit dans le ciel solitaire,
Enveloppe toujours d'un amoureux rayon
La colline où, jadis, dormit Endymion...

REGARDE. COMME AUX JOURS...

A Maurice Lauzon.

Regarde. Comme aux jours ingénus d'autrefois,
L'aube glisse en silence à la cime des bois,
Et se répand, avec sa douceur souveraine,
Telle qu'un flot de vie et de joie, sur la plaine,
Où le vent matinal frissonne dans le blé.
Tout est tranquille, heureux et comme émerveillé.
Il semble qu'après tant de jours pareils, la terre
Accueille comme un tendre et merveilleux mystère
Le retour familial de l'antique clarté.

Tu connais ta misère et ton indignité.
Puisque les immortels, dans leur pitié profonde,
Ont permis que la gloire et la beauté du monde

Réjouît un instant tes yeux, toi qui mourras,
Saisis-la, comme un don qu'ils ne te devaient pas,
Cette heure où tu fleuris sous le soleil d'Homère.
Tu ne rentreras que trop tôt, âme éphémère,
Dans la muette horreur du pays odieux
Où ne pénètre point le jour, présent des dieux.

LE DON

Les dieux t'ont donné l'être, ô passant. Bénis-les...
Peut-être leur dois-tu de plus rares bienfaits ;
Beauté, force, sagesse, opulence, génie,
Si quelque illustre bien te fait aimer la vie,
O mortel, tu le sais, c'est d'eux que tu le tiens.
Mais bénis-les surtout, eux les Olympiens,
Qui règnent loin de toi dans la splendeur première,
Du don le plus divin qu'ils t'aient fait : la lumière...

VERS DORÉS

Crois-moi, l'humilité sied au bonheur lui-même,
O mortel ! Tout comblé que tu sois par les dieux,
Ne t'enorgueillis point de la faveur suprême ;
Car tu réveillerais le destin envieux.

Ces dons que leur puissance a faits à ta faiblesse,
Le sage, tu le sais, les reçoit en tremblant ;
Il bénit dans son cœur la sublime largesse,
Mais son bonheur se cache et n'est pas insolent.

Ils ne te doivent rien, puisqu'ils t'ont donné l'être !
Si le malheur, un jour, entre dans ta maison,
Accueille-le sans haine, en songeant que, peut-être,
Ton bonheur qui n'est plus trouve en lui sa rançon...

LE SOMMEIL DE CYBÈLE

Je cheminais, au bruit des torrents vagabonds,
Par la solitude âpre et rocheuse des monts
Que l'approche du soir faisait plus morne encore,
Lorsqu'un dernier détour de la route sonore
Me révéla soudain ce pays merveilleux,
Dans la calme splendeur d'un sol béni des dieux.

De toutes parts, les fruits de pourpre, d'or et d'ambre
Chargeaient, au flanc des monts, les vergers de septembre,
Dont les arbres ployaient sous leur fardeau vermeil.
L'air flamboyait... C'était le déclin du soleil.

L'après-midi doré, tranquille et solitaire,
Illuminait au loin la face de la terre,
Qui s'endormait, dans la triomphale clarté,
Couverte des présents radieux de l'été.
Tout bruit avait cessé, toute voix s'était tue...
Mais parfois on ne sait quelle paix inconnue
Descendait sur les champs, les feuillages, les eaux,
Comme pour t'honorer dans ton divin repos,
Nature au vaste sein, mère antique des êtres...

Il était doux d'aller par les sentiers champêtres,
Qu'emplissait la senteur de l'arrière-saison...
Un brouillard azuré flottait à l'horizon...
Quelquefois un frisson, troublant comme un présage,
Frôlait furtivement l'immobile feuillage...
Un beau fruit que déjà l'automne avait touché
Se détachait sans bruit dans l'ombre du verger,
Et le sol maternel résonnait de sa chute...
Le crépuscule enfin venait... Un chant de flûte
S'élevait, par moments, idéalement pur,
Des beaux vallons plongés dans son ombre d'azur.
Il m'évoquait les jours merveilleux de la fable...
Mais parfois on eût dit qu'un regret ineffable
Le traversait, ce chant de bonheur et d'amour,
Qui s'exhalait, plaintif et tendre tour à tour,

Vers le ciel, que le soir semait de clartés roses...
Et je croyais ouïr la voix même des choses,
En écoutant monter ce souffle cristallin,
Où passait la douceur poignante d'un déclin...

O PENSEUR! LA BEAUTÉ...

O penseur! La beauté du printemps dans les bois
T'a saisi, ce matin, pour la première fois,
Et malgré toi l'odeur de la terre t'enivre...

Tes jours se sont passés à méditer en vain
L'énigme que propose à l'homme son destin,
Et ton front studieux a pâli sur maint livre.

A quoi bon? Laisse aux dieux leur sublime secret,
Et, pendant que tu vis, savoure sans regret
Ce qu'il tient de douceur dans ce simple mot : vivre..

INCANTATION

C'est le déclin du jour... Les derniers bruits humains
S'éloignent, par degrés, dans l'ombre des chemins,
Où vibre, éperdument, le chant d'une cigale.
Tout se calme... On dirait qu'une paix pastorale
Va redescendre, avec la douce nuit d'été,
Sur ce monde inquiet, que les dieux ont quitté...

Une étrange langueur saisit l'âme... C'est elle!...
Elle arrive sans bruit, de son pas d'immortelle,
Et l'antique tourment des êtres, le désir,
S'évanouit enfin, dans un profond soupir,
Sous l'incantation de l'ombre et du silence...
Tant le sommeil ressemble à sa sœur, l'innocence !

ET IN ARCADIA EGO

A Charles Degrange.

L'ombre croît... Une nuit pacifique d'été
Que la lune bleuit de sa vague clarté
Enveloppe, un à un, les horizons champêtres,
Et le divin oubli ressaisit tous les êtres...
Tous ne sommeillent pas, cependant... Ecoutez!...
De loin en loin, du fond des vallons enchantés,
Un chant s'élève, heureux et tendre, un chant de pâtre,
Qui paraît onduler dans la brume bleuâtre
Comme un souffle exhalé des lèvres de la nuit...
Le silence en palpite!... Un tel charme est en lui
Que toute chose, dans ce beau pays tranquille,
S'illumine, un instant, d'un doux rayon d'idylle!...

A peine l'entend-on, ce souffle harmonieux ;
Mais le passant que l'ombre a surpris en ces lieux,
Ecoute, en tressaillant, le doux chant de mensonge,
Si vague que, parfois, il croit l'entendre en songe...
Au loin les horizons sommeillent dans l'azur ;
Longtemps, il les contemple avec un trouble obscur,
Et se souvient, au son de l'humble mélodie,
Du beau rêve qu'il fit jadis, en Arcadie. .

INVITA MINERVA

A un poète.

O poète orgueilleux, c'est trop te méconnaître!
Ton désir est impie et ton labeur est vain :
S'il est vrai que les dieux n'habitent plus ton être,
Tu ne parleras plus le langage divin...

Ne te révolte pas contre l'arrêt suprême ;
Mais, acceptant ton sort avec simplicité,
Tâche de vénérer par ton silence même
Cet esprit dont le souffle, un jour, t'a visité.

Qu'il n'y ait nul orgueil en cette gratitude ;
Car vois-tu, dans ce chant trop tôt évanoui

Où nous pensions entendre un grave et doux prélude,
Ce n'était pas ton cœur qui chantait, c'était lui...

Tout est bien... Ce qui fut, sans doute, devait être.
Tu n'as pas oublié, toi qui fus leur élu,
Dans quelle pauvreté les dieux t'avaient fait naître :
Ce qui n'était pas tien, tu ne l'as pas perdu.

Tandis que, résigné, tu prendras l'humble route
Dont l'ombre est douce à ceux que le sort a trahis,
Un autre, plus heureux, le cueillera sans doute,
Ce verdoyant laurier qui te semblait promis...

Console-toi... Peut-être, à l'heure désolée
Où tout ce qui t'aimait paraîtra t'oublier,
Croiras-tu reconnaître une pitié voilée
Dans la simple douceur d'un site familier...

Tu gémis en songeant aux muses infidèles ;
Tourne plutôt les yeux vers les champs et les bois :
Les choses, tu le sais, ne seront pas moins belles
Parce qu'un cœur humain est demeuré sans voix.

Laisse-les, jour par jour, envelopper ta vie...
Qui sait?... Bientôt peut-être, ô rêveur ignoré,
Il te sera donné d'écouter sans envie
Ce bruit joyeux de chants qui vient du Bois sacré.

UN SAGE

A Charles van Lerberghe.

Aucun rêve, il le sait, ne tient ce qu'il promet.
Désormais, sans désir autant que sans regret,
Il médite à souhait le grave et tendre livre
Où quelque ancien poète, instruit du mal de vivre,
A dit son désespoir en vers mélodieux.
Parfois, levant la tête, il laisse errer les yeux,
Avec la volupté que connaissent les sages,
Sur la beauté des champs, des bois et des nuages,
En songeant que son âme est tranquille comme eux.
Il sait de quels trésors se paie un nom fameux :
A son tour, dans l'élan de sa force inquiète,
Il a tenté jadis l'inutile conquête

Et trouvé la tristesse au bout de son désir...
A quoi sert, se dit-il, de penser et d'agir,
Quand un regard contient toute la joie humaine?
Les yeux ravis, l'esprit en paix, l'âme sereine,
Il sourit en rêvant aux jours aventureux,
Et, quoique nul n'en sache rien, il est heureux.

LA RUMEUR DES BOIS

— Me voici de nouveau seul devant toi, Nature,
Comme en ces jours lointains où, tremblant et sans voix,
Je rêvais d'évoquer cette grande âme obscure
Qui frémit par moments dans le calme des bois.

Parfois un souffle lent traverse leur feuillage ;
L'air s'emplit peu à peu de murmures confus,
Lambeaux mystérieux d'un immortel langage
Que l'homme entend toujours, mais qu'il n'écoute plus.

C'est pour les écouter que j'ai fui loin du monde !
O bois mélodieux que fait chanter le vent,
Je n'ai jamais ouï votre rumeur profonde
Sans qu'un trouble sacré saisît mon cœur fervent !

Parlez! Ma longue attente aura-t-elle été vaine?
Me sera-t-il donné de la comprendre enfin,
Cette parole auguste, obscure, dodonienne,
Où vos initiés trouvent un sens divin?...

— Poursuis obscurément ton rêve magnanime...
Peut-être les destins veulent-ils t'éprouver...
Les dieux ont révélé plus d'un secret sublime
A ceux qui, comme toi, ne savaient que rêver.

LA DOUCEUR DE VIVRE

Tu marches devant toi sans savoir où tu vas...
Un matin printanier s'éveille... A chaque pas
Tu tressailles, ému par la beauté du monde,
Et, parfois, tu ne sais quelle douceur profonde
Envahit brusquement ton être tout entier,
Pour rien, pour une fleur qui borde le sentier.

Un merveilleux espoir t'illumine peut-être?...
Tu songes, en marchant, au bonheur qui va naître,
Et, malgré toi, ton rêve embellit l'horizon?...
Mais non!... Aucun désir n'aveugle ta raison.
Tu t'es trop pénétré de l'antique parole
Pour oser convoiter, dans un orgueil frivole,
Ce qu'on ne peut saisir en étendant la main ;

Et, tout borné qu'il soit, content de ton destin,
Tu jouis simplement de la douceur de vivre.

Es-tu triste? Le monde est là comme un beau livre :
Celui qui sait l'ouvrir avec humilité
Devient heureux, fût-il le plus déshérité.
Tu l'épèles déjà, ce radieux poème,
Et la joie, et le calme, et l'oubli de toi-même
Rentrent bientôt, avec un vertige sacré,
Dans ton cœur, ton grand cœur un moment égaré,
Qu'habitaient le désir et le regret moroses ;
Tandis que la splendeur incomprise des choses
Peu à peu se dévoile à tes yeux ingénus...

Es-tu las? Tu t'assieds dans l'herbe du talus,
Devant les monts, les bois et la plaine fleurie ;
Et, le regard au loin, dans une rêverie
Qui franchit à son gré la distance et le temps,
Tu revis en esprit les lumineux instants...
Pourquoi connaîtrais-tu la tristesse et le doute?
Rien n'est perdu. Tantôt, tu reprendras ta route
Avec un cœur si pur, si jeune, si fervent,
Qu'il s'émerveillera de tout, comme un enfant...

TABLE

TABLE

I. LE DON D'ENFANCE

LA JOIE DES HUMBLES.....	7
LA CHANSON D'UN PAUVRE.....	9
LA COURONNE.....	11
LÉGENDE.....	13
L'APPEL VERS LES BOIS.....	15
LE RÊVE DU VOYAGE.....	17
VERS POUR YSEULT.....	20
LES ADIEUX AU BORD DE LA MER.....	24
LA MORTE.....	26
HANTISE.....	28
BÉNÉDICTION.....	30
MÉLANCOLIE.....	32
LE DON D'ENFANCE.....	34
LE LYS DES VALLÉES.....	37
ROYAUTÉ.....	39
RÉDEMPTION.....	41
CONVALESCENCE.....	43
LE RENDEZ-VOUS.....	46
SON DOUX PARLER.....	48
LE DON DES LYS.....	50

L'AVEU TROP TENDRE	53
LETTRE A HORATIO,	55
LES NOCES INGÉNUES.....	57

II. UN CHANT DANS L'OMBRE

AU ROSSIGNOL	63
LA DORMEUSE..	65
ÉGLOGUE	67
L'HEUREUSE ENFANCE.....	71
RÉVEIL	73
L'OMBRE HEUREUSE	76
L'ORGUEILLEUSE LASSITUDE.....	79
ÉPITAPHE D'UN POÈTE MORT JEUNE.....	82
LA VIE EN SONGE	83
JARDIN HANTÉ	85
BOIS SACRÉ	88
EXIL	91
LES MANGEURS DE LOTUS	93
PROFIL D'ENFANT.....	96
LES DIVINES PASSANTES.....	98
ARRIÈRE-ÉTÉ	100
LE VŒU COMBLÉ.....	101
DÉLAISSEMENT	104
LASSITUDE	106
LE VOILE	107
L'INEFFABLE REGRET.....	109
LE CŒUR MÉCONNU.....	110
LA DAME D'AUTREFOIS.....	113

UN SOIR D'ÉTÉ.....	117
LA CHANSON DOUCE.....	119
L'ADIEU SANS PLEURS.....	122
LE PORTRAIT DU HÉROS.....	124
L'ASILE.....	126
LA BIENVENUE.....	128
PRIMAVERA.....	131
AU PAYS DU CALME.....	133
LE LAC.....	135
NATURE.....	137

III. LES MATINS ANGÉLIQUES

LES MATINS ANGÉLIQUES.....	141
LA VENUE.....	144
CARISSIMAE.....	146
SALUTATION.....	148
SALUTATION ANGÉLIQUE.....	150
LA DAME DE GRACE.....	152
LA BÉATRICE.....	154
L'OMBRE GARDIENNE.....	156
POÈME D'AMOUR.....	159
L'ANGÉLIQUE ADIEU.....	161
CAMPO SANTO.....	163
L'ENFANT PRODIGE.....	165
L'HUMBLE ESPOIR.....	167
L'ÉTOILE.....	168
EN OMBRIE.....	170
LA MAISON ÉLUE.....	172

L'ÉTRANGER	174
UN SIMPLE	175
AMOUR	177

IV. LA SOLITUDE HEUREUSE

INVOCATION	181
ART POÉTIQUE	183
LA VOCATION	184
LA PLAINTÉ D'UNE AMANTE	187
LE DON NUPTIAL	190
L'ÉVEIL	192
CENONE	194
TU NE SAIS PAS QUEL MAL	196
A UN PALAIS ABANDONNÉ	198
CHANT FUNÈBRE	200
LES ILES EN FLEUR	202
JE CROIS TE VOIR ENCOR	204
LE HÉROS BLESSÉ	207
ITALIA	210
LA JOIE SUPRÈME	212
ÉLÉONORE D'ESTE	215
L'IMMORTEL ENNUI	216
NOX	219
QUATTROCENTO	221
SI VRAIMENT LA TRISTESSE	223
CONSOLATRIX	225
UN SOIR AU PAYS NATAL	227
LE PORTRAIT	230

LA MAISON BÉNIE.....	232
JE VIS AU FOND DES BOIS	235
L'HÔTE DIVIN.....	236
LE TEMPLE	238
LA FORÊT DIVINE.....	239
NYMPHÉE.....	243
NUIT DIVINE.....	246
REGARDE. COMME AUX JOURS.....	247
LE DON.....	249
VERS DORÉS.....	250
LE SOMMEIL DE CYBÈLE	251
O PENSEUR ! LA BEAUTÉ.....	254
INCANTATION	255
ET IN ARCADIA EGO.....	256
INVITA MINERVA.....	258
UN SAGE.....	261
LA RUMEUR DES BOIS	263
LA DOUCEUR DE VIVRE	265

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le cinq mars mil neuf cent huit

PAR

BLAIS ET ROY

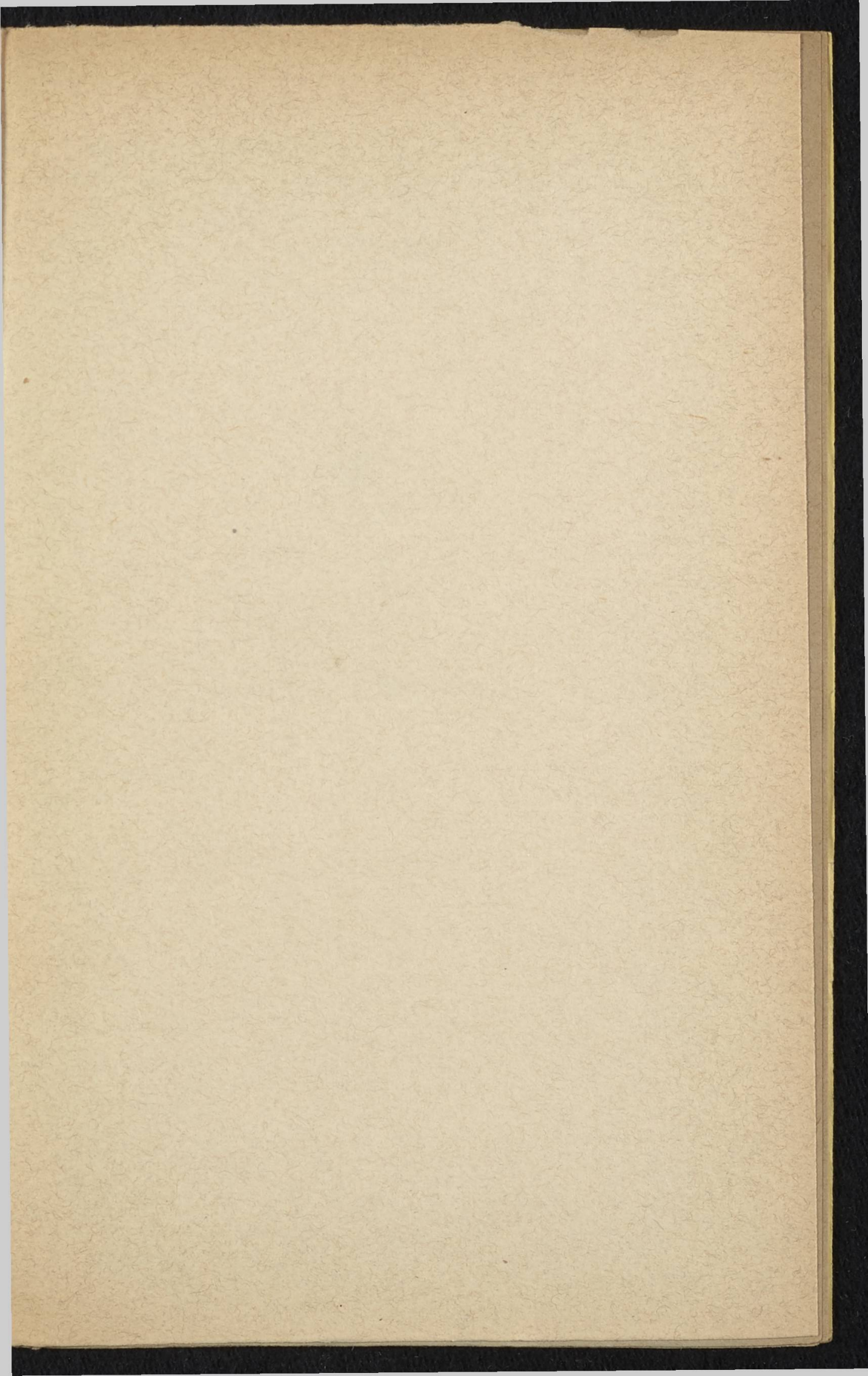
A POITIERS

pour le

MERCURE

DE

FRANCE





EXTRAIT DU CATALOGUE
DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Poésie

Léon Bocquet		Gustave Kahn		Lionel des Rieux	
Les Cygnes noirs.....	3.50	Le Livre d'Images.....	3.50	Le Chœur des Muses.....	3.50
Marie Dauguet		Premiers Poèmes.....	3.50	Arthur Rimbaud	
Par l'Amour.....	3.50	Klingsor		Œuvres de Jean-Arthur	
Émile Despax		Schéhérazade.....	3.50	Rimbaud.....	3.50
La Maison des Glycines...	3.50	Marc Lafargue		P.-N. Roinard	
Edouard Ducoté		L'Age d'Or.....	3.50	La Mort du Rêve.....	3.50
La Prairie en fleurs.....	3.50	Jules Laforgue		Ronsard	
Max Elskamp		Poésies complètes.....	3.50	Le Livret de Folastries....	3.50
La Louange de la Vie.....	3.50	Léo Larguier		Sainte-Beuve	
André Fontainas.		Jacques.....	3.50	Le Livre d'Amour.....	3.50
Crépuscules.....	3.50	Louis le Cardonnel		Albert Samain	
Paul Fort		Poèmes.....	3.50	Le Chariot d'Or.....	3.50
L'Amour marin.....	3.50	Sébastien Charles Leconte		Aux Flancs du Vase, suivi	
Ballades Françaises.....	3.50	Le Sang de Méduse.....	3.50	de Polyphème et de Poè-	
Coxcomb, ou l'homme tout		La Tentation de l'Homme..	3.50	mes inachevés.....	3.50
nu tombé du Paradis....	3.50	Charles Van Lerberghe		Au Jardin de l'Infante....	3.50
Les Hymnes de feu, précédés		La Chanson d'Ève.....	3.50	Fernand Séverin	
de Lucienne.....	3.50	Entrevues.....	3.50	Poèmes.....	3.50
Idylles antiques.....	3.50	Grégoire le Roy		Paul Souchon	
Montagne.....	3.50	La Chanson du Pauvre....	3.50	La Beauté de Paris.....	3.50
Paris Sentimental ou le		Stuart Merrill		André Spire	
Roman de nos vingt ans:		Poèmes, 1887-1897.....	3.50	Versets.....	3.50
Le Roman de Louis XI....	3.50	Les Quatre Saisons.....	3.50	Laurent Tailhade	
Paul Gérardy		Victor-Emile Michelet		Poèmes aristophanesques..	3.50
Roseaux.....	3.50	L'Espoir merveilleux.....	3.50	Poèmes élégiaques.....	3.50
Louis Payen		Albert Mockel		R.-H. de Vandelbourg	
Les Voiles blanches.....	3.50	Clartés.....	3 »	La Chaîne des Heures.....	3.50
Maurice Pottecher		Jean Moréas		Emile Verhaeren	
Le Chemin du Repos.....	3 »	Poèmes et Sylves.....	3.50	Les Forces tumultueuses...	3.50
Henri Ghéon		Premières Poésies.....	3.50	La Multiple Splendeur....	3.50
La Solitude de l'Été.....	3.50	Les Stances.....	3.50	Poèmes.....	3.50
Charles Guérin		Marie et Jacques Nerval		Poèmes, nouvelle série....	3.50
Le Cœur solitaire.....	3.50	Les Rêves unis.....	3.50	Poèmes, III ^e série.....	3.50
L'Homme intérieur.....	3.50	François Porché		Les Villes Tentaculaires, pré-	
Le Semeur de Cendres....	3.50	A chaque jour.....	3.50	cedées des Campagnes	
A.-Ferdinand Herold		Pierre Quillard		Hallucinées.....	3.50
Au hasard des chemins....	2 »	La Lyre héroïque et dolente.	3.50	Les visages de la Vie.....	3.50
Images tendres et merveil-		Ernest Raynaud		Francis Vielé-Griffin	
leuses.....	3.50	La Couronne des Jours....	3.50	Clarté de Vie.....	3.50
Robert d'Humières		Hugues Rebell		La Légende ailée de Wieland	
Du Désir aux Destinées....	3.50	Chants de la Pluie et du		le Forgeron..	3.50
Henrik Ibsen		Soleil.....	3.50	Phocas le Jardinier.....	3.50
Poésies.....	3.50	Henri de Régnier		Plus loin.....	3.50
Francis Jammes		La Cité des Eaux.....	3.50	Poèmes et Poésies.....	3.50
De l'Angelus de l'Aube à		Les Jeux rustiques et divins.	3.50		
l'Angelus du Soir.....	3.50	Les Médailles d'Argile....	3.50		
Clairières dans le Ciel....	3.50	Poèmes, 1887-1892.....	3.50		
Le Deuil des Primevères..	3.50	Premiers Poèmes.....	3.50		
Le Triomphe de la Vie....	3.50	La Sandale ailée.....	3.50		

Collection de Romans

Claire Albane		Dostoievski		Thomas Hardy	
L'Amour tout simple.....	3.50	Carnet d'un Inconnu.....	3.50	Barbara.....	3.50
Anonyme		Le Double.....	3.50	Frank Harris	
Lettres d'amour d'une Anglaise.....	3.50	Édouard Ducoté		Montès le Matador.....	3.50
Aurel		Aventures.....	3.50	A.-Ferdinand Herold	
Les Jeux de la Flamme....	3.50	Édouard Dujardin		L'Abbaye de Sainte-Aphrodise.....	2 »
Marcel Batilliat		L'Initiation au Péché et à l'Amour.....	3.50	Les Contes du Vampire....	3.50
La Beauté.....	3.50	Les Lauriers sont coupés... 3.50		Maurice Hewlett	
Chair mystique.....	3.50	Louis Dumur		La Duchesse de Nona.....	3.50
La Joie.....	3.50	Un Coco de génie.....	3.50	Charles-Henry Hirsch	
La Vendée-aux-Genêts....	3.50	Pauline ou la liberté de l'amour.....	3.50	La Possession.....	3.50
Versailles-aux-Fantômes... 3.50		Georges Eekhoud		La Vierge aux tulipes....	3.50
Maurice Beaubourg		L'Autre Vue.....	3.50	Edmond Jaloux	
Dieu, ou pas Dieu.....	3.50	Le Cycle patibulaire.....	3.50	L'Agonie de l'Amour.....	3.50
La rue Amoureuse.....	3.50	Escal-Vigor.....	3.50	L'Ecole des Mariages.....	3.50
Aloysius Bertrand		La Faneuse d'amour.....	3.50	Le Jeune Homme au Masque 3.50	
Gaspard de la Nuit.....	3.50	Mes Communions.....	3.50	Les Sangsues.....	3.50
Léon Bloy		Albert Erlande		Francis Jammes	
La Femme pauvre.....	3.50	Jolie Personne.....	3.50	Almaïde d'Etremont.....	2 »
Judith Cladel		Le Paradis des Vierges sages.....	3.50	Pensée des Jardins.....	2 »
Confessions d'une Amante. 3.50		Laurent Evrard		Pomme d'Anis.....	2 »
Mrs W.-K. Clifford		Le Danger.....	3.50	Le Roman du Lièvre.....	3.50
Lettres d'amour d'une Femme du monde.....	3.50	Gabriel Faure		Alfred Jarry	
J.-A. Coulangheon		La dernière Journée de Sappho.....	3.50	Les Jours et les Nuits....	3.50
Le Béguin de Gô.....	3.50	André Fontainas		Albert Juhellé	
L'Inversion sentimentale... 3.50		L'Indécis.....	3.50	La Crise virile.....	3.50
Les Jeux de la Préfecture.. 3.50		L'Ornement de la Solitude. 2 »		Gustave Kahn	
Gaston Danville		André Gide		Le Conte de l'Or et du Silence.....	3.50
L'Amour Magicien.....	3.50	L'Immoraliste.....	3.50	Rudyard Kipling	
Contes d'au-delà.....	6 »	Les Nourritures Terrestres. 3.50		Les Bâtisseurs de Ponts... 3.50	
Le Parfum de volupté.....	3.50	Le Prométhée mal enchaîné 2 »		L'Histoire des Gadsby....	3.50
Les Reflets du Miroir.....	3.50	Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes.....	3.50	L'Homme qui voulut être roi 3.50	
Jacques Daurelle		A. Gilbert de Voisins		Kim.....	3.50
La Troisième Héloïse....	3.50	La Petite Angoisse.....	3.50	Le Livre de la Jungle....	3.50
Albert Delacour		Ginko et Biloba		Le Second Livre de la Jungle.....	3.50
L'Évangile de Jacques Clément.....	3.50	Le Voluptueux Voyage ou les Pèlerines de Venise. 3.50		La plus belle Histoire du monde.....	3.50
Le Pape rouge.....	3.50	Maxime Gorki		Le Retour d'Imray.....	3.50
Le Roy.....	3.50	L'Angoisse.....	3.50	Stalky et Cie.....	3.50
Louis Delattre		L'Annonciateur de la Tempête.....	3.50	Sur le Mur de la Ville....	3.50
La Loi de Péché.....	3.50	Les Déchus.....	3.50	Hubert Krains	
Grazia Deledda		Les Vagabonds.....	3.50	Amours rustiques.....	3.50
Les Tentations.....	3.50	Varenka Olessova.....	3.50	Le Pain noir.....	3.50
Eugène Demolder		Remy de Gourmont		Marie Kryszynska	
L'Arche de M. Cheunus... 2 »		Les Chevaux de Diomède.. 3.50		La Force du Désir.....	3.50
Le Jardinier de la Pompadour.....	3.50	Un Cœur virginal.....	3.50	Laclos	
Les Patins de la Reine de Hollande.....	3.50	Une Nuit au Luxembourg.. 3.50		Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit).....	3.50
La Route d'Émeraude....	3.50	D'un Pays lointain.....	3.50	A. Lacoïn de Villemorin et D^r Khalil-Khan	
Charles Derennes		Le Pèlerin du Silence.... 3.50		Le Jardin des Délices....	3.50
L'Amour fessé.....	3.50	Le Songe d'une femme... 3.50			
Le Peuple du Pôle.....	3.50				

Jules Laforgue		Thomas de Quincey		Robert Scheffer	
Moralités légendaires, suivies des <i>Deux Pigeons</i>	3.50	De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts.....	3.50	Les Frissonnantes.....	3.50
Camille Lemonnier		Rachilde		Marcel Schwob	
La Petite Femme de la Mer.....	3.50	Contes et Nouvelles.....	3.50	La Lampe de Psyché.....	3.50
Paul Léautaud				R.-L. Stevenson	
Le Petit Ami.....	3.50	Le Dessous.....	3.50	La Flèche noire.....	3.50
Jean Lorrain				Ivan Strannik	
Contes pour lire à la chandelle.....	2 »	L'Heure sexuelle.....	3.50	L'Appel de l'Eau.....	3.50
Henri Malo				Auguste Strindberg	
Ces Messieurs du Cabinet.....	3.50	Les Hors nature.....	3.50	Axel Borg.....	3.50
Les Dauphins du jour.....	3.50	L'Imitation de la Mort.....	3.50	Inferno.....	3.50
Raymond Marival				Jean de Tinan	
Chair d'Ambre.....	3.50	La Jongleuse.....	3.50	Aimienne ou le Détournement de mineure.....	3.50
Le Çof, <i>Mœurs kabyles</i>	3.50	Le Meneur de Louves.....	3.50	L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse.....	3.50
Max-Anély				P.-J. Toulet	
Les Immémoriaux.....	3.50	La Sanglante Ironie.....	3.50	Mon amie Nane.....	3.50
Charles Merki				Mark Twain	
Margot d'Été.....	3.50	La Tour d'Amour.....	3.50	Contes choisis.....	3.50
Eugène Morel		Hugues Rebell		Exploits de Tom Sawyer	
Les Boers.....	2 »	Le Diable est à table.....	3.50	detective et autres nouvelles.....	3.50
Jean Moréas		Henri de Régnier		Un Pari de Milliardaires... 3.50	
Contes de la Vieille France.....	3.50	Les Amants Singuliers....	3.50	Plus fort que Sherlock Holmes.....	3.50
Alain Morsang et Jean Beslière				Le Prétendant américain... 3.50	
La Mouette.....	3.50	Le Bon Plaisir.....	3.50	Eugène Vernon	
Marie et Jacques Nervat				Gisèle Chevreuse.....	
Céline Landrot.....	3.50	La Canne de Jaspe.....	3.50	Jean Violis	
Walter Pater				Petit Cœur.....	
Portraits Imaginaires.....	3.50	La Double Maîtresse.....	3.50	H.-G. Wells	
Péladan				L'Amour et M. Lewisham... 3.50	
La Licorne.....	3.50	Le Mariage de Minuit.....	3.50	La Guerre des Mondes.... 3.50	
Modestie et Vanité.....	3.50	Le Passé vivant.....	3.50	Une Histoire des Temps à venir..... 3.50	
Le Nimbe noir.....	3.50	La Peur de l'Amour.....	3.50	L'Île du Docteur Moreau.. 3.50	
Périgrine et Pérégrin.....	3.50	Les Rencontres de M. de Bréot.....	3.50	La Machine à explorer le Temps..... 3.50	
Pierre de Querlon				La Merveilleuse Visite.... 3.50	
La Boule de Vermeil.....	3.50	Les Vacances d'un Jeune Homme sage.....	3.50	Miss Waters..... 3.50	
Céline, fille des champs....	3.50	Jules Renard		Les Pirates de la Mer.... 3.50	
Les Joues d'Hélène.....	3.50	Le Vigneron dans sa Vigne. 3.50		Place aux Géants..... 3.50	
La Liaison fâcheuse.....	3.50	William Ritter		Les Premiers Hommes dans la Lune..... 3.50	
La Maison de la Petite Livia	3.50	Fillette slovaque.....		Quand le dormeur s'éveillera 3.50	
Pierre de Querlon et Charles Verrier		Leurs Lys et leurs Roses... 3.50		Willy	
Les Amours de Leucippe et de Clitophon.....	3.50	La Passante des Quatre Saisons..... 3.50		Claudine en ménage.....	
Pierre Quillard		Lucien Rolmer		Colette Willy	
Les Mimes d'Hérodas.....	2 »	Madame Fornoul et ses Héritiers.....		La Retraite sentimentale... 3.50	
		Jean Rodés		Sept Dialogues de Bêtes... 3.50	
		Adolescents.....			
		J.-H. Rosny			
		Les Xipéhuz.....			
		Eugène Rouart			
		La Villa sans Maître.....			
		Saint-Pol-Roux			
		De la Colombe au Corbeau par le Paon.....			
		Les Fées intérieures.....			
		La Rose et les Epines du Chemin.....			
		Albert Samain			
		Contes.....			

Théâtre

Henry Bataille		Marcel Collière		André Gide	
Ton sang, précédé de la Lépreuse.....	3.50	Les Syracusaines.....	1 »	Saül. Le Roi Candaule....	3.50
Paul Claudel		Édouard Dujardin		Maxime Gorki	
L'Arbre.....	3.50	Antonia.....	3.50	Dans les Bas-Fonds.....	3.50
				Les Petits Bourgeois.....	
				3.50	

Remy de Gourmont	Pan.....	3.50	Rachilde	Théâtre.....	3.50
Lilith, suivi de Théodat....		3.50	Paul Ranson	L'Abbé Prout, <i>Guignol pour les vieux enfants</i> . Préface de Georges Ancey. Illustrations de Paul Ranson.....	3.50
Gerhart Hauptmann	La Tragédie de l'Homme...	3.50	Henri de Régnier	Les Scrupules de Sganarelle	3.50
A.-Ferdinand Herold			Albert Samain	Polyphème, 2 actes.....	1 »
L'Anneau de Çakuntalâ....		3.50	Saint-Pol-Roux	La Dame à la faux.....	3.50
Les Hérétiques.....		1 »	Paul Souchon	Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes.....	1 »
Sâvitri.....		1 »		Phyllis, tragédie en 5 actes	2 »
Une jeune femme bien gardée.....		1 »	Emile Verhaeren	Philippe II.....	3.50
Virgile Jozs et Louis Dumur					
Rembrandt.....		3.50			
Jean Lorrain					
et A.-Ferdinand Herold					
Prométhée.....		1 »			
Charles Van Lerberghe					
Les Fleureurs.....		1 »			
	Pan.....	3.50			
	Emerich Madach				
	La Tragédie de l'Homme...	3.50			
	F.-T. Marinetti				
	Le Roi Bombance.....	3.50			
	Jean Moréas				
	Iphigénie, tragédie en 5 actes.....	3.50			
	Péladan				
	Œdipe et le Sphinx.....	1 »			
	Sémiramis.....	1 »			
	René Peter				
	La Tragédie de la Mort....	3.50			
	Georges Polti				
	Les Cuirs de Bœuf.....	3.50			

Histoire — Critique — Littérature

Hortense-Allart de Méritens	Le Fils de Louis XVI.....	3.50	Edmond Fazy		
Lettres inédites à Sainte-Beuve (in-8).....	Mon Journal (pour faire suite au <i>Mendiant Ingrat</i>)... Pages choisies.....	3.50 3.50	et Abdul Halim Memdouh	Anthologie de l'amour ture	3.50
Pierre D'Alheim	Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne.....	3.50	André Fontainas	Histoire de la Peinture française au XIX ^e siècle.....	3.50
Moussorgski.....	Léon Bocquet		André Gide	Prétextes, <i>Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale</i> ...	3.50
Sur les pointes (mœurs russes).....	Albert Samain.....	3.50	A. Gilbert de Voisins	Sentiments.....	3.50
J. Barbey d'Aurevilly	Thomas Carlyle		Comte de Gobineau	Pages choisies.....	3.50
Lettres à Léon Bloy.....	Lettres de Thomas Carlyle à sa mère.....	3.50	Jean de Gourmont	Henri de Régnier.....	0.75
Lettres à une Amie.....	Eugène Carrière		Remy de Gourmont	Le Chemin de Velours, <i>Nouvelles Dissociations d'idées</i>	3.50
J.-M. Barrie	Ecrits et Lettres choisies..	3.50		La Culture des Idées.....	3.50
Margaret Ogilvy.....	Fernand Caussy			Dialogues des Amateurs (Epilogues, IV ^e série)...	3.50
Charles Baudelaire	Laclos.....	3.50		Epilogues. <i>Réflexions sur la vie</i> (1595-1598).....	3.50
Lettres, 1841-1866.....	Chamfort			Epilogues. <i>Réflexions sur la vie</i> (1899-1901).....	3.50
Œuvres posthumes.....	Les plus belles pages de Chamfort.....	3.50		Epilogues. <i>Réflexions sur la vie</i> (1902-1904).....	3.50
André Beaunier	Paul Claudel			Esthétique de la langue française.....	3.50
La Poésie nouvelle.....	Connaissance de l'Est.....	3.50		Le Livre des Masques, <i>Portraits symbolistes</i>	3.50
Dimitri de Benckendorff	Art poétique.....	3.50		Le II ^e Livre de Masques..	3.50
La Favorite d'un Tzar.....	Jules Delassus			Le Problème du Style.....	3.50
Paterne Berrichon	Les Incubes et les Succubes	1 »		Promenades littéraires (I)..	3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud.....	Eugène Demolder			Promenades littéraires (II)..	3.50
Ad. Van Bever et Paul Léautaud	L'Espagne en auto.....	3.50			
Poètes d'aujourd'hui, 1880-1900. <i>Morceaux choisis</i> .	Henry Detouche				
Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland	De Montmartre à Montserrat (<i>illustré</i>).....	3.50			
Œuvres galantes des Conteurs italiens.....	Dostoïevski				
Œuvres galantes des Conteurs italiens, II ^e série...	Correspondance et Voyage à l'étranger.....	7.50			
Léon Bloy	Edouard Dujardin				
La Chevalière de la Mort...	La Source du Fleuve chrétien.....	3.50			
Les Dernières Colonnes de l'Eglise.....	Georges Duviquet				
Exégèse des Lieux Communs	Héliogabale.....	3.50			

Ch.-M. des Granges		Henri Mazel		Sainte-Beuve	
La Presse littéraire sous la Restauration.....	7.50	Ce qu'il faut lire dans sa vie.	3.50	Lettres inédites à M. et M ^{me} Juste Olivier.....	3.50
Henri Heine		Édouard Maynial		Marcel Schwob	
Les plus belles pages de Henri Heine.....	3.50	La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant.....	3.50	Spicilege.....	2 50
A.-Ferdinand Herold		George Meredith		Léon Séché	
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie.....	6 »	Essai sur la Comédie.....	2 »	Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol.....	7 »
Robert d'Humières		Adrien Mithouard		Hortense Allart de Méritens (in-8).....	7.50
L'Île et l'Empire de Grande-Bretagne.....	3.50	Le Tourment de l'Unité....	3.50	Lamartine (1816-1830).....	3.50
Virgile Jozs		Albert Mockel		Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol.....	7 »
Fragonard, <i>Mœurs du XVIII^e siècle</i>	3.50	Un Héros: Stéphane Mallarmé.....	1 »	Alphonse Séché et Jules Bertaut	
Watteau, <i>Mœurs du XVIII^e siècle</i>	3.50	Emile Werhaeren.....	2 »	L'Évolution du Théâtre contemporain.....	3.50
Rudyard Kipling		Propos de Littérature.....	3 »	Robert de Souza	
Lettres du Japon.....	3.50	Charles Morice		La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental.....	3.50
Laclos		Eugène Carrière.....	3.50	Stendhal	
Lettres inédites.....	3.50	Jacques Morland		Les plus belles pages de Stendhal.....	3.50
Jules Laforgue		Enquête sur l'influence allemande.....	3.50	Casimir Stryienski	
Mélanges posthumes. Portrait de l'auteur par Théo van Rysselberghe.....	3.50	Alfred de Musset		Soirées du Stendhal-Club..	3.50
Pierre Lasserre		Correspondance.....	3.50	Tallemant des Réaux	
Le Romantisme français (in-8)	7.50	Les plus belles pages d'Alfred de Musset.....	3.50	Les plus belles pages de Tallemant des Réaux....	3.50
Le Romantisme français (in-18).....	3.50	Gérard de Nerval		Archag Tchobanian	
Marius-Ary Leblond		Les plus belles pages de Gérard de Nerval.....	3.50	Les Trouvères arméniens..	3.50
Leconte de Lisle.....	3.50	Péladan		Tei-San	
G. le Cardonnel et Ch. Vellay		Réfutation esthétique de Taine.....	4 »	Notes sur l'Art japonais: La Peinture et la Gravure... 3.50	
La Littérature contemporaine (1905).....	3.50	Camille Piton		Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure.. 3.50	
Edmond Lepelletier		Paris sous Louis XV.....	3.50	Adolphe Thalasso	
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre.....	3.50	Henri de Régnier		Anthologie de l'Amour asiatique.....	3.50
Loyson-Bridet		Figures et Caractères.....	3.50	Théophile	
<i>Mœurs des Diurnales. Traité de Journalisme</i>	3.50	Sujets et Paysages.....	3.50	Les plus belles pages de Théophile.....	3 »
Émile Magne		Rétif de la Bretonne		Tolstoï	
Madame de la Suze.....	3.50	Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne.....	3.50	Vie et Œuvre, Mémoires, 2 vol.....	7 »
Madame de Villegieu.....	3.50	Arthur Rimbaud		E. Vigié-Lecocq	
Scarron et son milieu.....	3.50	Lettres de Jean-Arthur Rimbaud.....	3.50	La Poésie contemporaine, 1884-1896.....	3.50
René Martineau		William Ritter		Léonard de Vinci	
Tristan Corbière.....	3 »	Études d'Art étranger.....	3.50	Textes choisis.....	3.50
Ferdinand de Martino		Rivarol		Oscar Wilde	
Anthologie de l'amour arabe.	3.50	Les plus belles pages de Rivarol.....	3.50	De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading.....	3.50
Camille Mauclair		John Ruskin			
Jules Laforgue.....	2.50	La Bible d'Amiens.....	3.50		
		Sésame et les Lys.....	3.50		
		Jules Sageret			
		Les Grands Convertis.....	3.50		
		Saint-Amant			
		Les plus belles pages de Saint-Amant.....	3 »		

Philosophie — Science — Sociologie

Edmond Barthelemy		Thomas Carlyle		Sartor Resartus.....	3.50
Thomas Carlyle.....	3.50	Essais choisis de Critique et de Morale.....	3.50	Frédéric Charpin	
H.-B. Brewster		Pamphlets du Dernier Jour.	3.50	La Question religieuse.....	3.50
L'Ame païenne.....	3.50				

J.-A. Dulaure		Maurice Maeterlinck		La Volonté de Puissance, 2 volumes.....	7 »
Des Divinités génératrices (<i>Le Culte du Phallus</i>)..	3.50	Le Trésor des Humbles....	3.50	Le Voyageur et son Ombre (<i>Humain, trop Humain</i> , 2 ^e partie).....	3.50
Jules de Gaultier		D. Mérejkowsky		Péladan	
Le Bovarysme.....	3.50	Le Tsar et la Révolution... 3.50	Pages choisies.....		3.50
La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs.....	3.50	Multatuli		Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de di- vorce.....	1 »
La Fiction universelle....	3.50	Frédéric Nietzsche		Marcel Réja	
De Kant à Nietzsche.....	3.50	Ainsi parlait Zarathoustra..	3.50	L'Art chez les fous.....	3.50
Nietzsche et la Réforme philosophique.....	3.50	Aurore.....	3.50	Carl Siger	
Les Raisons de l'Idéalisme.	3.50	Considérations inactuelles..	3.50	Essai sur la Colonisation... 3.50	
Remy de Gourmont		Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Anté- christ.....	3.50	Léon Tolstoï	
Physique de l'amour. <i>Essai</i> <i>sur l'instinct sexuel</i>	3.50	Le Gai savoir.....	3.50	Dernières Paroles.....	3.50
Promenades Philosophiques.	3.50	La Généalogie de la Morale.	3.50	H.-G. Wells	
Pierre Lasserre		Humain, trop Humain (1 ^{re} partie).....	3.50	Anticipations.....	3.50
Les Idées de Nietzsche sur la Musique.....	3.50	L'Origine de la Tragédie... 3.50	Pages choisies.....	La Découverte de l'Avenir.	1 »
La Morale de Nietzsche....	3.50	Par delà le bien et le mal..	3.50	Une Utopie moderne.....	3.50

Envoi franco sur demande

du Catalogue complet

des Éditions

du

Mercure de France

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ. — PARIS

Le *Mercur de France* occupe dans la presse du monde entier une place unique : il est établi sur un plan très différent de ce qu'on a coutume d'appeler une revue, et cependant plus que tout autre périodique il est la chose que signifie ce mot. Alors que les autres publications ne sont, à proprement dire, que des recueils peu variés et d'une utilité contestable, puisque tout ce qu'elles impriment paraît le lendemain en volumes, il garde une inappréciable valeur documentaire, car les deux tiers au moins des matières qu'on y voit ne seront jamais réimprimées. Et comme il est attentif à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et qu'aucun événement de quelque importance ne lui échappe, il présente un caractère encyclopédique du plus haut intérêt. Il fait en outre une large place aux œuvres d'imagination. D'ailleurs, pour juger de son abondance et de sa diversité, il suffit de parcourir quelques-uns de ses sommaires et la liste des chroniques de sa « Revue de la Quinzaine » (Voy. la couverture du présent volume).

La liberté d'esprit du *Mercur de France*, qui ne demande à ses rédacteurs que du savoir et du talent, est trop connue pour que nous y insistions : les opinions les plus contradictoires s'y rencontrent. Nous ajouterons qu'il est l'expression multiple de plusieurs générations d'écrivains ; qu'il a concentré tout le mouvement poétique des vingt-cinq dernières années ; que bien des idées aujourd'hui admises ne l'étaient point lorsque, le premier, il les exprima ; que beaucoup d'esprits dont l'influence sur les contemporains est manifeste sont de chez lui ; qu'enfin il a contribué plus que toute autre publication à faire connaître en France les littératures, la pensée et l'art étrangers.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher, puisque le prix de son abonnement excède à peine celui des journaux à un sou.

Nous envoyons gratuitement à toute personne qui nous en fait la demande un spécimen du *Mercur de France*.

TABLES

DU MERCURE DE FRANCE

L'abondance et l'universalité des documents recueillis et des sujets traités dans le *Mercur de France* font de nos Tables un instrument de recherches incomparable, et dont l'utilité s'exerce au delà de leur but direct ; outre les investigations rapides qu'elles permettent dans les textes mêmes de la revue, elles conduisent immédiatement à un grand nombre d'indications de dates, de lieux, de noms de personnes, de titres d'ouvrages, de faits et d'événements de toutes sortes, au moyen desquelles, si la revue est dans tel cas insuffisante ou incomplète, il devient facile de s'orienter et de se renseigner dans les écrits contemporains, en France ou à l'étranger.

Ces tables se divisent en trois parties.

La première partie : *Table par noms d'auteurs des Articles publiés dans la Revue*, est alphabétique seulement par noms d'auteurs ; toutes les matières publiées sous un titre y figurent en ordre chronologique. Les références aux chroniques viennent à la suite, sous chaque nom d'auteur ; les matières des chroniques ne sont pas analysées, et seul est indiqué le titre de la rubrique.

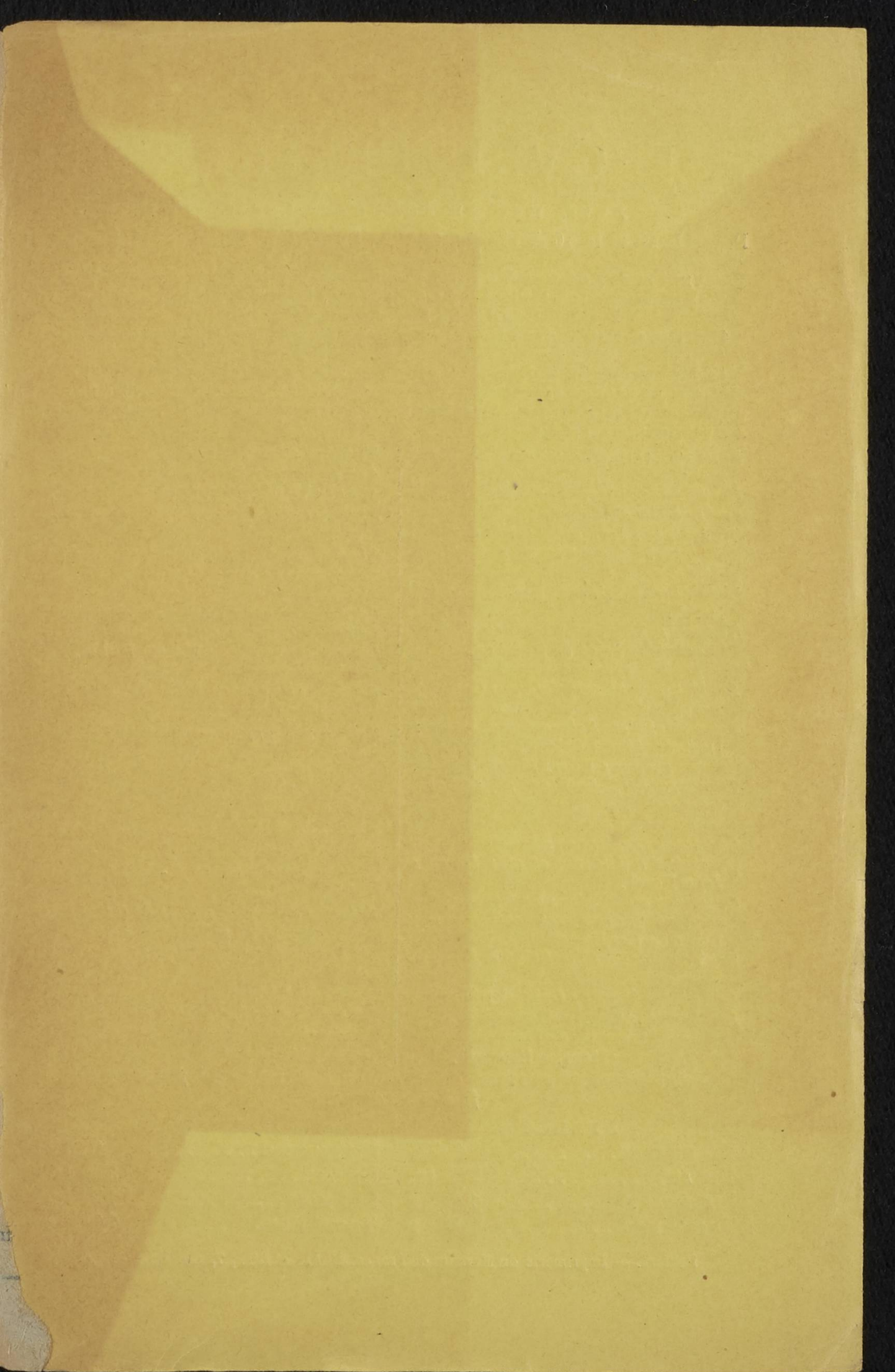
La deuxième partie : *Table systématique des Matières*, présente une classification qui ne correspond pas tout à fait à celle qui a été adoptée pour les rubriques dans la revue, mais elle est précédée d'un index qui permet de trouver immédiatement les matières cherchées. Chaque division comprend, par ordre alphabétique, d'abord les articles publiés sous un titre, puis l'analyse des rubriques qui se réfèrent à la division.

La troisième partie : *Table des principaux Noms cités*, donne, par ordre alphabétique, les noms d'écrivains, d'artistes, de philosophes, de savants, etc., dont une œuvre a été analysée, les noms de personnalités qui font le sujet d'un ouvrage, enfin tous les noms dont la mention dans la revue n'est pas une simple citation sans intérêt.

On a placé en tête de ces trois tables une *Table de concordance entre les années, les tomes, les mois, les numéros et la pagination*.

PRIX DES TABLES :

Tables des tomes I à XX (1890-1896), 1 vol. in-8 de VIII-88 pages...	3 fr.
Tables des tomes XXI à LII (1897-1904), 1 vol. in-8 de VIII-168.....	
pages.....	7



MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI^e

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France: elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité): Remy de Gourmont.

Les Poèmes: Pierre Quillard.

Les Romans: Rachilde.

Littérature: Jean de Gourmont.

Littérature dramatique: Georges Polti.

Littératures antiques: A.-Ferdinand Herold.

Histoire: Edmond Barthélemy.

Philosophie: Jules de Gaultier.

Psychologie: Gaston Danville.

Le Mouvement scientifique: Georges Bohn.

Psychiatrie et Sciences médicales: Docteur Albert Prieur.

Science sociale: Henri Mazel.

Ethnographie, Folklore: A. van Gennep.

Archéologie, Voyages: Charles Merki.

Questions juridiques: José Théry.

Questions militaires et maritimes: Jean Norel.

Questions coloniales: Carl Siger.

Questions morales et religieuses: Louis Le Cardonnel.

Esotérisme et Spiritisme: Jacques Brieu.

Les Bibliothèques: Gabriel Renaudé.

Les Revues: Charles-Henry Hirsch.

Les Journaux: R. de Bury.

Les Théâtres: Maurice Boissard.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

Musique: Jean Marnold.

Art moderne: Charles Morice.

Art ancien: Tristan Leclère.

Musées et Collections: Auguste Marguillier.

Chronique du Midi: Paul Souchon.

Chronique de Bruxelles: G. Eekhoud.

Lettres allemandes: Henri Albert.

Lettres anglaises: Henry.-D. Davray.

Lettres italiennes: Ricciotto Canudo.

Lettres espagnoles: Marcel Robin.

Lettres portugaises: Philéas Lebesgue.

Lettres hispano-américaines: Eugenio Diaz Romero.

Lettres néo-grecques: Demetrius Asteriotis.

Lettres roumaines: Marcel Montandon.

Lettres russes: E. Séménoff.

Lettres polonaises: Michel Mutermilch.

Lettres néerlandaises: H. Messet.

Lettres scandinaves: P.-G. La Chesnais.

Lettres hongroises: Félix de Gerando.

Lettres tchèques: William Ritter.

La France jugée à l'Étranger: Lucile Dubois.

Variétés: X...

La Curiosité: Jacques Daurelle.

Publications récentes: Mercure.

Echos: Mercure.

France		Étranger	
UN NUMÉRO.....	1.25	UN NUMÉRO.....	1.50
UN AN.....	25 fr.	UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	14 »	SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	8 »	TROIS MOIS.....	10 »